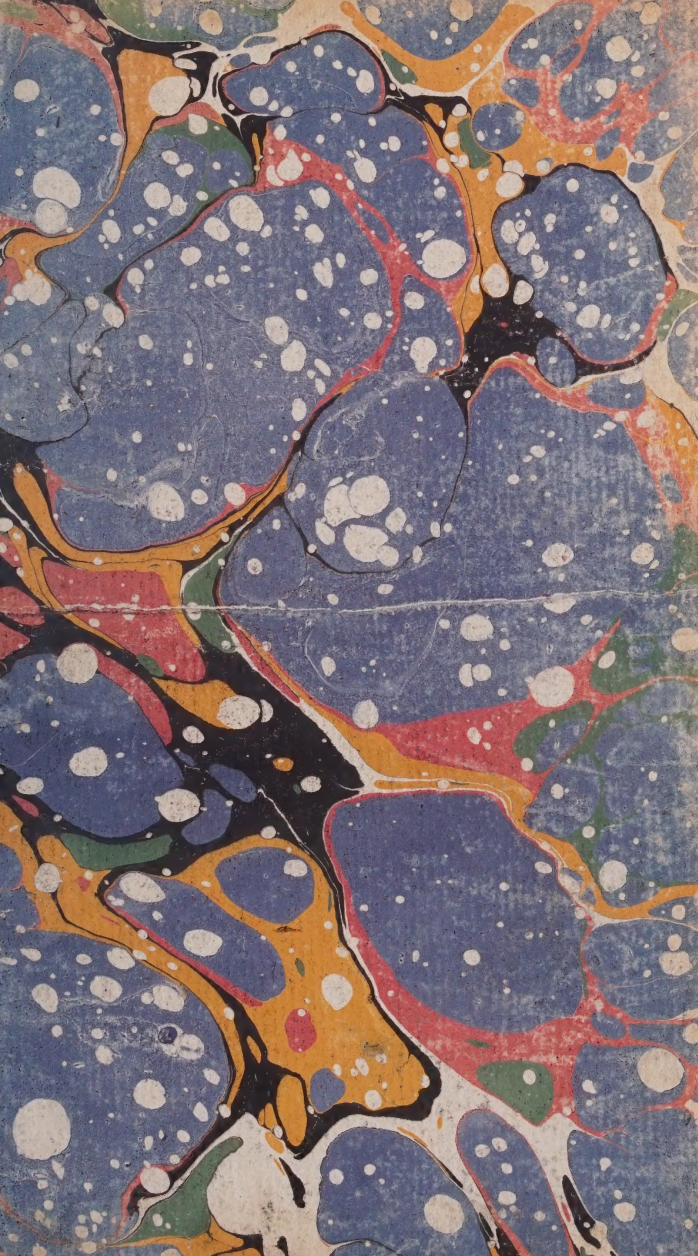
3 1761 12141607 7



600 F

4 belles figures.

LA VALISE TROUVÉE.

LA VALISE TROUVÉE.

LA VALISE TROUVÉE,

Par M. Le Sage.

Nouvelle Edition, à laquelle on a joint LA JOURNÉE DES PARQUES, par le même, & LE BIJOUTIER PHILOSOPHE, Comédie, traduite de l'Anglois.

Avec Figures.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

LA

VALISE

TROUVÉE,

PAR M. LES SAUR.

TABLE
DES LETTRES
Contenues en cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

LA Valiſe trouvée, page 1
LETTRE I. *D'un Auteur Dramatique, qui a donné une Piece nouvelle au Théâtre François, & qui ſe plaint à ſon ami du mauvais ſuccès qu'elle a eu*, 6
II. *D'une Fille des Chœurs de l'Opéra de Paris, à ſa mere, qui demeure en Province*, 10
III. *D'un Procureur à un de ſes Clients*, 13
IV. *D'une Fille Normande qui ſert à Paris, à ſon Oncle auprès de Falaiſe*, 16
V. *D'un Militaire qui mande à une Dame*

de ſes amies comment une Maîtreſſe infidelle s'eſt raccommodée avec ſon Amant qui ne vouloit plus la voir, 18

LETTRE VI. *D'un Bourgeois de Paris, à un de ſes amis en Province*, 23

VII. *D'un Académicien de Paris, à une Dame de Valogne*, 26

VIII. *D'un vieux Auditeur des Comptes, à un Sénéchal de Province, ſon ancien ami*, 28

IX. *D'un Homme de Lettres de Paris, à un Académicien de Caen*, 32

X. *D'un Provincial qui eſt à Paris pour procès, à un de ſes parents, à Saint-Lo*, 45

XI. *D'un Libraire à Paris, à une Dame de Caen, avec laquelle il eſt en commerce de Lettres*, 52

La Vengeance trompée par l'Amour, Nouvelle, 53

XII. *D'un Avocat au Conſeil, à une Dame de Liſieux, de ſes parentes*, 102

XIII. *D'un Cadet Gaſcon à ſon pere, à Pézenas*, 106

XIV. *D'un Homme de Lettres de Paris, à un de ſes Confreres en Province*, 108

XV. *D'un Garçon Barbier, à ſon pere, Laboureur auprès de Domfront*, 111

LETTRE XVI. *D'un Abbé, à un Académicien de Caen*, 113
XVII. *D'un Quartenier de la Ville de Paris, à un Gentilhomme de Province, de ſes amis*, 116
XVIII. *D'un Pariſien, à un jeune Homme de ſes amis en Province*, 121
XIX. *D'un vieil Auteur de Paris, à une Dame d'Evreux, de ſes amies*, 124

SECONDE PARTIE.

LES LETTRES D'ARISTENETE.

LETTRE I. *ARiſtenete à Philocalus*, 129
II. *Philoplatanus à Anthocome*, 132
III. *Parthenis à Harpedona*, 135
IV. *Dionyſiodore à l'inconſtante Ampelides*, 138
V. *Philopinax à Chromation*, 140
VI. *Eratoclea à Dionyſidus*, 143
VII. *Philoſtrate à Evagora*, 149
VIII. *Euticobulus à Aceſtodorus*, 151
IX. *Xenopitès à Demarchus*, 155
X. *Callicoeta à Miraciophita*, 158
XI. *Aphrodiſius à Lyſimachus*, 160

LETTRE XII. *Euphronie à Thelxinoé*, 164
XIII. *Philacidès à Phrurion*, 167
XIV. *Ariſtomenes à Myronides*, 169
XV. *Lucianus à Alciphion*, 172
XVI. *Muſarie à ſon cher Lyſias*, 175
XVII. *Philenis à Petala*, 177
XVIII. *Glicera à Philinna*, 180
XIX. *Elianus à Calica*, 182
XX. *Euxitheus à Pythias*, 186
XXI. *Cyrtion à Dietyus*, 188
XXII. *Philoſtrate à Pamphile*, 190
XXIII. *Melita à Nichocaritès*, 192
XXIV & derniere d'Ariſtenete. *Apollogenes à Soſias*, 194

SUITE DE LA VALISE TROUVÉE.

XX. *D'un vieux Poëte à une Dame qui aime la Littérature, & dont l'eſprit eſt très-cultivé*, 197
XXI. *D'un Neveu à ſa Tante*, 201
XXII. *D'un ami à ſon ami*, dans laquelle ſe trouve l'*Hiſtoire du Singe de Cordoue*, 204
XXIII. *D'un Homme d'Affaires à une Dame d'Alençon*, 212
XXIV. *D'un Frere à ſa Sœur*, qui contient l'*Hiſtoire d'un Enfant gâté*, 219

LETTRE XXV. *D'un Gentil-Homme d'Anjou, qui fait à Paris l'homme à bonnes fortunes, à un Chevalier de son Pays,* 222

XXVI. *D'un Abbé de Paris, à une Dame d'Angers, qui lui avoit demandé son sentiment sur le goût,* 227

XXVII. *D'un Gendarme de la Garde, à un de ses camarades qui est en Province,* 230

XXVIII. *D'une Amante passionnée, à son Amant absent,* 235

XXIX. *D'une jeune Bourgeoise de Paris, à une de ses amies établie à Saumur,* 237

XXX. *D'un Aventurier joueur, à un Chevalier de ses amis à Coutances,* 242

XXXI & derniere. *Qu'un jeune Poëte écrit à Bayeux à un de ses amis, & qui pourroit être intitulée :* l'Ecole des Auteurs, 244

Une Journée des Parques, Songe en deux Séances, 251

Le Bijoutier Philosophe, Comédie traduite de l'Anglois, 315

Fin de la Table.

LA

J.B.P. Tardieu Sculp
Résidant à Malines

LA VALISE TROUVÉE.

LA VALISE TROUVÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

UN jeune Marquis de Normandie, marié depuis peu de temps à une des plus riches & des plus aimables personnes de cette Province, sortit un matin de son Château, pour aller à la chasse avec un Chevalier de ses amis ; tous deux archi-petits-maîtres, & montés sur de bons chevaux, de même que quelques valets qu'ils avoient à leur suite. Après avoir fait environ une lieue, ils entrerent dans une forêt, où bien-tôt ils apperçurent trois loups qui dévoroient une proie dont ils s'étoient saisis, & qui prirent la fuite à leur approche. Nos Chasseurs dans le moment s'étant

avancés au galop de ce côté-là, trouverent que c'étoit les reſtes d'un cadavre que ces bêtes carnaſſieres avoient déterré, & qu'elles achevoient de manger.

Ce miſérable corps, dit le Marquis, eſt apparemment celui de quelque voyageur que des brigands ont aſſaſſiné & enterré dans cette forêt. Mais que vois-je? ajouta-t-il, en conſidérant une foſſe d'où le cadavre paroiſſoit avoir été tiré par les loups. Voilà, ce me ſemble, une Valiſe. Oui, vraiment, dit le Chevalier, c'en eſt une, qui aura ſans doute été miſe en terre avec le malheureux mortel à qui elle appartenoit : examinons-la bien attentivement. Auſſi-tôt les valets deſcendirent de cheval, & déterrerent entiérement la Valiſe, qui parut enflée & fermée d'un petit cadenat. Parbleu! s'écria le Marquis, voici, à-peu-près, l'avanture de Dom Quichotte & de Sancho dans la montagne noire. Voyons un peu ſi cette Valiſe renferme autant d'écus que celle de Cardenio. Comme ils n'avoient pas la clef du cadenat, ils firent avec un couteau de chaſſe une large ouverture à la Valiſe, qui ſe trouva remplie de papiers pliés en forme de Lettres, & bien cachetés.

Oh! oh! dit le Chevalier, c'eſt une

malle de courrier ! Le pauvre diable, en faisant sa route, aura près d'ici rencontré des voleurs qui lui auront pris son argent, & creusé un tombeau dans cette forêt, pour mieux cacher la connoissance de leur crime.

Quoi qu'il en soit, reprit le Marquis, après avoir regardé une des Lettres de la Valise, & reconnu la marque du Bureau de Paris, sais-tu bien quel usage je suis d'avis que nous fassions de ces paperasses ? Faisons porter cette malle au Château, nous passerons cette après-dînée à lire une partie des Lettres qu'elle contient ; ce passe-temps divertira nos Dames : qu'en dis-tu ? J'approuve ton idée, répondit le Chevalier ; je t'avouerai même que je serai ravi d'entendre cette lecture ; je suis assuré qu'elle nous réjouira. Je n'en doute point, repliqua le Marquis ; la diversité des styles & des matieres nous promet un plaisir certain. Il est vrai, ajouta-t-il, que, dans une si grande quantité de Lettres, il est impossible qu'il n'y en ait pas beaucoup de plates & de mal écrites. Tant mieux, repartit le Chevalier; celles-là nous divertiront plus que les autres : plus elles seront ridicules, plus elles me feront de plaisir : enfin, je m'attends à un pot-pourri des plus plaisants.

Des personnes moins vives que ces deux jeunes Seigneurs, auroient pu se faire un scrupule d'ouvrir ces Lettres ; mais pour eux, s'étourdissant sur les conséquences, ils s'en firent un jeu. Ils abandonnerent aux loups les restes du courrier infortuné ; après quoi renonçant à la chasse pour ce jour-là, ils retournerent au Château avec la Valise.

Ils y trouverent bonne compagnie. Il y avoit avec la Marquise, une Comtesse & une autre Dame du voisinage, un vieux Baron & le Curé du Village, tous gens d'esprit & de belle humeur. Le Marquis leur conta l'aventure de la Valise trouvée, & son récit causa d'abord quelque terreur ; mais comme on n'aime point à s'entretenir long-temps de choses tristes, & que d'ailleurs on ne s'intéressoit guere pour le courrier, on se contenta de le plaindre un moment. On ne parla plus que de la Valise, dont chacun parut curieux de voir les Lettres. Les Dames sur-tout en témoignerent une si vive impatience, qu'il fallut, pour les satisfaire, en commencer la lecture immédiatement après le dîner. En vain le Curé, homme sage & prudent, voulut se mettre en frais de remontrances, & représenter à la compagnie qu'il

y avoit quelque chose de repréhensible à sa curiosité, qu'elle ne pouvoit contenter, sans exposer indiscretement à découvrir le secret des familles, qui devoit être inviolable & sacré : mais quoique ce bon Prêtre parlât fort sensément, on lui coupa la parole; on se moqua de ses représentations, & même on exigea de lui qu'il servît de lecteur; ce qu'il fut obligé de faire, malgré la répugnance qu'il y avoit, le Marquis étant un de ces Seigneurs de Village, qui ne veulent essuyer aucune contradiction.

Le Pasteur y consentit donc par pure complaisance, à condition que, lorsqu'il seroit las de lire, un autre prendroit sa place. Cela étant ainsi réglé, tout le monde prêta une oreille attentive au Curé, qui mit la main dans la malle, comme dans une roue de loterie, & en tira une Lettre au hasard. Il la décacheta; & après l'avoir parcourue un moment des yeux, il en fit la lecture à-peu-près du même ton dont il avoit coutume de débiter ses Prônes.

LETTRE PREMIERE.

D'un Auteur Dramatique, qui a donné une Piece nouvelle au Théatre François, & qui se plaint à son ami du mauvais succès qu'elle a eu.

MON CHER AMI.

DAns la fureur qui me possede, je ne sais par où commencer. Le croiriez-vous ? Ma Comédie, qui, sans vanité, est bien écrite & dans le goût de nos meilleures pieces, en un mot, cette même Comédie qui vous plut tant, s'il vous en souvient, lorsque je vous en fis la lecture avant votre départ de Paris, & dans laquelle vous trouvâtes ce qu'on appelle *vis comica*, fut hier représentée sur le redoutable Théâtre du Fauxbourg Saint-Germain, & sifflée à double carillon ; cela n'est pas concevable ! Le Parterre, qui, comme vous savez, n'est pas composé de gens triés, se déchaîna contr'elle sans l'écouter, ainsi que cela lui arrive quelquefois, & fit un horrible tapage. Je crois encore enten-

dre le bruit des ſifflets & des huées : l'effroyable ſymphonie pour les oreilles d'un Auteur ! M. Dacier a bien raiſon de dire qu'il s'étonne qu'il y ait des Poëtes & des Proſateurs aſſez téméraires, pour braver l'ignorance de la multitude. Ceux qui le ſont, ne méritent pas qu'on les plaigne, quand ils éprouvent le malheur qui m'eſt arrivé. Mais c'en eſt fait, j'abandonne pour jamais la Scene Françoiſe ; je ne veux plus être le jouet du Public. O malheureux Auteurs Comiques ! vous, qui, nourris de la lecture des Plaute & des Térence, vous flattez de faire revivre ces grands Maîtres en les imitant, vous êtes dans l'erreur. C'eſt vainement que Moliere, leur diſciple & leur rival, vous offre ſes leçons ; vous ne réuſſirez point. Le goût eſt corrompu : il n'y a plus de comique dans les Comédies ; tout y eſt ſérieux. Les Auteurs nouveaux ont banni les ris, pour y admettre les pleurs ; & cela pour ſe conformer au génie des femmes : elles ne ſe contentent pas de larmoyer aux Tragédies, elles veulent auſſi que les pieces comiques produiſent le même effet ; elles demandent par-tout du tendre & du pathétique ; ce qui fait ſouvent naître des monſtres, dont on ne

découvre toute la laideur qu'après l'impreſſion. Car ſur la Scene, on peut s'y méprendre : le ſon touchant de la voix d'une Actrice, ou ſa figure ſéduiſante, jettent de la poudre aux yeux des ſpectateurs, qui ſe laiſſent aller au plaiſir de s'attendrir & de pleurer, ſans ſonger qu'ils ne ſont venus à la Comédie que pour rire.

Mais, Monſieur le partiſan des vieilles Pieces, me dira quelque eſprit gâté, ces Comédies à la mode contre leſquelles vous déclamez tant, quoiqu'elles ne vous paroiſſent pas comme à moi une *nouvelle lumiere propre à nous éclairer*, plaiſent fort aujourd'hui; on y court en foule quand on les repréſente : que n'en faites-vous de pareilles? Eſt-ce que cela vous paroît trop difficile? Non, parbleu, lui répondrai-je ; un verbiage d'amour, des tirades de morale, des portraits *ab hoc & ab hac*, & de faux brillants, qu'on applaudit parce qu'on ne les entend point; tout cela coûte beaucoup moins que vous ne penſez. Ce n'eſt donc pas la difficulté du travail, qui m'empêche de diſputer aux Novateurs l'honneur de faire pleurer les Dames; c'eſt le reſpect que j'ai pour le vrai bon; & pour tout dire en deux mots, j'aime mieux être ſifflé en

marchant ſur les pas de nos grand modeles, que d'être applaudi en dépit du bon ſens. Au reſte, mon cher ami, quelque mauvais ſuccès qu'ait eu ma Comédie, j'en ſerai bientôt conſolé, en faiſant réflexion que c'eſt le ſort de tous les Auteurs Dramatiques, ſans exception, de faire le naufrage dont je ſuis encore tout humide. Les admirables Auteurs, même des Cinna & des Tartuffe, ont quelquefois entendu ſuccéder des ſifflets à leurs applaudiſſements. Adieu, mon cher ami, eſtimé ou mépriſé du Parterre, je ſuis & ſerai toujours, votre, &c.

Voilà un Auteur bien piqué, s'écria la Marquiſe. Selon toutes les apparences, le Théâtre François va le perdre. Oh que non, Madame, dit le Chevalier, connoiſſez mieux les Auteurs Dramatiques. Ils reſſemblent aux Matelots, qui, dégoûtés de la mer après un naufrage, jurent de ne plus s'embarquer; ou bien, ſi vous voulez, aux femmes, qui, après avoir été trompées, font ſerment de ne plus aimer. Il faut convenir, dit la Comteſſe en riant, que Monſieur le Chevalier eſt riche en comparaiſons. Il alloit repliquer à la Dame; mais le Curé le fit taire, en liſant la Lettre ſuivante.

LETTRE II.

D'une Fille des Chœurs de l'Opéra de Paris, à sa mere, qui demeure en Province.

JE vous demande mille pardons, ma chere Maman, de ne vous avoir point écrit depuis que je vous mandai ma réception dans les Chœurs de l'Opéra. Je vous dirai, pour m'excuser, que j'ai voulu vous épargner le chagrin d'apprendre que j'étois fort mal dans mes affaires. Je connois votre bon cœur & vos petites facultés; vous auriez partagé mes peines, sans pouvoir les soulager. Quel sujet d'affliction pour une tendre mere, de voir sa fille tirer le Diable par la queue! Effectivement j'étois réduite à vivre de mes gages de Théâtre, extrêmité fâcheuse pour un Serin de l'Académie Royale de Musique; mais, grace au Ciel, depuis deux mois, ma fortune a bien changé de face. J'ai suivi l'exemple de mes Compagnes; je me suis fait des amis, & je me trouve à présent fort à mon aise; j'occupe un grand appartement meublé

tout au mieux ; j'ai un buffet rempli de belle & bonne argenterie, avec un contrat de rente, dont m'a fait préſent un riche & généreux Seigneur du Cercle de Franconie. Je roule, pour ainſi dire, ſur l'or & ſur l'argent. Je vous donne cet avis, ma chere Mere, afin que vous en profitiez. Vendez inceſſamment vos effets, & venez me joindre à Paris par le coche; vous m'y ſerez d'une grande utilité, en m'aidant de vos bons conſeils dans les conjonctures embarraſſantes où nous nous trouvons nous autres quelquefois. J'aurois, par exemple, aujourd'hui beſoin de votre prudence, dans le cas où je ſuis. Mon Allemand eſt ſur le point de s'en retourner dans ſon Pays, & il s'agit de prononcer entre deux concurrents qui ſe diſputent ſa ſurvivance; l'un eſt un gros Prieur bien renté, & l'autre un enfant de famille, qui commence à dévorer une riche ſucceſſion qu'un pere avare vient de lui laiſſer. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous feriez à ma place; mais peſez bien auparavant tous les avantages qui peuvent me revenir des deux côtés. J'attends votre réponſe pour me déterminer. En attendant, ma chere Maman, je vous embraſſe mille fois. Votre tendre fille, CATIN.

Le gros Prieur l'emportera, s'écria le Baron, grand railleur de ſon naturel. Je n'en ſais rien, dit le Chevalier; Mademoiſelle Catin pourra bien lui préférer le jeune homme qui eſt en train de ſe ruiner. Paix, Meſſieurs, interrompit le Curé, après avoir décacheté une nouvelle Lettre, écoutez celle-ci; elle eſt, ſi je ne me trompe, d'un Procureur à un de ſes Clients. A la bonne heure, dit alors le Marquis; j'en ſuis bien-aiſe : car j'aime à la folie le ſtyle épiſtolaire de ces Meſſieurs-là.

LETTRE III.

D'un Procureur à un de ſes Clients.

MONSIEUR,

J'Ai reçu votre miſſive, en date du dixieme du courant; & pour réponſe, j'aurai l'honneur de vous dire premiérement, que la bonne veuve dont vous m'avez procuré la pratique, ne m'a pas encore envoyé une obole : auſſi ſon procès va-t-il comme il plaît à Dieu. A l'égard du vôtre, Monſieur, qui eſt bon, tant dans la forme que dans le fonds, le ſuccès n'en eſt pas incertain; j'oſerois vous en répondre; & c'eſt auſſi le ſentiment du ſavant Avocat qui a fait vos cauſes & moyens d'appel. Je m'en fie bien à lui; il a plus employé de latin dans votre procédure, qu'il n'y en a dans vingt autres.

Quant à ce qui concerne mon petit miniſtere, je m'en acquitte avec une ardeur incroyable. J'ai mis vos pieces au Greffe; & outre plus, j'ai compoſé un inventaire de production, lequel, ſans

vanité, peut passer pour un chef-d'œuvre. Ce n'est pas tout : il faut avec cela que je fasse un Mémoire que nous fournirons pour contredit; car on ne sauroit trop bien défendre une cause, pour bonne qu'elle puisse être. J'en chargerai mon fils Nicaise, l'Avocat, qui se fait tous les jours joli garçon; j'espere, Dieu aidant, qu'il fera bientôt du bruit au Palais. Il plaida la semaine passée une cause, qu'il perdit, à la vérité; mais qui lui fit bien de l'honneur : tout le monde fut très-content de son Plaidoyer. Enfin, Monsieur, je vais pousser votre affaire avec toute la vigueur possible. De votre côté, pour seconder mon activité, envoyez-moi incessamment deux cents écus, tant pour payer ledit Avocat, que pour satisfaire à mes frais, salaires & déboursés journaliers, sauf à répéter en définitif. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

RAPIN, Procureur au Parlement.

J'aurois été bien étonné, dit le vieux Baron, si Monsieur Rapin n'eût pas parlé d'argent dans sa lettre; car ces animaux-là n'écrivent à leurs Clients que

pour leur en demander ; ils reſſemblent aux Fiacres, ils ne ſont jamais contents. Meſſieurs, s'écria le Paſteur, en tirant de la malle une petite Lettre ſans enveloppe, faut-il lire celle-ci ? Elle a tout l'air de ne contenir que des choſes peu dignes de votre attention. Liſez, liſez-la toujours à bon compte, répondit le Chevalier ; elle nous réjouira peut-être. Allons, reprit le Curé, je vais vous ſatisfaire.

LETTRE IV.

D'une Fille Normande qui ſert à Paris, à ſon Oncle auprès de Falaiſe.

MON BON ONCLE,

CEs lignes ſont pour ſavoir l'état de votre ſanté; Dieu veuille qu'elle ne ſoit pas plus mauvaiſe que la mienne: car je me porte comme un charme. Quant à ma condition, je vous dirai qu'il y a bien du changement. Je ne ſers plus chez Monſieur Droguet, le Marchand de Drap; j'en ſuis ſortie, rapport à ſes deux grands garçons de boutique, qui me faiſoient endêver toute la journée, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Oh Dame! je n'aime point qu'on s'émancipe avec moi. J'ai quitté cette maiſon, &, grace au Seigneur, j'en ai trouvé une autre où je ſuis comme le poiſſon dans l'eau. Je demeure à préſent dans la rue de la Harpe, chez Monſieur Bontour, Procureur au Châtelet; il n'a qu'un Clerc, qui eſt bien le meilleur enfant qu'on puiſſe voir; c'eſt un garçon

ſage, doux, & ſi honnête, que, lorſque je lui rends le moindre ſervice, il me fait cent politeſſes.

Le Lecteur, à ces paroles, fut obligé de s'arrêter, pour laiſſer rire la compagnie à ſon aiſe de l'ingénuité de cette ſervante. Pour Monſieur le Baron, il n'auroit pas été content, s'il n'eût pas un peu gloſé là-deſſus. Voilà, s'écria-t-il, ce qui s'appelle tomber de fievre en chaud-mal : la pauvre fille ne connoît point encore les Clercs. Qu'en ſçavez-vous, lui dit le Chevalier ? Depuis le jour que cette Lettre a été écrite, l'honnête Clerc de Monſieur Bontour ne peut-il pas avoir dégourdi l'innocente ? Doucement, Meſſieurs, dit la Marquiſe; halte-là, s'il vous plaît ; gardez pour de meilleures occaſions vos commentaires ſur le texte. Monſieur le Curé, ajouta-t-elle, remettez promptement la main dans la Valiſe, & paſſons à une autre Lettre ; puiſſe-t-elle fournir à ces rieurs des réflexions plus ſérieuſes ! Le Paſteur ſe hâta d'obéir à la Marquiſe.

LETTRE V.

D'un Militaire, qui mande à une Dame de ſes amies, comment une Maîtreſſe infidelle s'eſt raccommodée avec ſon Amant qui ne vouloit plus la voir.

MADAME,

QUand j'ai l'honneur de vous écrire, je ſuis charmé d'avoir à vous mander des choſes que je crois propres à vous divertir; & l'aventure que contient cette Lettre, m'en paroît une à devoir vous réjouir, vous qui êtes une rieuſe diſpoſeé à vous moquer impitoyablement des hommes à qui l'amour fait faire des extravagances. Le Héros de cette aventure eſt un Commandeur ſexagénaire; ce qui ne lui fera point trouver grace auprès de vous. Il eſt, depuis dix-huit mois, épris de Cidaliſe, jeune veuve, belle & prude; il va la voir tous les jours, & l'accable de préſents. La bonne Dame, de ſon côté, pour reſſerrer encore davantage les nœuds qui l'attachent à elle,

mene une vie retirée, & ſemble ſe borner à lui plaire. On admire une ſi belle union ; mais peu s'en eſt fallu qu'elle n'ait été détruite ces jours paſſés par un incident bien malheureux. Le Commandeur alla chez Cidaliſe à une heure où il n'étoit point attendu ; il trouva la mignonne qui faiſoit la méridienne avec la Violette, ſon laquais, grand garçon fort bien fait ; & il fut tellement étourdi de ce ſpectacle, qu'il ſe retira chez lui ſans avoir la force de faire des reproches à ſon infidelle, qu'il réſolut de ne revoir jamais.

D'une autre part, Cidaliſe, au déſeſpoir de ce contre-temps, & jugeant qu'elle alloit perdre un Seigneur dont le commerce lui étoit fort utile, s'affligea d'abord ſans modération ; néanmoins, connoiſſant le Commandeur pour un bonhomme, elle eſpéra qu'il le ſeroit aſſez pour lui paſſer cette petite éclipſe de fidélité : Dans cette eſpérance, elle lui écrivit ce Billet.

Je ne ſuis point aſſez hardie, pour entreprendre de me juſtifier. Je ſuis coupable, je l'avoue, puiſque je vous ai donné lieu de ſoupçonner ma fidélité. Auſſi, loin d'implorer votre clémence, je vous écris pour vous animer

contre moi, si, par un reste d'amour, vous vouliez me pardonner. N'écoutez ni la pitié, ni votre bonté naturelle ; abandonnez Cidalise à ses remords ; ils vous vengeront bien. Je ne veux plus paroître dans le monde ; je vais m'enfermer dans une retraite, pour y pleurer, le reste de mes jours, la trahison que je vous ai faite. Ne vous imaginez pas, au moins, que ce soit une façon de parler. Non, Commandeur, je veux me punir moi-même ; & pour vous faire voir que mon repentir est sincere, j'ai fait couper mes cheveux, dont vous sçavez que j'étois idolâtre, & je vous les envoye ; vous verrez par ce sacrifice, que je reconnois ma faute.

Cidalise, après avoir écrit cette lettre, fit effectivement couper ses cheveux, & les envoya au vieux Commandeur, dont la colere ne fut point à l'épreuve d'un billet où on témoignoit tant de regret de l'avoir offensé. Sa fureur s'évanouit ; & n'écoutant que son amour, il se rendit sur le champ chez la Dame, qu'il trouva dans un négligé convenable à une femme plongée dans la tristesse, & qui pourtant ne faisoit aucun tort à sa beauté ; car ce cher intérêt ne peut s'oublier. Comme elle se doutoit bien qu'il seroit assez foible pour revenir à

elle, l'artificieuſe s'étoit préparée à le recevoir; elle avoit étudié juſqu'à la maniere dont elle devoit pleurer devant lui. Elle s'attendoit à eſſuyer des reproches; mais ce bon Seigneur, au-lieu de lui en faire, l'aborda d'un air attendri, ou plutôt la larme à l'œil, & faiſant éclater toute ſa foibleſſe : Ah! Cidaliſe, lui dit-il; qu'avez-vous fait? Vous ne deviez pas couper vos beaux cheveux. Puiſque vous vous repentez de votre faute, hélas! je vous l'aurois pardonnée. Ah! falloit-il couper vos cheveux?

Vous jugez bien, Madame, que la jeune veuve, à ces paroles, connoiſſant à qui elle avoit affaire, ne joua pas mal ſon perſonnage dans cette ſcene. Elle répandit des pleurs abondamment, en témoignant au Vieillard une vive douleur de l'avoir ſi mal trompé, & en lui faiſant mille proteſtations d'une plus exacte fidélité. Ils ſe raccommoderent enfin tous deux, & ils vivent actuellement dans une parfaite intelligence. La cataſtrophe eſt tombée toute entiere ſur le pauvre la Violette, qui a été mis à la porte; & Cidaliſe a un nouveau laquais de la main du Commandeur.

Le Curé n'eut pas achevé ces derniers

mots, que le Chevalier apoſtrophant dans ces termes le vieillard amoureux de Cidaliſe : Ah ! Commandeur de mon ame, s'écria-t-il avec vivacité, que vous êtes doucereux ! Vous méritez bien, ma foi, d'être la dupe d'une *Signora* pour votre argent. A votre place, j'aurois roſſé Cidaliſe, & l'aurois plantée-là. Vous êtes trop chaud & trop bouillant, dit la Marquiſe au Chevalier ; le Commandeur eſt plus poſé que vous. Il eſt vrai qu'il n'eſt plus dans un âge à devoir exiger d'une maîtreſſe une fidélité ſcrupuleuſe ; il a raiſon d'être indulgent : Qu'en dit Monſieur le Baron ? Madame, répondit celui-ci, je ſuis de votre ſentiment ; tout galant ſuranné doit ſouffrir ſans murmure un ſubſtitut. Tandis que les interlocuteurs s'égayoient de cette ſorte, le Lecteur ſe préparoit à leur lire une Lettre dont voici la teneur.

LETTRE VI.

D'un Bourgeois de Paris à un de ſes amis en Province.

MONSIEUR,

NOtre ancienne amitié ne me permet pas de vous faire un myſtere d'un événement arrivé dans ma famille depuis que vous êtes abſent. Il eſt aſſez ſingulier. J'avois deſſein de marier mon fils, & j'avois jetté les yeux ſur une fille majeure, belle, riche, & de très-bonnes mœurs : ajoutez à cela qu'elle a beaucoup d'eſprit. Elle étoit, je ne vous dirai pas pourquoi, ſi prévenue contre le mariage, qu'elle rejettoit indifféremment tous les partis qu'on lui propoſoit, en diſant qu'elle vouloit toujours conſerver ſa liberté. Cependant mon fils, après lui avoit fait l'amour aſſez long-temps, eut le bonheur de vaincre ſa prévention. Vous le connoiſſez : c'eſt un gaillard bien découplé ; il n'a qu'un défaut : il eſt vif & badin juſqu'à l'étourderie. Vous me direz qu'il y a des femmes qui ne

haïſſent pas les jeunes gens qui ſont de ce caractere; auſſi plut-il à la fille en queſtion; elle reçut ſa foi, en lui donnant la ſienne : voilà donc un mariage arrêté; on en fait les préparatifs, & l'on en fixe la journée. Ce jour venu, mon fils va, d'un air galant & empreſſé, prendre la future pour la conduire à l'autel, où déja le Prêtre les attendoit tous deux, pour les attacher au joug du mariage; mais, mon malheureux fils, chemin faiſant, s'aviſa, pour ſes pechés, de lui dire en plaiſantant : *Sangaride, ce jour eſt un grand jour pour moi. Je vous mene à l'Egliſe en amant ſoumis & reſpectueux, & je vous en ramenerai en maître.*

Ces derniers mots, quoiqu'échappés pour divertir la future, produiſirent un effet contraire; elle les prit de travers; elle crut qu'ils lui promettoient un infaillible eſclavage; & dès ce moment, ne voyant plus qu'un tyran dans mon fils, elle feignit de ſe trouver mal. Elle ſe fit remener chez elle; & là, s'adreſſant à ſon prétendu : *Monſieur*, lui dit-elle, *allez chercher ailleurs une eſclave, je ne veux point de maître.* Il eut beau proteſter qu'il n'avoit point parlé ſérieuſement, il ne put lui faire entendre raiſon. Ce mariage a donc été rompu de cette

cette maniere : mais, Dieu merci, la Ville eſt bonne; je ne manquerai pas de Brus. Je vous dirai même que j'en ai déja une en vue; c'eſt une maîtreſſe-fille que celle-là : ſi mon fils l'épouſe, il trouvera à qui parler; il pourra bien n'être pas tout-à-fait le maître chez lui. Je ſuis Monſieur, votre, &c.

Belle leçon, s'écria la Comteſſe! Belle leçon pour les jeunes gens qui ont une intempérance de langue ! Le fils de ce Bourgeois, par ſon babil indiſcret, a perdu l'occaſion de s'établir avantageuſement. Fi donc, Madame, dit le Chevalier, vous moquez-vous ? Loin de le plaindre, je le trouve heureux de n'avoir pas épouſé une folle. Madame la Comteſſe a toujours raiſon de le blâmer, dit le Baron, d'avoir haſardé une plaiſanterie ſi déplacée. Silence, Meſſieurs, ſilence, interrompit le Curé ; voici la Lettre d'un Académicien : écoutez-la de toutes vos oreilles.

LETTRE VII.

D'un Académicien de Paris, à une Dame de Valogne.

JE ne puis, Madame, me laſſer d'admirer l'élégance & la pureté de votre ſtyle : s'il a beaucoup de douceur, il n'a pas moins de force ; & vos penſées les plus communes ſont exprimées ſi noblement, qu'on peut dire que votre proſe eſt ſupérieure même à nos morceaux les plus *ſoignés* : c'eſt une vérité dont les eſprits *déprévenus* conviendront unanimement. J'ai lu dans une de nos conférences, la derniere Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & tous mes confreres en ont été charmés ; quelques-uns même, pour enchérir ſur les louanges des autres, l'ont fort ſpirituellement comparé au menuet parfaitement danſé ; ce qui fait bien l'éloge de votre proſe ; car vous ſavez que le menuet eſt la plus belle de toutes les danſes. La comparaiſon, Madame, eſt bien flatteuſe : permettez-moi de partager avec vous le plaiſir qu'elle doit vous faire : vous n'i-

gnorez pas que perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à votre gloire ; ſi vous en doutiez, j'en ſerois *inconſolablement* affligé. J'ai l'honneur d'être, &c.

La comparaiſon de la proſe au menuet, réjouit infiniment la compagnie, qui peut-être l'auroit trouvée un peu ridicule, ſi elle n'eût pas été enfantée par un Académicien ; mais cette conſidération tint tout le monde en reſpect, à l'exception du Chevalier, qui ne pouvant laiſſer échapper aucune occaſion de poliſſonner, dit au Curé : Monſieur le Paſteur, je crois que tous vos prônes ſont autant de menuets bien danſés. L'Eccléſiaſtique, au-lieu de répondre à cette mauvaiſe plaiſanterie, ſe mit à lire ſur nouveaux fraix.

LETTRE VIII.

D'un vieux Auditeur des Comptes, à un Sénéchal de Province, son ancien ami.

VOus avez exigé de moi, Monsieur, que j'eusse l'œil sur la conduite de votre fils, & c'est un soin dont je me suis chargé volontiers à cause de notre ancienne amitié. Outre que le sujet mérite par lui-même qu'on s'intéresse pour lui, ce garçon promet infiniment; mais comme vous le destinez à remplir votre charge de Sénéchal après vous, je souhaiterois qu'il fût son droit avec plus d'exactitude. Vous l'entretenez très-proprement; vous lui donnez Maîtres à danser, Maître à chanter: je ne trouve point à redire à cela, quoiqu'une pareille éducation ait son bon & son mauvais côté; car enfin, si la danse & la musique contribuent à former un joli homme, elles sont aussi capables de le déranger, en lui inspirant du goût pour les plaisirs. Je ne vous parle pas ainsi sans raison. Votre fils, qui a la voix fort agréable,

& qui danſe parfaitement, ne laiſſe pas, je vous aſſure, ces deux talents inutiles. Pour les cultiver, il va réguliérement toutes les ſemaines chez un Procureur; oui, chez un Procureur, qui eſt une façon de petit-maître, & dont la maiſon retentit ſans ceſſe du ſon de quelque inſtrument de muſique, où il y a concert & quelquefois bal, & où s'aſſemble une brillante jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe; ce qui peut donner lieu à de tendres & dangereux engagements.

Mais il faut bien, me direz-vous, que les jeunes gens ſe divertiſſent. N'avons-nous pas auſſi employé nos beaux jours à courtiſer les Dames? Vous avez raiſon; chaque choſe doit avoir ſon temps. Je me ſouviens que dans notre jeuneſſe, nous étions, vous & moi, deux comperes: en un mot, nous avons bien fait des nôtres autrefois, & nous n'en ſommes pas aujourd'hui moins honnêtes gens. Eſpérons qu'il en ſera de même de votre cher fils. Je vous dirai même, que depuis quinze jours qu'il s'eſt mis en penſion chez une veuve, avec laquelle il a fait depuis peu connoiſſance, il paroît diſpoſé à changer de conduite. Il devient plus rangé qu'il n'étoit; il eſt plus exact à ſe trouver aux heures du dîner & du

ſouper ; il y a plus de huit jours qu'il n'a été aux concerts du Procureur. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

Ce changement, dit le Baron d'un ton goguenard, eſt ſans doute l'ouvrage de la bonne veuve. Le fils de Monſieur le Sénéchal lui aura bien de l'obligation ; c'eſt pour lui une eſpece de mere, que cette hôteſſe-là. Il y a comme cela de maîtreſſes femmes, qui ſçavent redreſſer la jeuneſſe, quand elle prend un mauvais pli. Monſieur le Baron, s'écria la Comteſſe, de quel air malin vous dites les choſes ! Vous ne vous déferez jamais de la vicieuſe habitude que vous avez d'empoiſonner tout ce que vous entendez dire. Oh ! pour le coup, Madame, lui répondit-il, j'en atteſte la compagnie ; vous avez tort de me faire une ſemblable *inculpation*. Inculpation ! interrompit la Marquiſe, en faiſant un éclat de rire ; Monſieur le Baron, à ce que je vois, veut enrichir auſſi notre langue ! C'eſt ce qui vous trompe, Madame, dit le Chevalier ; il y a déja long-temps qu'elle eſt enrichie de ce terme-là ; vous n'en douteriez pas, ſi vous aviez lu certaines obſervations ſur certaines remarques grammaticales. Je ſuis curieux, moi, de lire

les grands Ecrivains, qui, persuadés qu'ils ont assez d'autorité pour faire passer tous les mots qu'ils inventent, rendent de jour en jour la Langue Françoise plus riche & plus abondante. Louanges éternelles, par exemple, soient données au fameux Historien, qui, pour dire bassesse d'ame, vient d'imaginer si heureusement le terme de *servilité*.

Cette saillie du Chevalier renouvella les ris de l'assemblée, & fit tomber la conversation sur les Néologiens, qui n'eurent pas beau jeu avec ces interlocuteurs, qui n'aimant que les façons de parler les plus naturelles, se mocquerent à l'envi des Prosateurs, qui avoient un style précieux & recherché. Le Lecteur de la compagnie s'étant saisi dans cet endroit d'une grosse dépêche, dit aux Dames : Je ne sais si je suis prévenu d'un faux pressentiment; mais je m'imagine qu'il y a là-dedans quelque chose digne de votre attention.

LETTRE IX.

D'un Homme de Lettres de Paris, à un Académicien de Caen,

VOus me demandez conſeil, Monſieur, ſur ce que vous devez faire du Livre de Morale que vous avez compoſé. Vous voudriez, je le vois bien, le faire imprimer; mais une choſe vous retient : vous vous défiez des Libraires de Paris. Vous les croyez capables de vous tromper. Rendez-leur plus de juſtice. Ce ſont aujourd'hui des gens de bonne foi. Il eſt vrai que jadis ils ne ſe piquoient pas d'une probité ſcrupuleuſe. Ce qui ſe paſſa il y a quarante ans entre un Auteur & un fameux Libraire du Palais, que je ne veux pas nommer, par charité pour ſa mémoire, en eſt une preuve demonſtrative. Vous n'avez jamais ſans doute entendu parler de cette aventure; vous ſerez bien-aiſe de la ſavoir : La voici.

Un Auteur, c'étoit un Abbé, ayant compoſé un Livre intitulé : *Voyages des Terres Auſtrales*, en alla propoſer l'im-

preſſion à un Libraire du Palais. Ce Livre étoit un amas de fictions extraordinaires & prodigieuſes. Le Libraire, qui n'imprimoit que des Romans, jugeant que la marchandiſe ſeroit de défaite dans ſa boutique, demanda à l'Auteur combien il vouloit vendre ſon manuſcrit. Cinquante piſtoles, lui répondit l'Abbé. Je ne crois pas que je ſurfaſſe. Non vraiment, Monſieur, repliqua le Marchand, en faiſant l'homme de bien; quoique je n'aye pas lu votre copie, j'en conçois ſur le ſeul titre une ſi bonne opinion, qu'en vous prenant au mot, je croirois être un frippon; car en conſcience, il me ſemble que votre Livre vaut davantage. Un autre à ma place ne vous parleroit pas ainſi à cœur ouvert; mais c'eſt ma façon d'agir à moi. Bien-loin de vouloir, comme la plupart de mes confreres, avoir les copies pour rien, je ſuis ravi que mes Auteurs faſſent leurs petites affaires avec moi. Voulez-vous m'en croire, pourſuivit-il? laiſſez-moi me charger de tout. J'obtiendrai le privilege, je ferai toute la dépenſe de l'impreſſion, d'une maniere digne de l'ouvrage; & les fraix prélevés, nous partagerons tous deux le reſte fraternellement.

Cette eſpece de franchiſe & de ſincé-

rité gagna notre Auteur, qui lâcha son manuscrit sans défiance. Le Libraire aussitôt le mit sous la presse; & quand l'édition fut achevée, il en commença la vente : mais quoiqu'il en débitât chaque jour un assez grand nombre d'exemplaires, il disoit à Monsieur l'Abbé, qu'il n'en vendoit point. Ce pauvre diable d'Auteur avoir beau trouver son Livre dans toutes les maisons particulieres où il alloit; lorsqu'il retournoit au Palais, on lui tenoit toujours le même langage, en faisant semblant de le plaindre : Monsieur, lui disoit le Libraire d'un air affectueux, il faut que vous ayez bien du malheur; enfin, votre *Voyage des Terres Australes* est charmant. Je ne puis me lasser de le lire, & quelques personnes d'esprit m'ont dit qu'il n'y avoit point de Livre plus amusant. Donnons-nous patience, continuoit-il; le Public est capricieux. Il y a comme cela d'excellents Ouvrages qu'il est lent à saisir; mais ce qui doit vous consoler, c'est que tôt ou tard il rend justice aux bons livres.

Quoique le débit du *Voyage des Terres Australes* démentît le Libraire, l'Auteur, avec tout son esprit, en fut long-temps la dupe sans s'en appercevoir. Il ouvrit enfin les yeux, & résolut de s'en venger;

ce qu'il fit d'une maniere ſupérieure aux tours les plus ingénieux de *Guzman d'Alfarache*. Vous allez en convenir. Notre Abbé croqua un Roman, qu'il intitula *Siroës & Mirame*, Hiſtoire Perſanne. Il ſe contenta d'en bien écrire les huit ou dix premieres pages. Il négligea tout le reſte, ou, pour mieux dire, il affecta d'en faire un Ouvrage déteſtable. Ce qu'il n'eut pas de peine à exécuter. Quand ſa copie fut miſe au net, il communiqua ſon projet de vengeance à deux ou trois de ſes amis, tous Auteurs comme lui, & par conſéquent diſpoſés à flatter ſon reſſentiment. Ils firent plus : ils s'offrirent à lui prêter la main. Il accepta leur offre, & vous allez voir de quelle façon ils conduiſirent leur entrepriſe.

Il parut d'abord dans la Boutique de notre Libraire, un Laquais qui portoit la livrée de la Maiſon de Bouillon, & qui s'adreſſant au Marchand, lui dit : Monſieur, Madame la Ducheſſe de Bouillon eſt en peine de ſçavoir ſi vous imprimez *Siroës & Mirame*, Hiſtoire Perſanne ? C'eſt un Livre, dit-on, qui fait un grand bruit à la Cour. Mon enfant, lui répondit le Libraire, je n'ai point encore entendu parler de ce Roman-là. Je ne ſais ce que c'eſt.

Le Laquais fut à peine ſorti de la Boutique, qu'il y entra une eſpece de Valet-de-chambre, qui demanda ſi l'Hiſtoire de *Siroës & Mirame*, s'imprimoit, diſant que Madame la Princeſſe de Conti lui avoit donné ordre de s'en informer de lui, comme étant le Libraire à la mode, & celui qui vraiſemblablement devoit l'imprimer. Monſieur, lui dit le Marchand, je n'ai aucune connoiſſance de cet Ouvrage. En nomme-t'on l'Auteur? Non, répondit le Valet-de-Chambre; & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que ce Livre eſt dans une haute eſtime à l'Hôtel de Conti.

Une heure après la retraite du Valet-de-chambre, il arriva un homme fort proprement vêtu, & qui ſe donnant pour un Officier de Madame la Ducheſſe d'Orléans, dit au Libraire: Son Alteſſe Royale m'envoye ici pour vous demander dans quel temps, à peu-près, paroîtra l'Hiſtoire de *Siroës & Mirame*. Monſieur, répondit le Marchand, je ne connois point cette Hiſtoire; & ſi elle eſt ſous la Preſſe, ce n'eſt pas dans mon Imprimerie. J'en ſuis fâché pour vous, repliqua l'Officier; car c'eſt, à ce qu'on dit, un Roman très-délicat, & qu'on met au-deſſus de *la Princeſſe de Cleves*. Auſſi l'at-

tribue-t-on à une Dame de la Cour, dont le nom, à ce qu'on assure, fait l'éloge du Livre.

L'Officier, par ce discours, agita terriblement l'esprit de notre Libraire. Quel est donc, dit-il en lui-même, ce Livre qui met toute la Cour en mouvement ? Il faut que ce soit l'Ouvrage de quelque Dame connue dans le monde pour une personne dont l'esprit égale la naissance. Un pareil manuscrit doit être regardé comme une fortune pour son Imprimeur. N'épargnons donc rien pour l'avoir. En effet, il parcourut tout le Palais, en demandant de Boutique en Boutique, à ses Confreres, si quelqu'un, par hasard, n'étoit pas venu leur présenter *Siroës & Mirame*, Histoire Persanne. Non, lui répondoient-ils tous; qu'est-ce que c'est que ce *Siroës ?* Ce n'est rien, ce n'est rien, leur disoit-il, sans s'arrêter, & comme s'il eût craint, en s'expliquant, de perdre le manuscrit après lequel il couroit.

Il passa vingt-quatre heures dans la plus cruelle inquiétude, tantôt s'imaginant qu'un Confrere alloit lui souffler la précieuse copie qu'il desiroit, & tantôt craignant que la Dame qu'il en croyoit l'Auteur ne s'avisât de ne vouloir plus

la rendre publique. Au bout de ce temps-là, il se présenta devant lui un homme, qui avoit sur le nez un manteau qui lui cachoit la moitié du visage, & qui s'approchant d'un air mystérieux, lui dit tout bas : Je voudrois bien vous parler en particulier, & vous montrer un manuscrit que vous ne serez pas faché de voir.

A ce mot de manuscrit, notre Libraire se flattant que c'étoit celui qu'il avoit tant d'envie d'avoir, en fit promptement monter le porteur dans une chambre, où ce dernier se débarrassant de son manteau, tira de sa poche la copie en question. Notre Libraire la prit avec transport; & voyant sur la premiere page, les mots chéris de *Siroës & Mirame*, peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît de joie. Monsieur, s'écria-t'il tout hors de lui, combien veut-on vendre ce manuscrit? Il n'est point à vendre, lui répondit le Porteur. La Dame qui l'a composé, ne travaille point pour de l'argent. Elle veut vous le donner en pur don. Elle exige seulement de vous, que vous fassiez un petit présent de quatre cents écus à ses filles-de-chambre, pour leurs épingles. Notre Marchand, à ces dernieres paroles, ne put s'empêcher de faire la grimace.

Ce que le porteur de *Siroës & Mirame*, ayant remarqué, lui dit froidement : Monsieur, consultez-vous bien. Si ce que je vous propose ne vous convient pas, il n'y a rien de fait encore. On n'est point en peine de trouver des Imprimeurs, & l'on ne vouloit vous préférer aux autres que pour vous faire plaisir.

Le Libraire, qui, malgré les épingles, n'étoit pas homme à laisser échapper une si précieuse copie, dit au porteur en souriant : Monsieur, vous êtes bien vif. Je ne refuse point de vous donner pour votre manuscrit les douze cents livres que vous demandez; mais je vous dirai confidemment que je ne suis pas en état à l'heure qu'il est de vous compter toute la somme. Je ne puis vous en livrer que la moitié, & vous faire de l'autre un billet à ordre, payable dans quinze jours. Cela vous convient-il ? Parfaitement. répondit le porteur. Oh ! vous n'avez pas affaire à des Juifs, & l'on ne prétend pas que vous vous incommodiez. D'ailleurs, on vous connoît : on sçait bien que vos billets sont de l'or en barre. Le marché fut donc conclu. Le Libraire demeura maître de *Siroës & Mirame*, & le porteur emporta l'argent du Libraire, avec un billet dudit Sieur de deux cents écus.

Dès que notre Marchand se vit seul, il se mit à compter les feuillets du manuscrit ; & jugeant qu'il y auroit assez de copie pour deux Volumes *in-douze*, il s'applaudit d'avoir fait une si bonne affaire. Je vais, disoit-il, faisant le compte du pot-au-lait, faire tirer hardiment deux mille exemplaires de ce Livre, qui ne sera pas sitôt en vente, qu'il faudra que je le fasse réimprimer. Sept ou huit mois après, tout au plus, je serai obligé de recommencer : car quand une fois la délicatesse de l'Ouvrage sera connue, on ne manquera pas d'y courir comme au feu. Heureux ceux de mes Confreres entre les mains de qui tombent de pareils chef-d'œuvres ! C'est le moyen d'être bientôt propriétaire d'une belle maison de campagne. En se repaissant ainsi de la plus avide espérance, il lisoit avec volupté le manuscrit, en s'écriant de temps en temps : que cela est beau ! Quoique je ne sois pas le plus grand génie du monde, je ne laisse pas de sentir que ce style est divin. On voit bien que ce n'est pas un Auteur de profession qui a composé ce Roman. Ma foi, il faut convenir que les gens de qualité écrivent bien noblement.

Tandis qu'il étoit si satisfait de son

emplette, il arriva un bel-Eſprit de ſes amis, qu'il conſultoit ordinairement ſur les Ouvrages qu'il vouloit imprimer : car un Libraire a toujours quelque homme de Lettres, pour ſur-intendant de ſes manuſcrits. Ah ! Monſieur, lui dit notre Marchand, vous venez ici fort à propos pour me féliciter ſur l'acquiſition de cette copie, qui eſt, à ce qu'on m'a dit, de la compoſition d'une femme de la Cour. Ce que je n'ai pas de peine à croire, tant j'en trouve le ſtyle coulant. Voyons, lui répondit le bel-Eſprit en voyant le Roman, voyons ſi vous avez raiſon d'être ſi prévenu en faveur de ce manuſcrit. Il en lut le commencement, lequel étant bien travaillé, ainſi que je l'ai dit, ne manqua pas de lui plaire. Il en fut même ſi content, qu'il ne put s'empêcher de dire : Voilà une belle & bonne proſe ; ſi la matiere répond au ſtyle, vous n'avez point fait un mauvais marché. Le début m'a intéreſſé, & je ſuis curieux de lire tout l'ouvrage. Hé bien, lui dit le Libraire, emportez-le avec vous, & vous me le rapporterez, s'il vous plaît, demain.

Le jour ſuivant, notre Libraire attendoit dans ſa boutique impatiemment ſon bel-Eſprit, qui parut, & qui lui remettant ſa copie, lui dit : je ſuis très-mortifié

d'avoir une fort mauvaise nouvelle à vous apprendre ; mais il faut bien que vous la sachiez. On vous a trompé, notre ami. Votre Histoire Persanne est détestable, ou plûtôt c'est un tour que quelqu'un vous a joué. Il a d'abord affecté d'écrire avec élégance. Les premieres pages sont charmantes ; mais tombant bientôt dans la derniere platitude, il continue sur ce ton-là jusqu'à la fin ! Je vous dirai de plus, que les événements ne sont que des échos de *Pharamond & de Cléopatre*. En un mot, c'est l'Ouvrage du ressentiment de quelque Auteur qui croit avoir sujet de se plaindre de vous. Examinez-vous bien. N'auriez-vous point, par hasard, mécontenté quelqu'un de ces Messieurs ? C'est une question qu'on vous peut faire à vous autres. Non, répondit le Marchand, je ne crois pas avoir lieu de soupçonner aucun Auteur de m'avoir fait cette piece, à moins que ce ne soit certain petit Abbé boîteux, dont j'ai imprimé un Livre à mes fraix & dépens, & qui devant partager avec moi le profit, s'imagine que je ne lui tiens pas un compte fidele des exemplaires que je débite.

Voilà justement l'enclouure, s'écria le bel-Esprit. Ne cherchez point ailleurs

l'Auteur de *Siroës & Mirame.* Mais pourquoi avez-vous acheté ce manuscrit sans me l'avoir fait lire auparavant ? Il falloit en demander la communication du moins pour quelques heures. Vous n'auriez pas été trompé. J'ai tort, il est vrai, j'ai tort, lui répondit notre Libraire. J'avoue qu'on peut me taxer d'imprudence & d'étourderie. On m'a fait accroire que cet Ouvrage étoit d'une Dame de qualité. J'ai donné là-dedans comme un sot. Cependant, poursuivit-il, puisque la faute en est faite, n'en parlons plus. Gardez-moi le secret ; car si mes Confreres apprenoient cette aventure, ils seroient les premiers à me tourner en ridicule. Je payerai mon billet sans dire mot, & je mettrai incessamment sous Presse *Siroës & Mirame :* ce ne sera pas le premier mauvais Livre que j'aurai fait imprimer, ni, s'il plaît à Dieu, le dernier ; & j'en retirerai pour le moins ce qu'il m'a coûté, puisque les Ouvrages les plus pitoyables trouvent des sots qui les achetent.

L'Histoire que je viens de vous conter, Monsieur, est peut-être plus propre à vous rendre la bonne-foi des Libraires suspecte, qu'à vous prévenir en leur faveur ; mais ces Messieurs, comme je vous l'ai déja dit, sont aujourd'hui d'hon-

nêtes gens, qui n'ont en vue que le bien des Auteurs. Je ſuis, Monſieur, en attendant de vos nouvelles,

Votre, &c.

Un Libraire & un Auteur, dit le Baron, ſont deux eſpeces de filoux, qui ne peuvent, l'un ſans l'autre, attraper l'argent du public. Auſſi s'aſſocient-ils enſemble pour cet effet; mais dans cette ſocieté, l'Auteur n'a pour ſa part que le ſol pour livre. Je crois, dit la Marquiſe, que Monſieur le Baron ne ſe laiſſe guere filouter par ces gens-là? Ma foi, non, Madame, répondit-il; je n'ai de ma vie acheté que le Cuiſinier François & quelques Livres de Pratique. C'eſt tout ce que j'ai dans ma Bibliotheque. Je n'aime point à lire. La lecture m'ennuye. A peine le Baron eut-il achevé ces mots, que le Curé commença la lecture d'une dépêche nouvelle qui étoit conçue dans ces termes.

LETTRE X.

D'un Provincial qui eſt à Paris pour procès, à un de ſes parents, à Saint Lo.

VOus me demandez, Couſin, comment je vis à Paris, depuis que j'y pourſuis le procès qui m'y retient. Pour contenter votre curioſité, je vous dirai que j'y paſſe le temps fort agréablement. J'employe toute la matinée à faire ma cour à mon Procureur & à ſes Clercs. Enſuite je reviens dîner à mon auberge avec deux vieux plaideurs, Manceaux, dont l'entretien eſt très-inſtructif pour un jeune Normand, qui s'affectionne à la procédure. Après un repas de la derniere frugalité, je vais au Café, qui eſt un lieu fort convenable à tout Provincial qui n'a point de connoiſſance à Paris. Vous qui n'êtes jamais ſorti de l'enceinte de Saint-Lo, vous ne ſauriez avoir une idée juſte de ces ſortes d'endroits. Je vais vous faire une peinture fidelle de deux célebres Cafés que je fréquente ; vous pourrez juger par-là des autres.

Dans l'un, vous voyez dans une vaſte ſalle ornée de luſtres & de glaces, une vingtaine de graves perſonnages, qui jouent aux Dames ou aux Echecs ſur des tables de marbre, & qui ſont entourés de ſpectateurs attentifs à les voir jouer. Les uns & les autres gardent un ſi profond ſilence, qu'on n'entend dans la ſalle aucun bruit que celui que font les joueurs en remuant leurs pieces. Il me ſemble qu'on pourroit juſtement appeller un pareil Café, le Café d'Harpocrate. Véritablement c'eſt un endroit où l'on peut dire qu'on eſt comme dans une ſolitude, quoique l'on ſoit avec ſoixante perſonnes.

Il y a tout au contraire un autre Café où l'on entend plus de bruit que dans la grand'ſalle du Palais. C'eſt un flux & reflux de gens de toutes conditions. Ce ſont des Nobles & des Roturiers, des Adoleſcents bien-faits & des figures plates, de beaux-eſprits & des ſots, pêle-mêle, qui s'entretiennent enſemble, chacun à proportion de ſon intelligence. La premiere fois que j'entrai dans ce dernier Café, je fus extrêmement étonné de voir ce que j'y vis, & des diſcours qui frapperent mes oreilles.

Je m'approchai d'abord d'une table,

autour de laquelle trois ou quatre hommes parloient avec beaucoup de vivacité. C'étoient des Philoſophes qui commençoient à diſputer, & qui avoient déja l'air furieux. Hé, Monſieur l'Abbé, diſoit un d'entre eux à un petit Abbé boſſu, qui étoit du nombre des interlocuteurs, avec votre permiſſion, je ſoutiens qu'il y a des propoſitions dont l'évidence eſt telle qu'on ne peut s'y méprendre. Celle-ci, par exemple : *le tout eſt plus grand que ſa partie.* Qui peut douter de cette vérité ? Moi, répondit le petit boſſu. Pour affirmer que le tout eſt plus grand que ſa partie, il faudroit que vous euſſiez l'idée du tout, & que vous fuſſiez ſûr que le tout a des parties. Or je ſuis prêt, pourſuivit-il, à vous démontrer que vous n'avez point l'idée d'un tout, & que le tout n'a point de parties. Là-deſſus, comme ſi l'Abbé eût dit une impertinence, ſon antagoniſte lui rit au nez, en diſant d'un air ironique à la compagnie : Meſſieurs, il faut avouer que Monſieur l'Abbé a plus d'eſprit qu'il n'eſt gros. A ces paroles, notre petit boſſu, qui étoit un mortel des plus pétulants, le traita de bourique ; & les diſputeurs ſe prirent au collet.

Tandis que des perſonnes plus chari-

tables que moi, s'empreſſoient à les décharpir, j'allai loin de-là m'aſſeoir à une table où pluſieurs Nouvelliſtes s'entretenoient avec gravité. Il y en avoit un principalement qui parloit plus haut que les autres, & que chacun écoutoit comme un oracle, quoiqu'il ſût aſſez mal la carte, & l'intérêt des Princes. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que cet original vouloit paroître n'ignorer aucune nouvelle ; & s'il en entendoit débiter une qu'il n'eût point encore appriſe, il interrompoit incivilement la perſonne qui l'annonçoit, & la faiſoit taire, en lui diſant : Vous n'en avez pas les gants. J'ai dit cela ici ce matin. Ou bien ſi quelqu'un devant lui s'aviſoit de tirer de ſa poche une lettre, dans laquelle il fût fait mention d'une victoire, par exemple, remportée en Hongrie ſur les Turcs, il s'écrioit auſſi-tôt à pleine tête : La date ? & ſi on lui répondoit ; du quatorze de ce mois, il ne manquoit pas de repliquer : cela eſt vieux. Nous avons des nouvelles du vingt, qui aſſurent le contraire.

J'admirois l'air impoſant de ce Nouvelliſte, & j'en riois en moi-même, lorſqu'il arriva deux Poëtes Dramatiques ; car on diroit qu'il en pleut aujourd'hui dans

dans tous les Cafés de Paris. Les voilà qui commencent à parler d'une Tragédie nouvelle. L'un avance qu'elle eſt excellente, & l'autre ſoutient qu'elle eſt déteſtable. Chacun dit ſes raiſons. Des raiſons ils paſſent aux injures les plus groſſieres, ſuivant l'uſage établi depuis peu par les Gens de Lettres; & des injures enfin ils en viennent aux voïes de fait. Ils voulurent mettre l'épée à la main, & firent d'autant plus les mauvais garçons, qu'ils étoient aſſurés qu'on les ſépareroit.

Telles ſont les ſcenes qui ſe paſſent ordinairement dans les Cafés; mais il faut tout dire: s'il vient dans ces lieux-là beaucoup d'originaux, en récompenſe on y trouve quelquefois des perſonnes de mérite, avec qui l'on fait connoiſſance, & dont on gagne l'amitié. Ce qui pourtant eſt fort rare; puiſqu'on peut dire des amis de Café, ce qu'on dit des Moines & des Comédiens, que le haſard les aſſemble, qu'ils ſe voyent ſans s'aimer, & ſe quittent ſans regret. Au reſte, les Cafés ſont propres à déniaiſer la jeuneſſe, qui peut ſe corriger de ſes défauts, en remarquant ceux d'autrui. Adieu, Couſin, comme vous devez bientôt venir à Paris, vous pourrez juger par vous-même du bon & du mauvais de ces endroits-là.

Après cette derniere Lettre qui parut avoir fait quelque plaiſir à la compagnie, on en tira tout de ſuite cinq ou ſix autres, dont on fut fort mal affecté. Le Chevalier même, dégoûté de leur platitude & de leur ridicule, bien qu'il s'en fût fait fête, convenoit que le Marquis & lui avoient procuré aux Dames un aſſez mauvais divertiſſement. En effet, dit la Marquiſe, il n'y a pas moyen de continuer cette lecture, & je ſuis d'avis que nous faſſions une choſe. Jouons au Quadrille; pendant ce temps-là, Monſieur le Curé prendra la peine de lire des Lettres, & d'en mettre à part celles qu'il jugera dignes de nous être lues. On ſuivit le ſentiment de la Marquiſe; & tandis que le jeu dura, le Paſteur ne ceſſa d'ouvrir des Lettres, & de les parcourir des yeux. Il en rébuta un grand nombre, comme trop triviales. Il n'en conſerva qu'une vingtaine parmi leſquelles il ſe trouva un paquet qui contenoit une Nouvelle Eſpagnolle. Ce que les Dames n'eurent pas ſi-tôt appris, qu'elles en témoignerent beaucoup de joie, diſant qu'elles aimoient à la folie ces ſortes de nouvelles. La Marquiſe & la Comteſſe auroient volontiers ſur le champ quitté le jeu pour les entendre lire; mais comme il étoit heure de ſou-

per, on remit la lecture de la Nouvelle & des Lettres, à l'après-dînée du jour ſuivant.

Le lendemain donc, la même compagnie s'étant raſſemblée au Château, dîna très-joyeuſement. Après quoi le Lecteur ſe diſpoſant à faire ſon office, dit : Je crois que ce ſeroit mal répondre à l'impatience de ces Dames, que de ne pas commencer par la Nouvelle Eſpagnolle. En même-temps il prit un paquet qui contenoit environ cent pages nouvellement imprimées, avec une petite Lettre qui leur ſervoit d'avant-propos.

LETTRE XI.

D'un Libraire de Paris à une Dame de Caen, avec laquelle il eſt en commerce de Lettres.

MADAME.

ME faiſant un devoir de vous envoyer toutes les nouveautés littéraires, dès qu'on les met au jour, j'ai l'honneur de vous adreſſer une Nouvelle Eſpagnolle qui ſort de deſſous la preſſe, & qui eſt de la compoſition de Dom Alonſo de Caſtillo-Solorzano, célebre Auteur Caſtillan. Je ne ſais point encore le nom du Proſateur qui l'a traduite en François; car il ſe cache : mais il ſe découvrira; & d'abord que je le ſaurai, je ne manquerai pas, Madame, de vous en informer. En attendant, je ſuis avec un profond reſpect,

Votre, &c.

LA VENGEANCE TROMPÉE PAR L'AMOUR.

NOUVELLE.

AVANT la réunion de la Castille & de l'Arragon, il s'éleva une dispute entre les Castillans & les Arragonois, à l'occasion de leurs limites. Ces deux peuples ne s'accordant pas là-dessus, commençoient à s'échauffer, & déja même il se commettoit de part & d'autre des hostilités qui sembloient présager une guerre inévitable. Pour la prévenir, le Roi de Castille, Monarque débonnaire, & ami de la paix, résolut d'envoyer à Saragosse un Ambassadeur; mais il honora de cette commission le Seigneur de sa Cour le moins propre à s'en bien acquitter: c'étoit le Comte de Lara. Ce Castillan, bien-loin de ressembler au grand Scipion, qui, dans ses négociations, ne perdoit jamais son sang froid, quelques contradictions qu'il eût à essuyer, étoit d'un caractere tout opposé; il n'avoit pas besoin d'être con-

tredit, pour se laisser enflammer de colere; son humeur altiere & violente se déclaroit, même dans le temps qu'il s'efforçoit de montrer de la politesse & de la douceur.

Le Roi d'Arragon ne fut pas plutôt averti de l'arrivée de cet Ambassadeur à Saragosse, qu'il lui donna audience à la tête des Grands de sa Cour. Parmi les Seigneurs qui formoient cette auguste assemblée, brilloit l'illustre Dom Henrique, Comte de Ribagore, le Chevalier le mieux fait & le plus accompli de son temps. Quoiqu'il n'eût pas encore vingt-six ans, il avoit déja cueilli des lauriers dans les champs de Mars, & il n'étoit pas moins aimé du peuple que des Grands.

Notre Ambassadeur Castillan, au-lieu d'exposer le sujet de sa mission, d'une maniere qui fût propre à gagner les esprits, ne fit que les irriter, en parlant avec hauteur, & dans des termes si peu mesurés, qu'il sembloit plutôt faire des menaces, que proposer un accommodement. Enfin, il révolta contre lui toute l'assemblée, & principalement le jeune Dom Henrique de Ribagore, qui, ne pouvant souffrir plus long-temps ses insolents discours, lui demanda s'il venoit pour déclarer la guerre aux Arragonois, ou

pour convenir avec eux des moyens de terminer à l'amiable le différend qu'ils avoient avec les Castillans : car, ajouta-t-il, on diroit, à vous entendre, que vous n'êtes venu ici que pour nous insulter. Mais, quelque dessein qui vous amene, vous oubliez le respect qui est dû à la présence du Roi, & vous ne songez pas que vous abusez de la considération que Sa Majesté a pour votre caractere.

Ces paroles ne rendirent pas l'Ambassadeur plus retenu. Il continua de parler fort librement; il apostropha même le Comte de Ribagore, qui lui répondit de façon, que le Roi, pour empêcher les choses d'aller plus loin, fut obligé d'interposer son autorité. Il leur imposa silence à l'un & à l'autre; & remettant à un autre jour la décision de l'affaire des limites, il sortit de l'assemblée : après quoi les Seigneurs se retirerent chez eux; & le Castillan plein de fureur gagna son hôtel.

A peine ce Seigneur s'y fut-il rendu, que s'imaginant ne pouvoir, sans passer pour un lâche, se dispenser de faire un appel au jeune Ribagore, il lui écrivit ce billet.

Comte, je ne mériterois pas d'être du nombre des Seigneurs de Castille, dont je puis

me vanter de n'être pas des derniers, ſi je ne faiſois voir aux téméraires qui m'oſent parler fiérement, que je ſçais rabaiſſer leur fierté. Ainſi, me dépouillant de la qualité d'Ambaſſadeur, j'irai vous attendre cette nuit ſur les bords de l'Ebre avec un ſeul valet & mon épée; je vous crois trop rigide obſervateur des regles de l'honneur, pour vous trouver avec d'autres armes au rendez-vous.

LE COMTE DE LARA.

Ce ne fut pas ſans une extrême mortification, que Dom Henrique lut ce cartel, qui le mit dans un grand embarras. Il ſe repréſenta que s'il acceptoit le défi, il perdroit infailliblement la confiance & les bonnes graces du Roi, dont il étoit le favori, étant perſuadé que ce Monarque, dont il connoiſſoit la ſévérité, ne lui pardonneroit jamais d'avoir eu l'audace d'en venir aux voies de fait avec un Ambaſſadeur, quoiqu'il eût en main de quoi prouver qu'il avoit été appellé en duel par ce Miniſtre. Il ne ſavoit à quoi ſe réſoudre. Il eut d'abord envie d'aller montrer le billet à Sa Majeſté; mais faiſant réfléxion que le Caſtillan pourroit de-là prendre occaſion de l'accuſer de lâcheté, il changea de pen-

sée ; & jugeant qu'il ne pouvoit, sans se déshonorer, éviter le combat, il aima mieux courir le risque de déplaire à son maître, que d'exposer sa réputation à recevoir une atteinte.

Il se détermina donc à répondre au Comte de Lara, & à lui faire savoir qu'il ne manqueroit pas d'être sur le bord de l'Ebre à minuit, accompagné, comme lui, d'un valet, & armé de sa seule épée. Cette réponse de Dom Henrique irrita l'impatience qu'avoit le superbe Castillan, de se voir aux prises avec lui ; & l'Arragonois de son côté, n'étoit pas dans une autre disposition. Celui-ci arriva le premier au rendez-vous ; & l'Ambassadeur ne se fit pas long-temps attendre.

Ils s'abordent tous deux fort civilement, tels que des amis qui se rencontrent par hazard. Seigneur Cavalier, dit le Comte de Lara, vous n'avez pas dû être étonné de l'appel que je vous ai fait. Vous auriez bien mauvaise opinion de mon courage, si je ne vous demandois pas raison de l'offense que vous m'avez faite en m'interrompant. Cette impolitesse vous convenoit encore moins qu'aux vieux Seigneurs de l'assemblée, que leur âge même n'eût pas rendus ex-

cusables, s'ils l'avoient commise. Et vous convenoit-il mieux à vous, répondit Dom Henrique, de tenir les discours audacieux que vous avez tenus devant le Roi & les Grands? Je vois bien, répliqua le Castillan, que nous ne sommes pas venus ici pour excuser nos fautes, & que nous croyons tous deux avoir raison. Ne consumons donc point le temps en raisonnements frivoles.

En parlant de cette sorte, il tira son épée, & Ribagore en fit autant. Ils fondirent l'un sur l'autre avec impétuosité. Pendant qu'ils se battoient avec une égale fureur, il parut sur le rivage plusieurs hommes à cheval, qui portoient des flambeaux, & s'avançoient au galop vers les combattants. C'étoit le Capitaine des Gardes du Roi, qui venoit avec trente ou quarante Cavaliers se saisir de la personne de Dom Henrique, Sa Majesté ayant été informée que ce Seigneur devoit se battre cette nuit sur les bords de l'Ebre, avec l'Ambassadeur de Castille. Mais quand les Gardes arriverent, le combat étoit fini; car ils trouverent le Comte de Lara étendu par terre, & dangereusement blessé. Pour Ribagore, il n'avoit reçu qu'une légere blessure.

Le Capitaine s'adressant à ce dernier:

Comte, lui dit-il, je ſuis trop votre ami, pour n'être pas fort mortifié de vous voir dans l'embarras où vous vous êtes imprudemment jetté. Le Roi eſt dans une furieuſe colere contre vous; & vous lui paroiſſez plus coupable qu'un autre, d'avoir violé le droit des gens, & oſé attaquer une vie qui devoit être ſacrée pour vous. Je me ſens vivement touché de ce malheur, & plus encore de l'ordre dont je ſuis chargé. Le Roi veut que je vous arrête, & vous enferme dans une tour. Il ordonne que vous y ſoyez gardé à vue, & ſervi par un ſeul de vos domeſtiques. Donnez-moi votre épée, aujouta-t-il, & pardonnez, ſi, dévoué aux volontés de mon maître, je contribue à vous punir. Vous pouvez voir par cet appel, répondit D. Henrique, en lui donnant le billet du Caſtillan, que c'eſt l'Ambaſſadeur qui m'a défié lui-même; & j'ai cru, je vous l'avouerai, que l'intérêt de ma réputation me mettoit dans la néceſſité d'accepter le défi. Mais, coupable ou non coupable, je n'entreprends point de me juſtifier. Faites votre devoir. Voilà mon épée. Rendez compte au Roi de mon obéiſſance. Le Capitaine conduiſit Ribagore a une tour, & ſon Lieutenant fit porter l'Ambaſſadeur à ſon hô-

tel, où le Roi envoya ſes Chirurgiens dès qu'il eut appris ce qui venoit de ſe paſſer. Ils viſiterent la bleſſure du Seigneur Caſtillan, & la trouverent très-dangereuſe. Ce qu'ils n'eurent pas ſi-tôt rapporté au Monarque, qu'il ſe mit en colere contre le Comte de Ribagore, à un point, que, ſans écouter l'amitié qu'il avoit pour lui, il jura de le faire mourir, quand même l'Ambaſſadeur ne perdroit pas la vie. Tous les Grands qui étoient alors avec le Roi, le voyant ſi irrité, n'oſerent intercéder pour le priſonnier, quoiqu'ils fuſſent tous de ſes amis. Ils jugerent qu'il falloit, avant que de parler pour lui, que ce Prince eût l'eſprit dans un état moins violent. Ce qui arriva dès le lendemain, quand les Chirurgiens eurent décidé que la bleſſure de l'Ambaſſadeur n'étoit pas mortelle. Ils le déclarerent encore le jour ſuivant, & aſſurerent qu'il n'y avoit rien à craindre, s'il ne ſurvenoit aucun accident. Sur cette aſſurance, le Roi alla voir le bleſſé, qui parut très-ſenſible à cet honneur, & qui fut aſſez généreux pour vouloir excuſer Dom Henrique, en avouant que c'étoit lui qui avoit appellé ce Seigneur en combat ſingulier. Cet aveu modéra la colere du Monarque, qui con-

ſerva pourtant toujours un viſage irrité, mais qui ſe contenta de laiſſer en priſon ſon favori juſqu'à nouvel ordre.

Il y avoit déja quinze jours que ce malheureux Courtiſan vivoit dans ſa tour, ſans avoir la liberté de voir ni ſes parents, ni ſes amis, lorſque Dom Pedre de Villaſan, ancien guerrier de réputation, vint à Sarragoſſe. Après avoir rendu de grands ſervices à l'Etat, il s'étoit retiré dans un Château qu'il avoit ſur les frontieres de Caſtille; & là il s'étoit donné tout entier à l'éducation de D. Helena ſa fille unique. La voyant parvenue à l'âge de dix-huit ans, il l'amenoit à la Cour, dans le deſſein de la faire recevoir parmi les Dames de la Princeſſe Léonor, fille unique du Roi. Dom Pedre eſpéroit qu'il n'auroit pas le chagrin d'avoir infructueuſement formé ce projet. Il ne ſe flatta point en effet d'une vaine eſpérance: ſi-tôt qu'Hélene de Villaſan parut devant le Roi & les Seigneurs de ſa Cour, elle éblouit & charma tous les yeux. Le Roi lui-même admira ſa beauté; & lorſqu'elle s'avança pour lui baiſer la main, ce Prince lui dit des choſes flatteuſes, & l'honora d'un accueil tout gracieux. La Princeſſe d'Arragon, auſſi ſurpriſe que le Roi ſon pere, de voir une perſonne

ſi raviſſante, lui fit mille careſſes, & la prit en affection. La fille de Dom Pedre de ſon côté, remarquant qu'elle avoit le bonheur d'être agréable à cette Princeſſe, en fut ſi tranſportée de joie, qu'elle la pria de trouver bon qu'elle eût l'honneur de groſſir le nombre des Dames de ſa ſuite, & ſa demande lui fut accordée ſur le champ.

Voilà donc Dona Helena bien établie à la Cour, & fort chérie de la Princeſſe Léonor, qui ſentant de jour en jour augmenter ſon amitié pour elle, lui donna bientôt toute ſa confiance. Ce qui fit bien des jalouſes. On aura, je crois, peu de peine à croire que pluſieurs Seigneurs Arragonois ne virent pas longtemps la belle Hélene de Villaſan, ſans en devenir amoureux; & véritablement il n'étoit guere poſſible de s'en défendre. Par-tout où elle portoit ſes pas, on la ſuivoit pour l'admirer; & tous les Peintres, tant François, que Flamands & Italiens, qui étoient alors à Saragoſſe, s'empreſſoient à la peindre; de ſorte qu'il ſe répandit bientôt dans la Ville une infinité de copies de ce charmant original. Il ſe trouvoit des gens qui par pure curioſité, les achetoient, étant bien-aiſes d'avoir chez eux l'image d'une ſi raviſſante perſonne.

Un ami du Comte de Ribagore, voulant que ce prisonnier eût du moins le plaisir d'avoir le portrait d'une beauté si rare, puisqu'il ne pouvoit la voir elle-même, trouva moyen de lui en faire tenir un. D. Henrique, après avoir contemplé cette miniature assez long-temps, jugea que c'étoit plutôt l'ouvrage d'un Peintre flatteur, que la fidelle image d'une Dame. Non, disoit-il, non, il n'est pas possible qu'il y ait un visage si piquant & si beau. Cependant s'il en faut croire l'ami qui m'envoye ce portrait, l'original a des graces que le pinceau ne peut rendre parfaitement. Si cela est, la fille de Dom Pedre de Villasan est donc un prodige. Mais qu'elle ait ou qu'elle n'ait pas ces agréments qu'on prétend que le Peintre n'a pu attraper, ce portrait, tel qu'il est, m'enchante. Ah! divine Hélene, pourquoi ne suis-je pas libre en ce moment? J'irois vous disputer aux Seigneurs qui sont déja dans vos fers, & qui se flattent de la gloire de vous plaire. Quoique je n'aye pas, comme eux, joui du plaisir de voir votre beauté céleste, je sens que je suis leur rival. En parlant de cette façon, il dévoroit des yeux cette peinture, qui faisoit sur lui la même impression qu'eût

pu faire l'objet qu'elle repréſentoit. Il ne pouvoit, enfin, ſe laſſer de la conſidérer, & ce nouveau Pigmalion lui adreſſoit vingt fois le jour des diſcours tendres & paſſionnés.

Peu de temps après l'arrivée de la belle Hélene à la Cour, Dom Gaſpard de Peralte y parut tout-à-coup, comme un homme envoyé par l'Amour. Il revenoit en Arragon avec une ſuite nombreuſe, & un magnifique équipage, après avoir parcouru tous les Royaumes d'Eſpagne. Il fut reçu d'autant plus gracieuſement du Roi, qu'il étoit fils d'un pere qui avoit été favori de ce Monarque. Au reſte, c'étoit un jeune Seigneur à-peu-près de l'âge de Dom Henrique, & d'une figure comparable à la ſienne. Peralte, après avoir baiſé la main de Sa Majeſté, alla préſenter ſes reſpects à la Princeſſe, chez qui, pour la premiere fois, D. Helena s'offrit à ſes yeux. Il éprouva le ſort de ceux qui la regardoient; il s'en laiſſa charmer; & dès ce jour-là même, prenant la réſolution de s'attacher à elle, il s'en déclara le Chevalier. Ce que le Comte de Ribagore ne tarda guere à ſavoir; car le même ami qui lui avoit envoyé le portrait d'Hélene, l'informoit tous les jours par des Lettres de ce qui

ſe paſſoit à la Cour. Cette nouvelle l'affligea. Comme il connoiſſoit Dom Gaſpard pour un Seigneur des plus aimables, il ſe ſentit agiter de mille mouvements jaloux. Que je ſuis malheureux, diſoit-il, de ne pouvoir ſortir de cette tour! Encore me conſolerois-je s'il m'étoit permis d'oppoſer mes ſoins à ceux d'un rival ſi redoutable. J'aurois peut-être le bonheur d'obtenir ſur lui la préférence. Que le Roi me fait cruellement expier ma faute, en me retenant priſonnier dans cette conjoncture!

C'eſt ainſi que D. Helena troubloit le repos de Dom Henrique. Ce Seigneur étoit au déſeſpoir de n'avoir pas la liberté de lui faire l'aveu d'une paſſion qu'il n'avoit encore déclarée qu'à ſon image. Pour ſurcroît de chagrin, il apprit que le Roi venoit de le juger: Que ce Monarque avoit accordé ſa vie aux ſollicitations de ſes amis, & aux fortes inſtances du Comte de Lara, qui, depuis qu'il étoit guéri de ſa bleſſure, n'avoit pas manqué un ſeul jour de lui parler en ſa faveur; mais qu'on n'avoit pu obtenir ſon élargiſſement: Que ſa Majeſté le condamnoit encore à trois mois de priſon, & à ſe retirer enſuite pour deux ans à ſa terre de la Tortuera, avec défenſe

de s'en écarter de plus d'une lieue; le Roi voulant, par cet arrêt rigoureux, faire connoître à ses sujets que sa justice n'épargnoit pas même ceux qu'il chérissoit le plus, quand ils méritoient d'être punis.

Cette excessive sévérité mortifia extrêmement Dom Henrique; mais ce qui faisoit sa plus grande peine, c'étoit de se voir par cet arrêt obligé de renoncer à Dona Helena, en laissant le champ libre à Dom Gaspard. Il ne doutoit pas que cette Dame, si elle n'étoit pas encore sensible aux soupirs d'un concurrent si dangereux, ne le fût infailliblement bientôt; & cette pensée lui causoit de mortelles allarmes. Il n'avoit pas tort d'en concevoir: Peralte plut, & avança si bien ses affaires, qu'en moins d'un mois il devint l'heureux époux de la belle Hélene de Villasan. Ce mariage fut célébré par des fêtes magnifiques, après lesquelles, avec l'agrément du Roi & de la Princesse d'Aragon, Dom Gaspard emmena sa jeune épouse à son Château de Belchite, éloigné de Saragoce de sept petites lieues.

Revenons à l'infortuné Ribagore. S'il eut la force de résister au regret d'avoir perdu son Hélene, il en fut redevable à ses amis; car comme il ne lui étoit

plus alors défendu de recevoir leurs visites, il y en avoit toujours quelques-uns qui l'alloient voir dans sa prison pour le consoler. Ils l'exhortoient à prendre patience, en lui représentant qu'il étoit peut-être sur le point de voir finir ses peines, & de rentrer dans les bonnes graces du Roi. Ils ne lui parloient point d'autre chose. Ils ignoroient son amour pour la femme de Dom Gaspard; le prisonnier s'étant bien gardé de leur faire confidence d'une passion chimérique. Loin de l'avouer, quand leur conversation venoit à tomber sur D. Helena, il affectoit de paroître entendre d'un air froid & indifférent, l'éloge qu'on faisoit de sa beauté. Mais s'il se trahissoit jusques-là avec ses amis, il laissoit en récompense éclater son amoureuse ardeur, lorsqu'il étoit seul avec Melchior son valet-de-chambre, & l'unique dépositaire de ses pensées. Il regardoit sans cesse le portrait d'Hélene en soupirant, il s'attendrissoit jusqu'à répandre des pleurs. Monsieur, lui disoit quelquefois Melchior, se peut-il que, malgré le bon esprit que vous avez, une peinture ait sur vous tant d'empire? De grace, rappellez votre raison égarée, pour perdre le souvenir d'un objet qui ne peut être à vous; ne regar-

dez plus ſon portrait, qui ne ſert qu'à nourrir un malheureux amour. Mon ami, lui répondoit ſon Maître, je ſais bien qu'il y a du ridicule & de la folie même dans mes ſentiments; mais ſonge qu'ils ne ſont pas volontaires. Je ſuis dominé par une puiſſance ſupérieure, qui ne me permet pas d'écouter la raiſon.

Cependant le temps s'écouloit, & le jour que le priſonnier devoit être remis en liberté, arriva. On s'imaginoit que le Roi, ſatisfait de trois mois de priſon, lui feroit grace du reſte, & le rappelleroit à la Cour; mais on ſe trompoit. Sa Majeſté perſiſtant à vouloir qu'il ſubît toute la rigueur de l'arrêt prononcé, lui défendit de paroître à Saragoce, & lui ordonna de ſe rendre inceſſamment au lieu de ſon exil. Il fallut obéir, & le Comte de Ribagore fut bientôt avec ſon fidele Melchior au Château de la Tortuera.

Ce n'eſt pas un endroit fort agréable. Il eſt environné de montagnes, & ne préſente à la vue qu'un affreux déſert. Auſſi le Monarque l'avoit-il relégué là, pour le priver du plaiſir qu'il auroit pu avoir dans un ſéjour plus gracieux. Néanmoins ce jeune Seigneur, entiérement ſoumis aux volontés de ſon Souverain, dévo-

roit, ſans murmurer, toutes les mortifications qu'on vouloit lui donner. Malgré les déſagréments de la ſolitude, il s'y accoutuma peu-à-peu.

Il alloit preſque tous les jours à la chaſſe avec les *Hidalgos* de Molina, de Hombrado, & des autres Villages voiſins. Il les régaloit au retour, & s'amuſoit avec eux, comme s'il eût pris plaiſir à leur entretien. Sa politeſſe leur cachoit l'ennui que leur compagnie lui cauſoit quelquefois. Ce qui raviſſoit Melchior, ce ſerviteur affectionné, c'étoit de voir de jour en jour, à ce qu'il lui ſembloit, Dom Henrique moins occupé de D. Helena. Ce Seigneur, en effet, commençoit à ne lui plus parler d'elle que rarement; & s'il regardoit encore ſon portrait de temps en temps, c'étoit ſans l'apoſtropher, comme il avoit coutume de faire auparavant. Ce zélé domeſtique avoit donc ſujet de croire que ſon maître ſe détachoit, à vue d'œil, de la femme de Peralte; mais il reconnut bientôt ſon erreur: & voici de quelle maniere.

Un Gentil-Homme de Molina vint un jour dîner au Château de D. Henrique, & dit pendant le repas à la compagnie: Meſſieurs, ces jours paſſés, en revenant

de Saragoce où quelques affaires m'avoient appellé, je m'arrêtai à Belchite, pour y voir une fête de Village très-divertissante. A ce mot de Belchite, le Comte de Ribagore fut un peu ému, & demanda au Cavalier qui venoit de le prononcer, ce que c'étoit que cette fête. Seigneur, lui répondit l'*Hidalgo*, ayant fait à un habitant de Belchite la même question que vous me faites, j'appris de lui que les jeunes Villageois de l'un & de l'autre sexe s'assembloient tous les Dimanches devant le Château, où ils formoient des danses pour divertir le Seigneur & la Dame de leur Village. La curiosité de voir la fête, retint mes pas. Je m'attachai de regarder les danseurs & les danseuses; mais quoiqu'ils dansassent à merveille, ils n'attirerent pas pour long-temps mon attention. Je la donnai toute entiere à une Dame qui parut tout-à-coup à une fenêtre du Château, avec un Cavalier de très-bonne mine. Je demandai qui étoient cette Dame & ce Seigneur, & l'on me répondit : C'est D. Helena & Dom Gaspard de Peralte son époux. Ce sont les maîtres de ce Château. Lorsque je sus que c'étoit cette Hélene de Villasan dont j'avois tant entendu parler, je l'envisageai avec des yeux cri-

tiques, ne pouvant m'imaginer qu'elle fût auſſi belle que je l'avois oui dire: mais plus je la contemplois, plus je la trouvois charmante. Je ne m'étonne plus, diſois-je en moi-même, que cette beauté ait fait tant de bruit à Saragoce. Dans quel endroit du monde où il y a des hommes, ne ſeroit-elle point admirée? Véritablement je n'ai jamais rien vu de ſi raviſſant que cette Dame. Auſſi j'eus toujours les yeux ſur elle pendant qu'elle fut à la fenêtre; & vous le dirai-je, Meſſieurs, ajouta-il, la fripponne, en ſe retirant, emporta mon cœur avec elle.

Le Gentil-Homme qui parla de cette ſorte, ne borna point-là l'éloge de la femme de Dom Gaſpard; il ſe répandit en diſcours qui acheverent de faire connoître qu'il étoit enchanté de cette Dame. Tous les Hidalgos qui étoient à table, ne purent s'empêcher de rire de ce qu'ils venoient d'entendre. Dom Henrique ſeul garda ſon ſérieux, ou plutôt il tomba dans une profonde rêverie. Ce qui fit juger à Melchior, que le récit du Gentil-Homme venoit de rallumer, dans ce moment, l'amour de ſon maître. La conjecture de ce confident, n'étoit que trop vraie. Melchior, lui dit ce Seigneur, après la retraite des convives, as-tu bien

entendu ce que cet Hidalgo nous a dit de D. Helena? Je te l'avouerai, il a fait renaître en moi le desir curieux que j'avois dans ma tour, de voir cette dangereuse beauté; & c'est une envie que je veux contenter. Tant pis, Seigneur, répondit Melchior; la vue de cette Dame ne manquera pas d'irriter vos feux. Vous me faites trembler! Rassure-toi, mon ami, reprit le Comte de Ribagore, je ne suis plus si foible que je l'étois. Je te dirai même que D. Helena, depuis qu'elle est devenue femme, a perdu le droit de me charmer. Quand je me la représente au pouvoir d'un époux, cette idée révolte ma délicatesse; & cela doit te répondre de ma fermeté. Ne t'oppose donc point au voyage que j'ai dessein de faire à Belchite. Nous nous déguiserons tous deux en payſans; & nous mêlant un Dimanche parmi les Villageois de ce Canton-là, nous verrons à notre aise l'épouse de Peralte. Je vois bien, mon cher maître, dit le confident, que je combattrois en vain votre résolution; il faut vouloir tout ce que vous voulez. Partons, je suis prêt à vous suivre.

Dès le jour suivant, Dom Henrique & Melchior se préparerent à se mettre en chemin. Ils se déguiserent en payſans

ſans : montés ſur des mules, ils paſſerent les montagnes qui maſquent la Tortuera du côté de la petite riviere de Xiloa, & tirant toujours vers l'Ebre, ils arriverent ſur la fin de la ſeconde journée à Romana, gros Village à une lieue du Château de Belchite. Ils coucherent à l'Hôtellerie ; & le lendemain, qui étoit un Dimanche, ils ſe rendirent à pied, l'après-dînée, auprès du Château de Dom Gaſpard. Ils ſe mêlerent parmi les Villageois qui étoient déja devant, & dont le nombre groſſiſſoit de moment en moment. Bientôt les tambours de Baſque ſe firent entendre, & la fête commença. Dom Henrique, peu curieux de voir les danſes des payſans, n'avoit des yeux que pour le balcon où la Dame du Château devoit venir ſe placer. Elle ne tarda guere à ſe montrer, & elle parut auſſi brillante que l'aſtre du jour.

Melchior, qui obſervoit ſon Maître, remarquant qu'il ſe troubloit, lui dit tout bas : Hé bien, Seigneur, que penſez-vous de l'original ? Dément-il la copie ? Pour en bien juger, lui répondit Dom Henrique, il faudroit que je viſſe de plus près D. Helena ; mais quoique je me fuſſe préparé à ſoutenir ſa vue impunément, je te dirai de bonne foi

que j'en ſuis vivement frappé. Je n'en doute pas, reprit le Confident ; & ſi j'étois à votre place, j'en demeurerois-là. Je reprendrois tout-à-l'heure le chemin de mon Château, où je ferois tous mes efforts pour oublier une femme dont, ſelon toute apparence, Dom Gaſpard poſſede le cœur. Mon enfant, dit le Comte, je prétends bien ne rien épargner pour la bannir de ma mémoire, & j'eſpere en venir à bout, quand j'aurai ſatisfait l'envie que j'ai de la contempler de près. Il faut pour cela, continua-t-il, que tu parles à ſon Jardinier, & que tu l'engages par un préſent à nous cacher chez lui, & à nous procurer l'occaſion de voir ſa Maîtreſſe, ſans qu'elle nous apperçoive. D. Henrique remarquant que cette propoſition n'étoit pas du goût de Melchior, lui dit : Mon ami, de grace, ne me fais aucune répreſentation, ſi tu veux me plaire. J'abuſe peut-être de ton amitié ; mais je me flatte que tu voudras bien encore avoir pour moi cette complaiſance. Le Confident aimoit trop ſon Maître pour refuſer de lui obéir, quoiqu'il n'approuvât pas ſon deſſein, & qu'il en conçût même un préſage funeſte. Seigneur, lui répondit-il, je vous ai voué une obéiſſance aveugle. Je vais m'infor-

mer de la demeure du Jardinier. J'aurai une conversation avec lui, & je viendrai vous retrouver ici.

Melchior disparut donc à l'instant, & laissa Dom Henrique devant le Château. Le plaisir que ce Seigneur prenoit à considérer son Hélene, n'étoit pas sans amertume. Il avoit des observations à faire assez desagréables pour lui. Il voyoit auprès de cette Dame l'heureux Peralte, qui s'entretenoit avec elle d'un air tendre; & ces deux époux lui paroissoient charmés l'un de l'autre. Ce spectacle lui perçoit le cœur. Il fut plus d'une fois tenté de se retirer, mais il n'en eut pas la force, & il demeura-là jusqu'à la fin de la fête, à repaître ses yeux des marques de tendresse prodiguées à son rival.

Tous les Villageois s'en étoient déja retournés chez eux, & il n'y avoit plus devant le Château que le Comte, qui fut encore obligé d'attendre long-temps Melchior qui vint enfin le réjoindre. Quelles nouvelles m'apportes-tu, lui dit D. Henrique? De très-favorables, lui répondit le Confident. J'ai gagné le Jardinier, qui, pour deux cents pistoles, m'a promis de nous recevoir, & de nous tenir cachés dans sa maison, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de satisfaire la curiosité

que je lui ai dit que nous avions de voir de près ſa Maîtreſſe à notre aiſe. Cela étant, dit le Comte, je me flatte que je pourrai bientôt contenter mes deſirs ; après quoi je te promets de nouveau, que nous retournerons à la Tortuera.

Nos deux faux Villageois ne tarderent pas à ſe rendre chez le Jardinier, qui d'abord les introduiſit dans les jardins. Il les mena dans un cabinet de myrthes, où il y avoit, tout autour, des lits de gazon en-dedans ; & là, il leur dit : Seigneurs Cavaliers, Madame a coutume de venir tous les jours dans cet endroit à l'iſſue de ſon dîner, faire la ſieſte avec Roſaura ſa ſuivante favorite, qui joue du luth, & chante à ravir. Elles y paſſent ordinairement deux ou trois heures à s'entretenir. Vous pourrez non-ſeulement les voir, mais même les entendre, en vous cachant derriere le cabinet. Ce qui parut effectivement au Comte & à Melchior une choſe très-facile. Comme la nuit approchoit, le Jardinier les reconduiſit à ſa maiſon, & les mit dans une petite chambre, où il les laiſſa repoſer, après les avoir fait ſouper fort frugalement.

Le lendemain matin, il vint les réveiller, en leur diſant : Bonnes nouvelles,

mes chers Seigneurs ! vous aurez dès aujourd'hui la ſatisfaction que vous deſirez. Le Seigneur D. Gaſpard, notre Maître, vient de partir tout-à-l'heure pour aller à la chaſſe, & l'on dit qu'il ne doit revenir que dans trois jours. Dom Henrique & Melchior apprirent cette nouvelle avec joie, s'imaginant qu'il y auroit pour eux moins à riſquer; & ils allerent ſans crainte ſe poſter derriere le cabinet de myrthes, dès que le Jardinier leur eut dit qu'il en étoit temps. Ils n'avoient point d'épées, leur déguiſement ne leur permettant pas d'en porter; mais ils s'étoient à tout événement armés chacun d'un piſtolet, qu'ils cachoient ſous leurs habits de payſans.

Tout ſembloit concourir à rendre le Comte de Ribagore content : ſa belle Hélene, ce jour-là, deſcendit dans les jardins de meilleure heure qu'à l'ordinaire, accompagnée de Roſaura qui tenoit un luth. Elles entrerent toutes deux dans le cabinet, & s'aſſirent ſur un lit de gazon; de maniere que nos Spectateurs pouvoient les voir facilement. Auſſi Dom Henrique profitant de cette facilité, conſidéra la femme de Dom Gaſpard à loiſir. Qu'il la trouva charmante ! Non, dit-il en lui-même, D. Hélena n'a été

peinte qu'au rabais de ſes charmes ! Que dis-je ? ſon portrait n'eſt qu'une ébauche de ſa beauté. Rien n'eſt comparable aux appas qui s'offrent à ma vue en ce moment. Il ſe ſentit ſi tranſporté d'amour, qu'il fut tenté de ſe montrer ; mais il n'oſa faire une action ſi hardie, jugeant bien qu'un ſoudain châtiment puniroit ſa témérité. Comme la voix de la Dame frappa ſon oreille, il écouta, & entendit ces paroles : Non, ma chere Roſaura, je ne puis t'exprimer la peine que me cauſe le départ de mon époux. J'ai beau me repréſenter que trois jours ſeront bientôt écoulés ; qu'ils paroîtront longs à l'impatience que j'ai de le revoir ! Je n'ai preſque point dormi cette nuit ; & ſi quelquefois le ſommeil a pu aſſoupir mes ſens, des ſonges funeſtes m'ont auſſi-tôt réveillée. Que te dirai-je enfin ? je ſuis plongée dans une mélancolie, que tes talents ſeuls peuvent diſſiper. Chante, & accompagne de ton luth quelque chanſon qui puiſſe me diſtraire des penſées affligeantes qui viennent ſans ceſſe aſſiéger mon eſprit.

Madame, répondit Roſaura, voulez-vous que je vous chante des couplets que je ne vous ai point encore chantés, quoique je les ſçache depuis long-temps,

& que vous en ayez fourni la matiere ſans le vouloir? Je vais m'expliquer plus clairement. Vous n'ignorez pas que vous avez été peinte par pluſieurs Peintres. Un de vos portraits tomba, je ne ſçai par quel hazard, entre les mains du Comte de Ribagore, dans le temps que ce Seigneur étoit enfermé dans une tour par ordre du Roi. Et quoique cette peinture ne rendît pas toutes les graces que la nature vous a données, elle fit une ſi vive impreſſion ſur lui, qu'il en devint amoureux. On dit qu'il parloit à votre image, comme il vous auroit parlé à vous-même. Une paſſion ſi ſinguliere eſt venue à la connoiſſance d'un Poëte, qui s'eſt égayé aux dépens du priſonnier. Si ce que tu me racontes eſt véritable, dit en ſouriant l'épouſe de Peralte, il faut avouer que rien n'eſt plus extraordinaire. Mais à propos du Comte de Ribagore, ajouta-t-elle, je le trouve bien malheureux. Le Roi, ce me ſemble, l'a traité un peu trop rigoureuſement. Ce Seigneur auroit dû en être quitte pour un mois de priſon. Quoique je ne l'aye jamais vu, je l'ai plaint. J'ai oui dire tant de bien de lui chez la Princeſſe d'Arragon, que je n'ai pu m'empêcher de prendre part à ſon infortune.

La belle Hélene ayant ainſi parlé, prêta ſilence à ſa Confidente, qui joua du luth, & chanta; mais à peine eut-elle achevé le premier couplet de ſa chanſon, qu'elle fut interrompue par un grand bruit qui ſe fit entendre. Ce bruit étoit cauſé par le retour inopiné de Dom Gaſpard, qui venant d'entrer dans les jardins par la porte du parc, arriva dans le cabinet de myrthes, où il jugeoit bien qu'il trouveroit ſon épouſe avec Roſaura. Quoi, Seigneur, s'écria cette Dame avec émotion, dès qu'elle l'apperçut, c'eſt vous! Qui vous a ſi-tôt fait quitter la chaſſe? Un avis que j'ai reçu, répondit-il. J'ai rencontré en chemin un exprès que mon oncle Dom Thomas de Medianos m'a dépêché, pour m'avertir qu'il doit ce ſoir ſe rendre ici. C'eſt ce qui m'a fait revenir ſi promptement. Je ſuis bien-aiſe de vous aider à recevoir un oncle que j'aime tendrement. Et moi, reprit D. Helena, je ſuis ravie que vous me ſurpreniez ſi agréablement; car votre abſence m'avoit déja jetté dans une triſteſſe que le luth & la voix de Roſaura ne pouvoient diſſiper. Peralte s'aſſit auprès de ſa chere Hélene, & ces deux tendres époux commencerent à s'entretenir ſur le ton de deux amants, dont l'hymen

n'avoit pas encore eu le temps de rallentir l'ardeur.

Au milieu de leur conversation, Peralte crut entendre derriere lui quelque bruit. Il tourna la tête aussi-tôt, & regardant au travers des branches des myrthes, il crut appercevoir deux figures d'hommes qui s'efforçoient de se cacher sous un épais feuillage qui les couvroit. A cette vue il devient furieux. Il sort brusquement du cabinet pour aller fondre sur eux l'épée à la main, persuadé que ce sont des gens qui ne peuvent avoir que de mauvaises intentions. Que faites-vous ici, traîtres, leur dit-il ? Qui peut vous avoir introduits dans un lieu dont l'entrée est interdite à tout étranger ? En achevant ces mots, il s'approcha du Comte, qui lui présentant son pistolet, lui répondit : Arrête, D. Gaspard, & reconnois Dom Henrique de Ribagore. Curieux de voir ton épouse, & de juger par mes yeux, si sa beauté est telle qu'on l'assure, je suis venu à Belchite; j'ai gagné ton Jardinier, qui m'a caché dans cet endroit pour satisfaire ma curiosité. Si je me suis travesti en payſan, poursuivit-il, c'est que le temps de mon exil dure encore, & que je ne puis trop prendre de précautions pour n'être pas re-

connu. Je n'ai donc pas eu d'autre dessein que de contempler les charmes de D. Helena Je te le jure, foi de Cavalier noble, j'atteste le Ciel que je te dis la vérité.

Un homme moins violent & moins emporté que D. Gaspard, auroit écouté la raison, & sur la foi du serment que D. Henrique venoit de lui faire, l'auroit laissé sortir sans éclat, ou du moins eût demandé un plus ample éclaircissement; mais l'impétueux Peralte, possédé d'une fureur jalouse, & ne pouvant croire qu'il se fût caché-là, sans avoir formé quelque entreprise contre son honneur, s'avança sur lui pour le percer. Le Comte le menaça de lui casser la tête d'un coup de pistolet; & voyant que malgré cette menace, cet époux furieux alloit lui passer son épée au travers du corps, il fit feu sur lui à bout portant, & l'étendit roide mort à ses pieds. Au bruit du coup, D. Helena éperdue, tomba évanouie entre les bras de sa Confidente, qui poussa de grands cris, auxquels plusieurs domestiques accoururent. Tandis que Rosaura les informoit du malheur qui venoit d'arriver, Dom Henrique & Melchior regagnerent la maison du Jardinier, d'où ils se rendirent le plutôt qu'il leur fut

possible à l'hôtellerie de Romana; & là, sans perdre un moment, ils remonterent sur leurs mules; puis ils reprirent avec précipitation la route de la Tortuera, laissant régner au Château de Belchite une consternation générale.

On porta D. Helena évanouie dans son appartement, où elle ne reprit ses esprits qu'après qu'on eut employé quatre heures entieres à la secourir. Qu'on s'imagine, s'il se peut, la douleur dont elle fut saisie, lorsqu'elle apprit que son époux ne vivoit plus; car c'est ce qu'on ne sauroit exprimer qu'imparfaitement. Elle fit retentir le Château de plaintes & de lamentations. Puis tantôt adressant la parole à son mari, elle lui tenoit des discours qui faisoient trembler pour sa raison; & tantôt s'abandonnant à l'excès de son affliction, elle faisoit craindre pour sa vie. Enfin, cette Dame étoit dans un état si digne de pitié, que tous les habitants de Belchite n'en étoient pas moins touchés, que de la fin tragique de leur Seigneur.

Lorsque la nouvelle de la mort de Peralte se répandit dans Saragoce, on en parla diversement. Ses amis disoient qu'il avoit été tué lâchement; & les partisans de Ribagore, qui étoient en plus

grand nombre, soutenoient le contraire. Le Roi, qui n'avoit pas encore entiérement oublié l'affaire du Comte de Lara, sentit rallumer sa colere contre D. Henrique, jusqu'au point de le faire chercher par-tout, & de mettre même sa tête à prix. Il est constant que s'il eût eu alors ce Seigneur en son pouvoir, il l'auroit indubitablement fait mourir; mais le Comte avoit déja pourvu à sa sûreté. A son retour au Château de la Tortuera, il ne s'y étoit arrêté qu'autant de temps qu'il lui en avoit fallu pour se charger d'or & de pierreries; & suivi de son fidele Melchior, il s'étoit hâté de gagner Tolede, où le Roi de Castille tenoit alors sa Cour. Ce Monarque, auquel il s'étoit présenté, l'avoit fort bien reçu; mais il avoit exigé de lui qu'il se retirât dans quelque Monastere, pendant qu'il feroit ce qu'il pourroit pour appaiser en sa faveur le Roi d'Arragon. D. Henrique se tenoit donc caché dans le Couvent des Peres de Saint-Dominique, tandis que, par ordre de son maître, on le cherchoit pour le livrer à la rigueur des loix.

Si Sa Majesté Arragonnoise songeoit à venger la mort de D. Gaspard, elle n'étoit pas moins occupée du soin de con-

ſoler ſa veuve. Il chargea un Seigneur de ſa Cour d'aller à Belchite faire des compliments de condoléance à Dona Helena, tant de ſa part, que de celle de la Princeſſe Léonor, avec ordre de lui propoſer en même-temps de revenir, ſi elle vouloit, à Saragoce, reprendre la place qu'elle y avoit occupée auparavant. La veuve de Peralte témoigna qu'elle étoit très-ſenſible aux bontés du Monarque, & de la Princeſſe ſa fille ; mais loin d'accepter la propoſition, elle dit qu'elle avoit réſolu de finir ſes jours à Belchite, & de mêler ſa cendre avec celle de ſon époux. Le Courtiſan chargé de la commiſſion, eut beau lui repréſenter qu'au-lieu de vouloir à ſon âge ſe ſouſtraire aux regards de la Cour, elle devoit plutôt ſe hâter d'y reparoître pour jouir du rare privilege que le Ciel lui avoit donné, de charmer tous les yeux. Il eut beau épuiſer ſon éloquence pour lui faire changer de ſentiment, il ne put en venir à bout, & il fut obligé de l'abandonner à ſa douleur.

Dom Henrique, de ſon côté, n'étoit guere moins à plaindre que D. Helena. Le ſouvenir de ſa faveur paſſée, & le chagrin de ſe voir banni de ſon pays, & de vivre éloigné de ſes amis, le mortifioient

extrêmement. Néanmoins les bontés que le Roi de Castille avoit pour lui, ne laissoient pas de le consoler un peu. Ce Monarque lui permit de sortir de sa retraite, & de lui faire sa cour. Ce que Ribagore fit, de façon qu'en peu de temps il se rendit agréable à ce Prince, & gagna l'amitié des Grands de Castille. Le Roi d'Arragon n'ignoroit pas ce qui se passoit à Tolede; mais il feignoit de ne le pas savoir, soit qu'étant mieux instruit des circonstances de la mort de Peralte, il fût moins en colere contre D. Henrique, soit qu'il fût convenu avec le Roi de Castille d'en user de cette sorte.

Quoiqu'il en puisse être, il y avoit déja près de deux ans que le Comte de Ribagore étoit à Tolede, lorsque sa Majesté Castillane résolut d'envoyer un Ambassadeur à Saragoce, pour traiter du mariage du Prince de Castille avec la Princesse d'Arragon. Il prit envie à Dom Henrique de profiter de cette occasion pour aller revoir son pays *incognito*; ou, pour mieux dire, ne pouvant résister à la force de son étoile qui l'entraînoit, il demanda permission d'accompagner l'Ambassadeur, en promettant de revenir au plutôt à Tolede. Ce qui lui fut accordé à cette condition.

Il partit donc avec l'Ambaſſadeur, & ils allerent enſemble juſqu'à la Ville de Daroca, où ils ſe ſéparerent. Le Miniſtre pourſuivit ſon chemin vers Saragoce, & le Comte paſſa la petite riviere de la Guerva pour ſe rendre à Ixar. Là, il dit à ſon Confident : Mon ami, nous ne ſommes pas ici loin de Belchite : prends tout-à-l'heure la route de ce Village, & va t'informer de D. Helena. Seigneur, lui répondit Melchior, que vous importe de ſçavoir de ſes nouvelles? O Ciel! quelle étoit mon erreur! Je m'imaginois que vous aviez oublié cette Dame. Je le croyois moi-même, répliqua D. Henrique. Mais mon ſort eſt de l'adorer toute ma vie, malgré la haine qu'elle doit avoir pour moi. Cependant ne penſe pas que j'aye deſſein d'aller offrir à ſa vue un viſage odieux. Je veux ſeulement apprendre quelle eſt ſa ſituation préſente. Après cela je prétends m'éloigner pour jamais de ce ſéjour, retourner à Tolede, & conſacrer le reſte de mes jours au ſervice de Sa Majeſté Caſtillane. Va donc à Belchite ; & quand tu ſeras inſtruit de ce que je veux ſavoir, tu reviendras ici me joindre. Faiſons mieux, reprit Melchior, approchons-nous du Château de Belchite. Al-

lons coucher à Romana, dans la même Hôtellerie où nous logeâmes il y a deux ans. Peut-être nous dira-t-on dans cet endroit des nouvelles positives de D. Helena. Tu as raison, dit le Comte; mais je crains que l'Hôte ne nous reconnoisse. Il ne nous reconnoîtra point, répondit le Confident; il ne nous a vus qu'un moment sous des habits de Villageois : & d'ailleurs, quand il nous remettroit, qu'en peut-il arriver? dès demain nous disparoîtrons. Ribagore se laissa persuader; de sorte que Melchior & lui poussèrent jusqu'à l'hôtellerie de Romana, où ils arrivèrent avec la nuit.

L'Hôte ne les eut pas si-tôt envisagés, qu'il fut frappé de leurs traits; & débrouillant peu à peu l'idée confuse qu'il avoit de les avoir vus quelque part, il se les remit enfin; mais il ne fit pas semblant de les reconnoître. Pendant qu'il leur apprêtoit à souper, ils lui firent des questions. Le Comte lui demanda si la veuve de Dom Gaspard de Peralte étoit remariée. Non, lui répondit l'Hôte, la bonne Dame aimoit tant son mari, qu'elle ne peut se consoler de sa perte. Elle est toujours enfermée dans son Château, où elle passe les jours & les nuits à pleurer. Elle ne veut voir personne que ses

filles-de-chambre ; & elle paroît auſſi affligée que ſi elle n'étoit veuve que d'hier. On n'a jamais vu une pareille femme.

Le maître & le valet, après avoir bien interrogé l'Hôte, ſe mirent à table pour ſouper ; & pendant le repas, Melchior demanda au Comte, ſi ce que l'Hôte venoit de leur dire de D. Hélena, ne ſuffiſoit pas pour le déterminer à reprendre le chemin de Tolede. Pardonnez-moi, répondit Dom Henrique, il ne m'en faut pas davantage. C'en eſt fait, cher Melchior, tu ne me reprocheras plus un amour inſenſé. Je vais m'éloigner d'Hélene & de la Cour d'Arragon. Quelque peine que cela puiſſe me faire, je te réponds de ma fermeté. Le Confident fut ravi d'entendre parler ainſi le Comte. Seigneur, s'écria-t-il, je vous reconnois à cette réſolution virile. Je me doutois bien que tôt ou tard votre bon eſprit triompheroit d'une paſſion extravagante. Je ſuis charmé que vous ayez pris ce deſſein, & je voudrois déja être à demain pour vous en voir commencer l'exécution. Là-deſſus, ayant beſoin de repos, ils acheverent de ſouper, & ſe retirerent enſuite dans de petites chambres ſéparées, ſans avoir le moindre ſoupçon du péril

qui les menaçoit dans cette hôtellerie.

A peine furent-ils couchés, que l'Hôte qui, comme il a été dit, les avoit reconnus, dit en lui-même : il y a ici un beau coup à faire : il faut que j'aille promptement à Belchite avertir la Dame du Village, que les meurtriers de son mari sont venus loger chez moi, & qu'ils y sont actuellement. Je suis sûr qu'elle voudra se venger, & qu'elle me donnera une grosse récompense pour lui avoir livré ses ennemis. Je serois un grand sot de ne pas profiter d'une si belle occasion. Il la saisit effectivement, & partit sur le champ pour Belchite, monté sur le cheval même de D. Henrique, & s'applaudissant de la mauvaise action qu'il commettoit. Il arrive au Châteu, frappe à la porte, & demande à parler à la maîtresse; on lui répond qu'elle dort. Qu'on la réveille, s'écrie-t-il. Quand elle sçaura ce que j'ai à lui apprendre, elle ne trouvera pas mauvais qu'on ait troublé son repos. Les Suivantes de D. Helena jugeant qu'en effet il falloit qu'il eût quelque chose de la derniere importance à lui communiquer, pour vouloir au milieu de la nuit interrompre son sommeil, se déterminerent à réveiller leur Maîtresse; & lui présentant l'Hôte : Mada-

me, lui dit Rosaura, voici le Maître de l'hôtellerie d'un Village voisin, qu'une affaire de conséquence amene ici, & dont il faut, dit-il, qu'il vous informe tout-à-l'heure. Hé qu'est-ce que c'est que cette affaire, mon ami, s'écria la veuve de Peralte avec quelque émotion ? Madame, lui dit l'Hôte, je viens vous avertir que deux Cavaliers sont venus loger ce soir dans ma maison. Je les ai réconnus pour deux hommes qui vinrent coucher chez moi il y a deux ans, & qui assassinerent le Seigneur Dom Gaspard votre époux. Que dites-vous, reprit la Dame avec précipitation ? dois-je ajouter foi à votre rapport ? Le Comte de Ribagore seroit actuellement chez vous ? Oui, Madame, repartit l'Hôte, il y est, aussi-bien que le Cavalier qui l'accompagnoit dans ce temps-là, & qui étoit déguisé, comme lui, en Villageois.

Cette nouvelle agita terriblement les esprits de D. Hélena. Grace au Ciel, dit-elle, le plus doux de mes vœux est donc exaucé ! Je souhaitois avec ardeur d'avoir en ma puissance l'assassin de Dom Gaspard, & le voilà qui vient s'offrir à ma vengeance. Attends, cher époux, poursuivit-elle en apostrophant Peralte, je vais t'immoler l'ennemi qui t'a traî-

treuſement ôté la vie. Qu'on faſſe vîte lever tous mes Domeſtiques. Qu'ils s'arment d'épées & de piſtolets ; qu'ils épouſent ma fureur, & s'apprêtent à la ſeconder. Vous, mon ami, continua-t-elle en adreſſant la parole à l'Hôte, conduiſez-nous à votre hôtellerie, & nous livrez le Comte de Ribagore. Quand ſon ſang répandu aura contenté mon reſſentiment, ſoyez ſûr que vous ſerez bien récompenſé. En parlant de cette ſorte, elle ſe leva bruſquement ; & tandis que deux de ſes femmes s'occupoient à l'habiller à la hâte, les autres allerent réveiller tous les Valets & les Officiers du Château. Ils furent bientôt ſur pied ; & lorſqu'ils ſurent qu'il s'agiſſoit de venger la mort de leur Maître, chacun d'eux témoigna un extrême deſir de porter le premier coup.

Comme cette expédition demandoit de la diligence, la veuve de Peralte ne perdit pas un inſtant. Elle fit ſeller & brider tous les chevaux & les mules qu'il y avoit dans ſes écuries ; & ſe mettant à la tête de ſes Domeſtiques armés, elle prit le chemin de Romana, en faiſant des réflexions plus propres à nourrir ſa fureur, qu'à la modérer. Ribagore, diſoit-elle, eſt aſſez hardi pour oſer paſſer ſi près de

mon château ; il faut qu'il se soucie bien peu de mon ressentiment, puisqu'il me brave jusques-là.

Ils arriverent en peu de temps à la porte de l'hôtellerie ; mais avant que d'entrer, la Dame assembla tout son monde autour d'elle, & parla dans ces termes : » Mes amis, vous savez que nous » venons ici pour punir le meurtrier » de D. Gaspard votre maître ; mais ap» prenez de quelle maniere je prétends » que se fasse cette punition. C'est à mon » bras qu'elle est réservée. Je veux avoir » toute seule le plaisir d'ôter la vie au » traître qui a donné la mort à mon » époux. Je me suis armée de ce fer, » ajouta-t-elle en tirant un poignard de » dessous sa robe, pour exécuter moi» même ce dessein. Qu'on me conduise jus» qu'à la chambre où le Comte repose. J'y » entrerai sans bruit ; & à la sombre clarté » d'une lanterne sourde dont je me suis » munie, je percerai le cœur de cet en» nemi. Vous vous tiendrez vous autres » à la porte avec vos armes ; & si j'ai » besoin de votre secours, je vous ap» pellerai. Telle est ma volonté. Que » personne de vous ne me contredise, » sous peine de me déplaire ".

Tous les domestiques furent étonnés

de la vigoureuſe réſolution de leur maîtreſſe. Ils ne pouvoient la concilier avec la douceur naturelle & la beauté de cette Dame. Néanmoins ils ſe diſpoſerent à lui obéir. L'Hôte la conduiſit à la chambre où Dom Henrique étoit couché; il en ouvrit doucement la porte, & ſe retira, non ſans avoir quelques remords d'être la cauſe du tragique événement qui ſe préparoit dans ſa maiſon. La vindicative Hélene s'introduiſit donc dans la chambre, tenant ſa lanterne d'une main, & ſon poignard de l'autre. Comme elle ne connoiſſoit pas Ribagore perſonnellement, & que la haine lui en avoit fait former une affreuſe idée, elle s'attendoit, ainſi que Pſiché, à voir une eſpece de monſtre; & elle fut fort ſurpriſe, lorſqu'à la faveur de ſa lanterne, elle apperçut un jeune Cavalier de très-bonne mine, qui, les cheveux épars ſur ſa poitrine découverte, dormoit d'un profond ſommeil. Au-lieu de ſe jetter promptement ſur lui, & de plonger ſon poignard dans ſon ſein, elle ne put ſe défendre d'arrêter ſes regards ſur ce jeune Seigneur; & plus elle le conſidéroit, plus elle ſentoit chanceler ſa fermeté. Enfin, l'amour trahit ſa vengeance; & tel fut le pouvoir de l'objet qu'elle contemploit, que per-

dant tout-à-coup l'envie de se venger, elle oublia la mort de son époux. Elle devint l'esclave de son meurtrier, sans s'embarrasser de ce qu'en pourroient dire ses Domestiques, qui attendoient à la porte une catastrophe sanglante, après le courage qu'elle avoit fait éclater. Elle parcourut des yeux assez long-temps Dom Henrique, qui se réveilla par hazard, & qui, voyant de la lumiere si près de lui, sans appercevoir la personne qui la portoit, craignit quelque trahison. Il voulut prendre son épée, qu'il avoit mise en se couchant au chevet de son lit; mais la Dame s'en étant brusquement saisie, appella ses Domestiques, leur ordonna d'arrêter le Comte, & de le mener au Château de Belchite, avec ordre de le renfermer dans une tour. Ce qui fut aussitôt exécuté avec beaucoup de violence; & l'on fit le même traitement à Melchior, qui ne s'étoit pas plus que son maître, attendu à un réveil si désagréable.

La veuve de Dom Gaspard s'étant de cette sorte assurée de l'un & de l'autre, les fit charger de fers, leur donna des gardes, & les laissa vivre à bon compte, quoiqu'elle feignît de ne respirer que leur mort. Si l'intérêt de son nouvel amour l'excitoit secretement à faire grace

à Dom Henrique, le ſoin de ſa réputation demandoit du moins qu'elle cachât ſa foibleſſe, après avoir témoigné un deſir extrême de ſacrifier ce Comte aux mânes de ſon époux. Elle ne parloit devant ſes gens que du châtiment qu'elle prétendoit lui faire ſouffrir ; & dans le fond, elle ne ſongeoit qu'aux moyens de le ſauver, ſans faire tort à ſon honneur.

Il y avoit déja huit jours que Ribagore, prêt à ſubir le ſort qu'on lui préparoit, attendoit dans ſa priſon qu'on lui vînt annoncer ſon arrêt, quand il apprit de l'un de ſes gardes, que le Roi chaſſoit aux environs de Belchite, avec la Princeſſe Léonor, & qu'ils devoient ce jour-là venir ſouper au Château. Ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils prenoient dans ce canton, le divertiſſement de la chaſſe. D. Henrique n'apprit point cette nouvelle avec joie ; au contraire, il en conçut un mauvais préſage. Si le Roi, diſoit-il en lui-même, eſt informé de mon retour clandeſtin dans ſes Etats, il m'en fera un crime, qu'il me pardonnera moins encore que la mort de Peralte. D. Helena ne manquera point de l'en inſtruire, & de lui demander juſtice. C'eſt ſans doute ce qu'elle a deſſein

de

de faire, puiſqu'elle a, juſqu'à ce jour, ſuſpendu mon ſupplice.

D'un autre part, cette Dame n'étoit pas moins embarraſſée. Elle ne ſavoit ſi elle devoit faire un myſtere au Roi de l'empriſonnement de Ribagore. Connoiſſant l'humeur violente du Monarque, elle craignoit que, dans ſon premier mouvement, il ne fît trancher la tête à ce Seigneur, dès qu'il apprendroit qu'il étoit au Château; au-lieu qu'en le retenant priſonnier, elle pourroit le laiſſer échapper quand elle jugeroit à propos de le faire : car elle vouloit abſolument lui conſerver la vie, en paroiſſant ſon ennemie mortelle.

Cependant le Roi & la Princeſſe ſa fille, étant arrivés le ſoir au Château, donnerent mille marques d'amitié à la veuve de Dom Gaſpard, laquelle de ſon côté n'épargna rien pour leur témoigner combien elle étoit ſenſible à l'honneur de les poſſéder chez elle. Le Roi & la Princeſſe Léonor, pour faire connoître l'affection particuliere qu'ils avoient pour leur Hôteſſe, réſolurent de demeurer le jour ſuivant à Belchite, & de ne retourner à Saragoce que le ſur-lendemain. Pendant ce temps-là, Ribagore, incertain de ce qu'il deviendroit, ou plutôt n'attendant qu'une

funeſte fin, gémiſſoit dans ſa priſon; & vraiſemblablement Sa Majeſté n'auroit point entendu parler de lui, ſans un incident qui arriva, & que je vais détailler.

Le Connétable d'Arragon, qui accompagnoit le Roi, étant le lendemain au lever de ce Monarque, lui dit : Sire, un des domeſtiques de D. Helena, vient de révéler à un des miens, qui eſt ſon ami, un ſecret important. Le Comte de Ribagore eſt priſonnier dans ce Château. Le Roi, ſurpris de cette nouvelle, en voulut ſavoir toutes les circonſtances. Ce que le Connétable lui apprit, en homme qui étoit ami de D. Henrique, c'eſt-à-dire, en excuſant ce Seigneur, & en donnant tout le tort à Peralte. Heureuſement pour le priſonnier, le Roi n'étoit plus alors fort irrité contre lui. Sa Majeſté avoit pris pour lui des ſentiments plus doux, grace au ſoin que le Connétable avoit toujours eu de ſaiſir l'occaſion de le juſtifier.

Lorſque le Monarque fut parfaitement informé de tout ce qui s'étoit paſſé, il voulut avoir un entretien particulier avec D. Helena. Madame, lui dit-il, dois-je ajouter foi au rapport qu'on m'a fait? On aſſure que le Comte de Ribagore eſt priſonnier dans votre Château. Que

prétendez-vous faire de ce malheureux jouet de la fortune ? Je sais bien qu'il doit vous paroître coupable ; mais son crime n'est pas indigne de pardon.

Peralte, en fondant sur lui l'épée à la main, le mit dans la nécessité de faire ce qu'il fit pour conserver sa vie.

La belle veuve, au fond de son cœur, ravie d'entendre le Roi parler dans ces termes, jugea qu'elle pouvoit jouer le rôle de Chimene, & demander la tête de Dom Henrique, bien assurée qu'elle ne l'obtiendroit pas. Ce qu'elle fit en répandant des pleurs de commande, & avec tant d'art, qu'on eût dit qu'elle desiroit véritablement la mort de ce Seigneur. Mais Sa Majesté, quoique touchée des larmes de la Dame, ordonna qu'on remît en liberté le prisonnier, & qu'on le lui amenât. Ce qui fut exécuté dans le moment.

Le Comte, bien qu'averti du changement de son maître à son égard, ne se présenta devant lui qu'en tremblant. Rassurez-vous, Dom Henrique, lui dit le Monarque ; votre Roi n'est plus en colere contre vous. Il veut bien oublier le passé. Je vous rends, avec ma confiance & mon amitié, la place que vous occupiez près de moi.

Ribagore, enchanté d'une réception à laquelle il ne se seroit jamais attendu, se jetta aux pieds du Roi, pour lui marquer sa reconnoissance : mais ce Prince lui commanda de se relever ; & s'adressant à la veuve de Peralte : D. Helena, lui dit-il, imitez-moi. J'étois irrité contre le Comte, & je viens de lui pardonner. Ne regardez plus la mort de D. Gaspard que comme un malheur qui ne doit être imputé qu'à lui-même. Faites plus : pour achever de triompher de votre ressentiment, consentez que Ribagore devienne votre heureux époux. A ces mots, la jeune veuve faisant semblant de se révolter contre cette proposition : Comment, Sire, s'écria-t-elle, pouvez-vous me proposer la main du meurtrier de mon mari ! O Ciel ! que diroient de moi les parents du défunt ? Madame, reprit le Monarque en souriant, je prends sur moi les reproches qu'ils pourront vous faire. La Princesse Léonor qui arriva sur ces entrefaites, acheva de la déterminer à ce mariage, qui se fit au Château sans éclat. Après quoi Sa Majesté retourna le lendemain à Saragoce avec les nouveaux mariés, qui reprirent à la Cour le rang qu'ils y avoient tenu auparavant. Ainsi finit la nouvelle de *la Vengeance trahie par l'Amour.*

Le Curé ayant fait cette lecture, s'arrêta pour laiſſer aux Dames le loiſir de faire leurs réflexions ſur ce qu'elles venoient d'entendre. Elles en parurent aſſez contentes. Mais le Baron & le Chevalier, qui n'aimoient pas les nouvelles, demanderent des Lettres. Le Paſteur, pour les ſatisfaire, leur lut celle-ci.

LETTRE XII.

D'un Avocat au Conseil, à une Dame de Lisieux, de ses parentes.

MA COUSINE,

IL faut que je vous fasse part d'une Histoire assez singuliere, dont on me fit hier le récit, & que vous n'apprendrez pas sans plaisir. La voici.

Un vieux Marchand de la rue Saint-Denis, homme qui a été du monde dans sa jeunesse, s'est jetté depuis peu dans la dévotion. Se voyant au bout de sa carriere, le souvenir de ses plaisirs passés commençoit à troubler son repos. Il alla voir l'autre jour son Directeur, qui est un bon Religieux de l'Ordre des Carmes Déchaussés. Mon Révérend Pere, lui dit-il, j'ai dans le cœur un ver qui le ronge sans relâche. Mon cher Frere, lui répondit affectueusement le Moine, apprenez-moi ce qui vous fait de la peine; peut-être trouverai-je moyen de vous tranquilliser l'esprit. Je vais vous en instruire, lui dit le Marchand, & vous ex-

poſer l'état de ma conſcience. Vous connoiſſez ma famille. Je ſuis veuf depuis vingt ans, & j'ai pour enfants deux filles avec trois garçons. De ces cinq enfants, il y en a deux qui ne ſont pas légitimes. Je les ai eus autrefois d'une fille, dont je prenois ſoin ſecretement; & dans leur enfance, j'ai ſi bien fait, que je les ai confondus avec les autres; de ſorte qu'ils vivent tous enſemble, ſans avoir la moindre connoiſſance de ce mêlange criminel. Comme ils ſont les uns & les autres, pourſuivit-il, en âge d'être établis, & que j'ai deux cents cinquante mille francs de bien à leur laiſſer, je voudrois qu'ils les partageaſſent entre eux également.

Cela ne ſe peut faire, interrompit vivement le Directeur. Il n'eſt pas juſte que les bâtards ſoient traités comme les légitimes, & vous n'avez qu'un parti à prendre. Déclarez les deux enfants du crime, & leur donnez à chacun une légere ſomme pour s'établir. C'eſt tout ce qu'il vous eſt permis de faire en leur faveur. Là finit la converſation du Carme & du Bourgeois. Ce dernier s'en retournant au logis, peu ſatisfait de ſon entretien avec ſa Révérence, ſe mit à rêver lui-même aux moyens d'appaiſer le trouble de ſa conſcience; & il eut le bonheur

d'en imaginer un qui lui parut victorieux. Il résolut de s'en servir. Si-tôt qu'il fut rendu chez lui, il assembla ses garçons & ses filles, & leur tint ce discours :

Mes chers enfants, j'ai un secret très-important pour vous & pour moi à vous révéler. Ecoutez-moi avec toute l'attention qu'il mérite. Il y a deux bâtards parmi vous : si je les fais connoître, je fais deux malheureux ; car outre la tache de bâtardise, ils ne partageront point avec les autres. Consultez-vous bien. Vous êtes dans un âge assez avancé pour connoître ce qui vous est le plus convenable. Voulez-vous qu'en nommant les trois enfants légitimes, je les rende plus riches ? ou bien aimez-vous mieux, en ignorant toujours quels sont les bâtards, vous contenter chacun d'un cinquieme de mes biens ? Le fils aîné prit la parole, & répondit : Mon pere, je crois que nous sommes tous cinq du même sentiment. Nous souhaitons que notre sort soit commun, parce que chacun de nous craint de n'être pas légitime. Laissez-nous dans notre ignorance, & soyez là-dessus aussi discret que les meres, qui, sçachant qu'il y a des bâtards dans leurs ménages, laissent croire qu'ils sont légitimes. Les deux autres garçons, de même que les filles,

furent de l'avis de l'aîné ; de ſorte que, depuis ce temps-là, le pere a l'eſprit en repos :

Je ſuis, ma chere Couſine, &c.

Les enfants de ce Bourgeois, dit la Comteſſe, ont prit le bon parti dans cette affaire. Aſſurément, s'écria le Baron ; & ce ſeroit une choſe bien ſcandaleuſe, ſi, dans les familles où il y a pluſieurs enfants, les meres faiſoient connoître ceux qui ſont de contrebande. Quel dérangement dans les maiſons ! Courage, interrompit la Marquiſe, Monſieur le Baron eſt dans ſon élément ! Qu'il eſt aiſe quand il s'épanouit la rate aux dépens de notre ſexe ! Allons, Monſieur le Curé, ajouta-t-elle, faites taire ce railleur. Ce que fit promptement le Paſteur, en liſant une autre dépêche.

LETTRE XIII.

D'un Cadet Gascon à son Pere, à Pézenas.

MONSIEUR MON PERE,

IL y a six mois, & plus, que je m'attends à recevoir de vous une Lettre de change qui ne vient point. Vous m'abandonnez trop à mon savoir-faire. J'aurois bon besoin de quelques especes, pour faire prendre patience à mon Aubergiste, qui commence à s'impatienter. Au reste, si je suis mal avec la fortune, je vous dirai que je suis bien avec l'amour. Je couche en joue une vieille veuve qui a bien des écus. Il est vrai que j'ai pour rival un bas Normand des plus patelins; mais, Cadedis, les Gascons ne sont pas plus sots que les Normands. D'ailleurs, j'ai sur lui l'avantage de la figure. Vous connoissez les femmes, vous savez que c'est la représentation qui les détermine. Aussi la mignonne est-elle épriſe de mon mérite, & nous sommes déja si bien ensemble, que je prétends lui faire un

de ces matins une ouverture de cœur sur l'état présent de mes affaires. Sandis! je veux être un fat, si je ne suis bientôt avec elle en communauté de biens. Adieu, notre cher Papa. Une petite Lettre de change, & comptez qu'au premier jour vous aurez un fils dans le grand monde.

J'admire la confiance de ce Cadet, s'écria la Marquise; voilà les Gascons. Il compte qu'il aura la préférence sur son rival. Oui, mais il compte peut-être sans son hôte, dit le Chevalier; un Normand patelin, vaut bien un Gascon. Tout au moins, dit le Marquis. Je me souviens d'avoir vu à Paris aux trousses d'une riche douairiere, un Chevalier de la Garonne des plus bruyants, & un Gentil-Homme de Vire: le Normand l'emporta.

LETTRE XIV.

D'un Homme de Lettres de Paris, à un de ſes Confreres en Province.

J'Ai l'honneur de vous écrire, Monſieur, pour vous apprendre une triſte nouvelle. M. l'Abbé M. . . , mon ami & le vôtre, n'eſt plus. Une fluxion de poitrine & les remedes de quatre Hipocrates l'ont emporté. Nous devons le regretter; c'étoit un homme d'un grand mérite. Mais ce qui m'afflige plus que la perte de ſa machine, c'eſt qu'il eſt mort tout entier. Croiriez-vous bien qu'il n'a laiſſé après lui aucun ouvrage qui aſſure ſa mémoire. Il y a un mois que je le rencontrai aux Tuileries, où j'eus, avec lui, un entretien dont je crois devoir vous rendre compte. Hé bien, Monſieur, lui dis-je, quand donnerez-vous enfin au Public votre Hiſtoire de la Poéſie, ce bel ouvrage que vous avez commencé il y a plus de vingt ans, & que vous retouchez encore tous les jours? Monſieur, me répondit-il, le Public ne le verra jamais. Pourquoi cela, lui repliquai-je, étonné de ſa réponſe? Quelle

raiſon vous oblige à vouloir le priver d'une ſi belle production? Mépriſez-vous l'honneur qu'un bon Livre fait à ſon Auteur? Au contraire, me repartit-il, j'y ſuis trop ſenſible. Un Ecrivain qui aſpire à l'eſtime de nos neveux, ne peut aſſez corriger ſes Ecrits; ou, pour mieux dire, il doit travailler tous les jours de ſa vie, & employer le dernier à brûler tout ce qu'il a fait.

Quel ſentiment! mécriai-je à ces paroles; croyez-vous, en parlant ainſi, paſſer pour modeſte? Non, répondit-il, je vous avouerai de bonne foi que je ſuis auſſi vain qu'un autre, & peut-être davantage. Savez-vous bien, pourſuivit-il, ce qui m'eſt arrivé depuis trois ſemaines? Après avoir bien revu mon Hiſtoire de la Poéſie, je m'étois enfin déterminé à la mettre ſous la preſſe; mais un de mes amis me conſeilla de la montrer auparavant à *un Erudit* qu'il me nomma, & qui véritablement eſt connu dans le monde littéraire pour un fort bon critique. Je ſuis ſon conſeil; je la confie à cet Ariſtarque, qui vient chez moi, huit jours après, ſuivi d'un crocheteur chargé de cinq ou ſix volumes in-folio. Monſieur, me dit-il, j'ai fait quelques remarques critiques. Vous les trouverez

dans ces Livres. J'ai mis des signets qui vous les indiqueront. Je remerciai ce Savant; lorsqu'il fut hors de chez moi, j'examinai avec attention les endroits qu'il avoit marqués. Je l'avoue à ma honte; ils me firent connoître que je n'avois pas, à beaucoup près, fait un Livre qu'on ne pouvoit critiquer. J'en eus tant de dépit, que je jettai mon Histoire de la Poésie au feu; & tandis que j'étois en train de brûler, j'abandonnai aux flammes tous mes papiers, en faisant serment de ne plus écrire. Au-lieu d'applaudir à sa mauvaise humeur, je le blâmai : comment, lui dis-je, mon cher ami, savez-vous bien qu'il y a dans cette action, un orgueil insupportable ? Quoi donc, prétendez-vous faire des ouvrages parfaits ? L'homme en est-il capable ? Apprenez que ceux où il y a le moins de fautes, sont les meilleurs que son esprit puisse produire.

Depuis cette conversation, je n'ai point revu Monsieur.... J'ai appris sa mort, & l'embrasement de ses escrits, dont quelques-uns, sans contredit, méritoient de passer à la posterité. Quelle perte pour la Littérature !

Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE XV.

D'un Garçon Barbier, à son Pere, Laboureur auprès de Domfront.

MON PERE,

IL y a bien des nouvelles. Mon cousin Nicolas, après avoir été pendant près de vingt ans, valet de M. de la Fosse, fameux Docteur en Médecine, vient de faire fortune tout d'un coup. Son maître, qui étoit bien vieux, est mort, & lui a laissé par testament tout son bien, au préjudice de ses parents, qu'il ne vouloit pas voir; de sorte que le Cousin à hérité de dix mille écus pour le moins. Dès que j'ai su que le drôle étoit devenu riche, j'ai été lui faire salamalec, suivant la coutume de Normandie. Je lui ai conseillé d'acheter une terre, & de s'y retirer, pour y mener une vie de Seigneur; mais il m'a dit qu'il avoit en tête un autre dessein, & qu'il se disposoit à se faire passer Docteur en Médecine. Bon! Cousin, lui ai-je dit, vous ne parlez pas sérieusement. Est-ce qu'en servant un Mé-

decin, vous auriez appris la Médecine? Hé pardi, oui, ce m'a-t-il fait. M. de la Foſſe, pendant ſoixante ans qu'il a exercé ſa profeſſion, n'a fait que deux choſes à ſes malades; il leur a fait tirer du ſang, & boire de l'eau chaude. C'étoit-là toute ſa ſcience. Eſt-ce que je n'en puis pas faire autant? Nous allons donc, mon Pere, avoir, s'il plaît à Dieu, un Médecin dans notre famille. Contez tout ça de bout en bout à nos parents, pour à celle fin qu'ils s'en réjouiſſent. Jarnicoton! ſi mon oncle le Maréchal vivoit encore, qu'il ſeroit aiſe de voir ſon fils Docteur en Médecine! Adieu, cher Pere; autre choſe ne vous puis mander, ſi-non que M. Leſquipot, mon maître, eſt bien content de moi. Je commence à raſer fort joliment.

C'eſt une choſe aſſez plaiſante, s'écria la Marquiſe, qu'un Médecin faſſe de ſon valet ſon légataire univerſel. Et ce qui ne me paroît pas moins plaiſant, dit le Baron, c'eſt de voir le fils d'un Maréchal devenir un membre de la Faculté.

LETTRE XVI.

D'un Abbé, à un Académicien de Caen.

MONSIEUR,

PUiſque vous faites un Recueil d'Hiſtoriettes, vous voulez bien que je vous en envoye une pour le groſſir. C'eſt une aventure, arrivée le Lundi-gras dernier, une eſpiéglerie de laquais, un tour de Carnaval.

Un grand joueur, nommé Clitandre, dit un matin à ſon laquais : Romarin, va chez la Comteſſe de Sept-&-le-va ; elle m'a dit que je pouvois t'envoyer chez elle chercher les cent piſtoles que je lui gagnai ſur ſa parole hier au ſoir au Pharaon. C'eſt de l'argent comptant. En effet, le laquais étant allé chez la Comteſſe, toucha ſur le champ la ſomme en beaux louis d'or. Mais à peine les eut-il entre les maius, qu'il ſe mit à les regarder amoureuſement ; enſuite il ſe dit à lui-même : Ah ! Romarin, mon ami, conſidere attentivement ces belles pieces. N'en es-tu pas charmé ?

Que je te trouverois heureux, si elles t'appartenoient ! Ne pourrois-tu point par quelque tour subtil t'en rendre le maître ? C'est à quoi je te conseille de rêver. Il n'y manqua pas ; & le Diable, toujours prêt à inspirer les frippons, lui suggéra une ruse qu'il résolut de mettre en œuvre. Il ne porta point à Clitandre l'argent de la Comtesse ; il le garda toute la journée ; & le soir s'étant masqué, il entra dans une maison où l'on jouoit gros jeu, & dans laquelle il savoit que son maître étoit ; & s'adressant à lui, un cornet à la main : Cent pistoles que je passe dix, lui dit-il. Cent pistoles que vous ne les passez pas, s'écria Clitandre, en tirant de sa poche une bourse où étoit cette somme. Romarin mit en même-temps la sienne sur table, secoua le cornet, & tira son coup ; mais il n'amena que six. Vous avez perdu, Masque, lui dit son maître, cette bourse est à moi. Oh ! pour cela, oui, Monsieur, s'écria le laquais en ôtant son masque, elle est bien à vous assurément, puisque vous l'avez gagnée deux fois. Ah, pendard, dit Clitandre, tu voulois m'escamoter cent pistoles. Fi donc, Monsieur, répondit Romarin, rendez-moi plus de justice. Je suis un garçon plein d'inté-

grité. Je n'ai fait ce tour-là que pour vous divertir dans ces jours de réjouiſſances ; & j'enrage de n'avoir par gagné ; car je perds par-là l'occaſion de vous faire connoître ma probité. L'honnête homme ! reprit en ſouriant Clitandre ; ſi j'euſſe perdu, tu aurois à bon compte emporté mes cent piſtoles. Non, Monſieur, je vous le proteſte ; je me ſerois démaſqué dans le moment, & je vous aurois remis les deux bourſes comme un bien qu'en conſcience je n'euſſe pu retenir.

Voilà, Monſieur, l'aventure dont je voulois vous faire part. Vous en ferez l'uſage qu'il vous plaira.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

D'un Quartenier de la Ville de Paris, à un Gentil-Homme de Province de ſes amis.

MONSIEUR,

VOus ſavez que naître roturier & mourir noble, ce n'eſt pas une choſe fort extraordinaire. Moi-même, par exemple, quoique fils d'un pere qui, comme celui de Monſieur Jourdain, donnoit du drap à ſes amis pour de l'argent, je compte bien ſur l'honneur d'être un jour agrégé à la Nobleſſe. Mais Monſieur Dorimon, un de nos plus riches Financiers, vient d'être ennobli d'une façon très-ſinguliere. C'eſt ce que je vais vous détailler.

Monſieur Dorimon, quoique millionnaire, n'étoit pas content. Le ſouvenir de ſon origine, qui n'eſt pas plus illuſtre que la mienne, offroit ſans ceſſe à ſon eſprit des images humiliantes. Il auroit voulu être noble ; & ne l'étant pas, il ne pouvoit vivre heureux, malgré ſes

richeſſes. Il n'ignoroit pas qu'il pouvoit facilement le devenir à la faveur d'une Charge ; mais il ne vouloit pas ſe ſervir de ce moyen-là pour ſe contenter. Il a mieux aimé profiter de l'occaſion qu'il a trouvée, d'entrer dans une Maiſon qui à trois cents ans de nobleſſe. Voici comment il s'y eſt fourré.

Ayant découvert qu'il y avoit un Lieutenant d'Infanterie qui logeoit dans un hôtel garni, & qui s'appelloit comme lui, Dorimon, il s'en informa particuliérement. Il apprit que c'étoit un Gentil-Homme noble comme le Roi, mais que ſon bien ne répondoit pas à ſa naiſſance. Le Financier, ravi de cette découverte, monte un beau matin en carroſſe, & va chercher le Lieutenant à ſon auberge. Il le demande, l'Officier ſe préſente, ils ſe ſaluent fort poliment, & le Financier adreſſe ces paroles au Lieutenant : Monſieur, j'aurois quelque choſe d'important pour vous & pour moi à vous communiquer; mais ce n'eſt point ici que je veux vous parler de cette affaire. Mon carroſſe eſt à la porte. Voulez-vous bien que je vous mene chez moi ? L'Officier y conſent, le Financier le conduit à ſon hôtel, & le fait monter à ſon appartement. M. Dorimon le Lieutenant, tra-

versa trois ou quatre pieces de plein-pied très-proprement meublées, & Monsieur Dorimon le Financier ouvrit un grand cabinet où il le fit entrer. Ce Cabinet avoit une tapisserie assez rare; car elle étoit composée de sacs d'or & d'argent entassés les uns sur les autres, & qui s'élevant superbement jusqu'au plafond, présentoient à la vue un tableau préférable à ceux de Michel-Ange & de Raphael.

Que dites-vous de cette tapisserie, Monsieur, dit le Financier ? Seroit-elle de votre goût ? Tout-à-fait, répondit le Lieutenant. Je l'aimerois mieux que les plus belles des Gobelins. Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprit le maître du logis; & il ne tiendra qu'à vous d'en avoir cinq ou six aunes. Je suis prêt à vous faire ce présent, si vous voulez m'en faire un autre. Vous badinez, Monsieur, dit l'Officier. Hé quel présent un homme comme moi peut-il faire, qui puisse égaler...? Connoissez-vous mieux, interrompit le Financier; vous êtes plus riche que vous ne pensez. Faisons le troc que j'ai à vous proposer. Ecoutez-moi. Nous portons tous deux le même nom, mais nos familles sont différentes. Vous avez de la naissance, & fort peu de bien;

moi j'ai du bien, & point de naiſſance. Faiſons-nous part mutuellement de ce que nous avons de bon. Etant l'aîné de votre Maiſon, vous devez avoir vos titres de nobleſſe. Communiquez-les-moi, & nous ferons travailler là-deſſus un Généalogiſte. De mon côté, je vous donnerai cent mille francs pour acheter une Terre, & encore autant pour vous mettre en équipage, & vous y aller établir. Hé bien, eſt-ce un marché fait? L'Officier demeura quelques moments incertain du parti qu'il devoit prendre; mais la vue de la tapiſſerie le détermina. Il communiqua ſes titres; le Généalogiſte y mit la main; & depuis ce temps-là, les deux Dorimon ſont parents en dépit de la nature.

J'approuve aſſez ce troc, dit la Marquiſe; une maiſon qui tombe en ruine, a beſoin d'être étayée. Je ſavois cette Hiſtoire, s'écria le Baron. Il y a quatre jours qu'un Pere Capucin, qui vint en paſſant me demander un gîte, me la conta; & il y ajouta une choſe fort plaiſante: Dorimon l'Officier, me dit-il, a un frere cadet dans le Service. Un jour que ce cadet dînoit à Paris dans une maiſon de qualité, la maîtreſſe lui de-

manda s'il étoit parent de M. Dorimon le Financier. Non, Madame, lui répondit-il, je n'ai pas cet honneur-là, c'eſt mon frere.

LETTRE XVIII.

D'un Parisien à un jeune Homme de ses amis en Province.

J'Ai trop d'impatience, cher Ami, de vous conter une petite aventure qui arriva hier au soir à la Comédie Italienne, pour différer plus long-temps à vous la mander. Un Abbé qui avoit l'air d'un honnête homme, étoit sur le theâtre, pêle-mêle avec des Militaires, & des Gens de Robe. Il écoutoit tranquillement la piece qu'on représentoit, quand tout-à-coup le Parterre capricieux, s'avisa de trouver mauvais qu'il fût-là. On entend aussi-tôt siffler & crier : *A bas, Monsieur l'Abbé, à bas.* Monsieur l'Abbé ne fit pas semblant de s'appercevoir que c'étoit à lui qu'on en vouloit, & il eut la patience d'essuyer les huées des Badauds, sans perdre son sang froid. Il ne fit par-là que redoubler les sifflets & les risées, qui durerent pendant le premier Acte, après lequel notre Abbé se leva comme pour s'en aller. Le Parterre alors renouvella ses ris insolents, dans la pensée que l'Ec-

cléſiaſtique n'y pouvant plus tenir, cédoit enfin à l'orage, & ſe diſpoſoit à ſortir; mais il avoit bien une autre intention; car au-lieu de ſe retirer, il s'avança gravement ſur le bord du theâtre, & adreſſa ces paroles aux perturbateurs du Spectacle : *Meſſieurs, ne trouvez point mauvais que je ſois ſur le théâtre : depuis qu'on m'a volé une montre d'or en votre compagnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte quatre francs, que d'être avec vous.* A ces mots, les huées ſe changerent en applaudiſſements; la Salle retentit de battements de mains. L'Abbé alla reprendre ſa place, & le Parterre ſe trouva ſot.

Cette Lettre fit bien rire les Dames & les Cavaliers, qui jugerent que l'Abbé qui avoit parlé de cette ſorte au Parterre, devoit être un homme d'eſprit. Meſſieurs, dit alors le Lecteur, en prenant un fort gros paquet qu'il avoit mis à part, voici un Manuſcrit qui ſera, je crois, pour vous du fruit nouveau. Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce Manuſcrit, dit le Marquis? Ce ſont, répondit le Curé, des Lettres Grecques & Galantes, qui ont été nouvellement traduites en François. Si vous ſouhaitez d'en ſavoir davantage, ajouta-t-il, je n'ai qu'à vous lire

une Lettre qui eſt à la tête du Manuſcrit; elle vous inſtruira parfaitement de ce qu'il contient. Liſez, liſez, s'écria la Comteſſe : voyons cette Lettre.

LETTRE XIX.

D'un vieil Auteur de Paris à une Dame d'Evreux de ſes amies.

VOus ſavez, Madame, que j'ai toujours fait gloire de vous conſulter ſur mes ouvrages, avant que de les mettre au jour, & j'en fais un aveu public; vous m'avez ſouvent donné des conſeils, dont je me ſuis fort bien trouvé; ce qui ne doit ſurprendre perſonne. Vous avez beaucoup de délicateſſe, d'eſprit & de goût, & votre approbation eſt ordinairement ſuivie de celle du Public. J'eſpere que vous voudrez bien encore avoir la bonté de me mander votre ſentiment ſur le Manuſcrit que je prends la liberté de vous envoyer. C'eſt une traduction que j'ai faite; & je n'attends pour la livrer à mon Imprimeur, que votre réponſe, c'eſt-à-dire, une critique de l'ouvrage. Ce ſont les Lettres d'Ariſtenete. Peut-être, Madame, n'avez-vous jamais entendu parler de cet Auteur? Pour vous le faire connoître, j'aurai l'honneur de vous dire que c'eſt un Proſateur Grec,

qui vivoit dans le cinquieme Siecle. Il a composé des Lettres galantes, dont, à la vérité, quelques-unes le sont un peu trop. Vous jugez bien que j'ai supprimé celles-là; & ce ne sera pas vous, assurément, qui me saurez mauvais gré de cette suppression. Mais, au reste, j'ai conservé celles qui ont un fond de galanterie qui ne blesse point la pureté des mœurs. Voilà les Lettres que j'ai traduites. J'ose me flatter qu'elles vous paroîtront simples, naïves, & marquées au coin de l'antiquité. Elles pourront n'être pas du goût des Amateurs du langage nouveau, qui n'estiment que les ouvrages où l'on court après l'esprit, où l'on risque des façons de parler téméraires, & qui traitant de plat un style simple & naturel, disent d'un air décisif, que ce n'est que d'aujourd'hui que le monde commence à avoir de l'esprit. N'en déplaise à ces Messieurs, vous verrez, Madame, par ces Lettres, que dès le cinquieme Siecle, on ne savoit point mal encenser les autels de l'amour. Je suis avec un profond respect,

Votre, &c.

Allons, Comtesse, s'écria la Marquise, pour l'amour du Grec, embrassons Ari-

tenete. Oui, dit la Comteſſe ſur le même ton ; prêtons une oreille attentive à ſes Lettres. Sachons un peu comme on faiſoit l'amour de ſon temps. On s'en acquittoit auſſi-bien qu'à préſent, dit le Curé, vous en pourrez juger par la premiere Lettre de cet Auteur, qui écrit à un de ſes amis, & lui fait le portrait de ſa maîtreſſe.

Fin de la premiere Partie.

LA VALISE
TROUVÉE,
SECONDE PARTIE.

LETTRES D'ARISTENETE.

LA VALISE
TROUVÉE,
SECONDE PARTIE.

LETTRES D'ARISTENETE.

LETTRE PREMIERE.

ARISTENETE A PHILOCALUS.

LA nature, mon cher Philocalus, a pris plaisir à former ma maîtresse. Laïs pourroit paroître sans honte parmi les graces ; ses yeux portent d'inévitables coups, & il n'y a point de cœur qui ne se rende à ses premiers regards. Quand les peintres veulent représenter Hélene

ou Pſiché, ils empruntent les traits de ma Laïs. Je défierois Momus de lui trouver le moindre défaut. Eh! en a-t-elle, grands Dieux? non, c'eſt la vivante image de Vénus. O Vénus! adorable Déeſſe! vous qui m'avez donné une maîtreſſe ſi parfaite, par quelle action ai-je donc mérité que vous me fiſſiez cet honneur! Ce n'eſt point moi qui vous ai préférée à Junon & à Pallas. Comment pourrai-je reconnoître un ſi grand bienfait? Tous ceux qui voyent Laïs, l'admirent; & je ſupplie les Dieux de vouloir empêcher que l'envie des autres femmes, & la malice de ſes ennemis ne lui ſoient funeſtes. Les vieillards même, malgré la glace de leur âge, en ſont touchés, & ils ſe reſſouviennent en la regardant, des folies agréables que l'amour autrefois leur a fait faire. O Ciel! diſent-ils en la conſidérant, pourquoi ne voyoit-on pas dans notre temps des perſonnes auſſi belles? ou pourquoi ne ſommes-nous pas encore dans la ſaiſon? Enfin, il ne faut pas s'étonner ſi tous les Grecs parlent avantageuſement de ma Laïs, puiſque les muets même la montrent au doigt, & font voir par leurs geſtes qu'ils en ſont enchantés. Ah, Laïs! divine Laïs! tout ce que je puis dire de votre mérite, ne ſauroit quelquefoi-

blement l'exprimer. J'ai peut-être trop souvent repeté votre nom ; mais l'amour que j'ai pour vous, fait que je prends plaisir à le prononcer.

Les Dames furent si bien affectées de cette Lettre, qu'elles témoignerent un desir extrême d'entendre lire les autres, ne doutant pas, disoient-elles, qu'il n'y en eût de fort jolies : continuez, Monsieur le Curé, dit la Marquise au Lecteur ; Aristenete me paroît un Auteur galant & poli ; & le cœur me dit que ses Lettres vont nous faire plaisir. Le Pasteur aussitôt en poursuivit ainsi la lecture.

LETTRE II.

PHILOPLATANUS A ANTHOCOME.

VOus attendez de moi, j'en ſuis ſûr, un détail de la partie que je fis l'autre jour avec la belle Limona. Je vais remplir votre attente. Nous allâmes tous deux nous promener dans un jardin qu'on peut appeller *le ſéjour des plaiſirs.* La Nature y fait briller tout ce qu'elle a de plus admirable. On y voit au milieu un plaſne dont le feuillage épais fait une ombre fort agréable : & il ſouffle un petit vent qui donne un air frais en été. Après nous être promenés quelque temps, nous nous aſsîmes ſur le gazon, dans un endroit où nous étions environnés d'arbres fruitiers, & de fleurs qui répandoient de toutes parts une odeur délicieuſe. Il s'élevoit près de nous un cyprès, qu'un long rameau de vigne tenoit étroitement embraſſé. Nous apperçûmes des muſcats dont le jaune ambré nous invitoit à les cueillir. Nous remarquâmes des grappes qui commençoient d'entrer en maturité, & d'autres qui étoient encore vertes. Outre que les zéphyrs nous faiſoient reſpirer

un air des plus doux, & emportoient une partie des odeurs des arbres & des fleurs, le chant des cigales & des roſſignols, & le ramage de mille autres oiſeaux attiroient notre attention, & ſembloient nous inviter à demeurer toujours dans ce jardin. Je crois voir encore ces petits oiſeaux, les uns ſe rouler ſur la fougere, les autres ſe baigner dans un ruiſſeau qui rouloit autour de nous ſes eaux tranſparentes ſur un gazon émaillé de toutes ſortes de fleurs : celui-ci ſecoue une aîle qu'il vient de mouiller; celui-là cherche au bord de l'eau quelque choſe qu'il puiſſe emporter. Imaginez-vous que, charmés l'un & l'autre, Limona & moi nous n'oſions parler de peur de les effaroucher, & de troubler un ſpectacle ſi amuſant. Je ne ſais ſi vous concevez le plaiſir que nous prenions ; mais je n'ai pas tout dit. Je fis une couronne de fleurs pour Limona, & j'eus avec cette charmante perſonne un entretien que je n'oublierai jamais. Je vous exhorte, mon cher, à ſuivre mon exemple ; allez vous promener dans ce beau jardin, avec votre bonne amie Myrtala, vous y goûterez mille innocents plaiſirs.

La promenade de Philoplatanus, dit

le Baron, reſſemble beaucoup à nos parties de Guinguette. Il eſt vrai, s'écria le Chevalier; mais lorſqu'un amant François eſt à la Guinguette avec ſa maîtreſſe, ils ne s'amuſent gueres tous deux à prêter l'oreille au chant des cigales. Oh, s'il vous plaît, Meſſieurs, interrompit la Comteſſe, taiſez-vous l'un & l'autre, vous n'êtes que des libertins.

LETTRE III.

PARTHENIS A HARPEDONA.

AH! ma chere Harpedona, j'aime; ma paſſion m'entraîne, & rien n'en ſauroit rallentir l'ardeur. Mon amant a tout ce qui peut donner du prix à un jeune homme : quand il chante on eſt charmé de ſa voix, & il touche le Luth avec une délicateſſe ſurprenante. Achille n'avoit pas plus de mérite qu'il en a ; & ce fameux concurrent de Chiron, n'a jamais mieux joué que lui de toutes ſortes d'inſtruments. Peut-on le voir & ne l'aimer pas ? cela me paroît impoſſible. Il ne ſait point encore les favorables ſentiments que j'ai pour lui, parce qu'il ne m'a point encore entretenue. Je me trouble quand je le vois, je crains, je ſoupire, & ſa vue me cauſe du plaiſir & de la douleur. Hélas ! je ne ſais comment cela ſe fait, quelquefois j'éprouve de mortels ennuis; malgré moi je verſe des larmes, & j'ai mille inquiétudes. Je ſens que c'eſt l'amour qui m'enflamme, & que rien n'en peut diminuer la violence.

Amour! faut-il que tous les cœurs te rendent un tribut; & perſonne n'eſt-il excepté de cette loi commune? Que ne te contentes-tu des ſoupirs de ceux qui te conſacrent toute leur vie? Pourquoi viens-tu tyranniſer un jeune cœur qui n'a pas la liberté de s'abandonner au doux penchant que tu lui donnes? En effet, ma chere amie, je ſuis comme une captive, je ne ſors jamais ſans être accompagnée de quelque Argus, qui a toujours l'œil ſur moi, & je ne fais pas une démarche qui ne ſoit obſervée. Heureuſe la fille qui peut vivre ſans amour, & dont l'eſprit n'eſt occupé que des ouvrages innocents à quoi ſes mains ſont employées! J'ai honte de me voir dans l'état où je me trouve. Je renferme en mon ſein une malheureuſe flamme que je n'oſe découvrir à perſonne; je me défie de mes filles; je ne ſais à quoi me réſoudre; je ne vois rien qui puiſſe me ſoulager.

Mon amant, d'un autre côté, m'aſſiege, continue de me donner toutes les marques d'une paſſion violente. Les airs qu'il chante, & les paroles de ſes chanſons, expriment ſi bien, & d'une maniere ſi touchante, le déſeſpoir où il eſt de ne me pouvoir parler, que je ne ſais ce que je dois faire pour me tirer de

cet embarras. Je n'ai jamais aimé, & j'ignore les ruſes dont une fille expérimentée ſe ſerviroit à ma place. Incommode vertu, qu'il m'en coûte cher pour vous ſuivre! Je ſens que la nature me porte à vous trahir, & que ſon penchant eſt plus fort que vos loix. Si je vois toujours dans mon amant des ſentiments ſi tendres; s'il ne ceſſe pas de ſe plaindre, & de gémir du reſpect qui me tient ſoumiſe à l'autorité de ma mere; hélas! je ne pourrai jamais me réſoudre à l'oublier. Voilà, ma chere, ce que je mourois d'envie de vous apprendre. Il n'y a que vous qui puiſſiez me ſervir. Prenez quelque prétexte pour venir au logis, & nous aviſerons enſemble aux moyens de pouvoir quelquefois entretenir mon amant. Adieu, mais au nom de l'amour, qui vient de me faire prendre cette réſolution, je vous conjure de garder le ſecret.

Une bonne amie, s'écria le Baron, a toujours été d'un grand ſecours pour les filles gênées. Ce vieux railleur alloit en dire davantage, & tirer ſur les tendrons qui ont du tempérament, s'il n'eût pas été interrompu par le Curé, qui lut, ſans s'arrêter, la Lettre qui ſuit.

LETTRE IV.

DIONYSIODORE *à l'inconſtante* AMPELIDES.

AUx dépens de votre gloire, au mépris de tous les ſoins que je vous ai rendus, éblouie par de fauſſes apparences; ah, volage, vous m'avez donc abandonné ! Mais, hélas ! qu'avez-vous fait ? Savez-vous les malheurs que vous aſſemblez ſur vous ? Je crains que les Dieux ennemis du parjure, ne vous puniſſent d'avoir violé vos ſerments. Je tremble pour vous, ingrate. Oui, quoique vous n'ayez plus pour moi que de l'indifférence, mon cœur l'intéreſſe encore pour vous; & je ſouhaite que le Ciel ne veuille pas me venger. Si je n'ai pu vous rendre fidelle, je ne m'en prends qu'à mon malheureux ſort; & malgré votre injuſtice, je ne ceſſerai point de prier les Immortels de vous pardonner les maux que vous me faites ſouffrir. Quelques ennuis que votre perte me cauſe, je demande aux Dieux qu'ils vous préſervent des malheurs attachés au par-

jure. O Jupiter ! quel amant mérita moins que moi une deſtinée ſi rigoureuſe !

Ah, quel Jocriſſe, s'écria le Chevalier ! quel animal que ce Dionyſiodore ! Je le trouve encore plus fade que le vieux Commandeur qui aimoit la maîtreſſe de la Violette. Je penſe tout autrement que M. le Chevalier, dit la Marquiſe. Je ſuis charmée du caractere de cet amant Grec. C'eſt de cette maniere qu'un Cavalier amoureux que ſa maîtreſſe abandonne, doit ſe plaindre d'elle. Madame la Comteſſe n'eſt-elle pas de mon ſentiment ? Pardonnez-moi, répondit cette Dame ; il faut toujours qu'un amant ſe montre ſoumis & reſpectueux. Cela produit ſouvent un bon effet : la Belle touchée d'une plainte tendre, rentre en elle-même, & ſe raccommode avec lui.

LETTRE V.

PHILOPINAX A CHROMATION.

VOus aurez de la peine à croire ce que je vais vous dire, & cependant rien n'eſt plus véritable. Après m'être formé l'idée d'une belle fille, j'ai travaillé ſur cette idée avec toute l'habileté dont je ſuis capable; & le portrait que j'en ai fait, m'a paru ſi charmant, que j'en ſuis devenu amoureux. Oui, mon ami, c'eſt un fait conſtant. Cette peinture a excité dans mon ame les mêmes mouvements qu'auroit pu produire une beauté animée. Ce n'eſt point Vénus qui a cauſé le déſordre où je me trouve, c'eſt l'ouvrage de mon art, c'eſt ma propre main qui m'a percé le cœur. Hélas! pour mon malheur, je ne ſuis que trop habile. Si j'euſſe fait un tableau moins raviſſant, il n'auroit pas fait ſur moi de ſi étranges impreſſions. On admira le portrait en me plaignant dans mon infortune. Mais n'a-t-on jamais vu de paſſion auſſi bizarre que la mienne? Narciſſe en ſe regardant dans une fontaine, ne fut-il pas enchanté de ſa propre image? Je ſuis plus heu-

reux que lui; car il ne se voyoit plus quand il troubloit l'eau, & moi, je vois toujours l'objet de mon amour. Je puis le toucher sans qu'il disparoisse. Je vois une belle fille qui me sourit agréablement, & qui semble me vouloir parler. J'ai souvent été assez fou pour imaginer qu'elle répondoit aux discours que je lui adressois. Combien de fois l'ai-je entretenue de la violence de mes feux; mais j'avois beau l'approcher de mon sein; au-lieu de me soulager, je sentois qu'elle redoubloit ma flamme. Elle a la plus belle bouche du monde; quel dommage qu'elle ne rende pas les baisers qu'on lui donne! Elle est toujours muette. Si je pleure, elle voit couler mes larmes d'un visage riant. Toujours insensible à ma douleur comme à ma joie, elle me fait pousser de vains soupirs. Petits Amours, c'est à vous que je m'adresse; vous devriez l'animer, pour achever mon ouvrage, pour satisfaire ma passion, & pour la gloire de votre empire!

Qu'un homme, dit la Marquise, devienne amoureux d'une belle femme en voyant son portrait, la chose me semble fort possible; mais je ne comprends pas qu'il puisse concevoir un fol amour pour

ſon portrait même, pour de la toile & des couleurs. Madame, s'écria le Chevalier, vous ne faites pas réflexion que le Seigneur Philopinax eſt un Peintre, & par conſéquent un homme qui a l'imagination aſſez forte pour s'entêter follement d'une fille de ſon pinceau. Le Chevalier a raiſon, dit le Marquis, un Peintre peut être capable d'une pareille extravagance.

LETTRE VI.

ERATOCLEA A DIONYSIDUS.

JE ne sais si vous avez entendu parler de Cydipe, dont la beauté fut l'admiration de son siecle. Ses traits étoient si piquants, qu'on ne voyoit, en la regardant, que des Amours & des Graces, & Vénus ne lui refusa que sa ceinture. Vous jugez bien qu'une fille de ce mérite ne manqua pas d'amants; mais parmi ceux qui se disputoient son cœur, brilloit principalement un jeune homme appellé Acontius, que le Ciel sembloit avoir fait pour elle. Toutes les belles qualités qui sont dispersées dans les hommes, paroissoient rassemblées dans celui-là. Quand il alloit à ses exercices, tout le monde prenoit plaisir à le voir. Il étoit naturellement si timide, qu'il n'osoit déclarer sa passion à Cydipe, de peur de lui déplaire, en précipitant un aveu qui devoit décider de son bonheur ou de son malheur. L'amour qui avoit entrepris de le rendre heureux, lui inspira un dessein assez bizarre. Acontius alla

cueillir dans le jardin de Vénus, le plus beau citron qu'il put trouver, & autour duquel il écrivit les paroles que je vous dirai dans la ſuite. Après quoi il courut au Temple de Diane où étoit ſa maîtreſſe. Il s'approcha d'elle, & roula le citron fort adroitement juſqu'à ſes pieds. Une des filles de Cydipe l'ayant apperçu, le prit, dans la penſée que quelqu'une de ſes compagnes l'avoit laiſſé tomber par hazard. Ce fruit, dit-elle en le ramaſſant, ne ſeroit-il pas myſtérieux? Que veulent dire ces lettres? Voilà, Madame, pourſuivit-elle en le preſentant à Cydipe, le plus beau Citron que j'aye vu de ma vie. Cydipe admira la beauté de ce fruit fatal, & lut à haute voix ces mots qui étoient écrits autour : *Je jure par Diane que je me marirai à Acontius.* Elle ſe troubla en achevant ces paroles; & il parut ſur ſes joues un incarnat qui charma tout le monde. Cette chaſte fille eut honte d'avoir, ſans y penſer, fait un ſerment, & prononcé le mot de *mariage*, qui fait ordinairement rougir les filles vertueuſes. Elle ſe plaignit à Diane en déſavouant le ſerment qui venoit de lui échapper, & en implorant ſon aſſiſtance. La Déeſſe l'écouta, & promit de la ſauver des pourſuites d'Acontius.

Que

Que devint cet Amant, lorſqu'il vit que Diane s'oppoſoit à ſon bonheur ? Il eſt auſſi difficile d'exprimer le déſeſpoir d'un homme amoureux, que de décrire la violence d'une tempête. Qu'il paſſa de triſtes nuits ! Son teint perdit ſa couleur, & il tomba dans une mélancolie qui avoit quelque choſe de funeſte. Il évitoit ſon pere, de peur d'être obligé de lui découvrir un mal qu'il croyoit ſans remede, & il étoit preſque toujours à la campagne. Ce qui fit croire aux femmes qu'il n'aimoit que l'Agriculture ; mais les plaiſirs champêtres n'avoient aucuns charmes pour lui. Les hêtres & les pins l'arrêtoient pourtant quelquefois ; & ſous leur feuillage, il pleuroit ſes ennuis. Un jour s'adreſſant à ces arbres, il leur parla de cette ſorte : Plût au Ciel que vous fuſſiez ſenſibles, & que vous euſſiez l'uſage de la parole ! je vous conjurerois de répéter à tous moments, que ma Cydipe eſt la perſonne du monde la plus parfaite. Ah ! que ne puis-je graver ſur vos écorces, qu'il me ſera permis de lui dire un jour : Ma chere Cydipe, vous n'êtes pas moins fidelle à vos promeſſes, que vous êtes belle. Vous n'avez point violé vos ſerments. Que Diane, moins contraire à mon amour, ne vous

puniſſe pas de m'avoir rendu heureux ! Mais que fais-je, miſerable ? au-lieu de vous faire craindre la colere de cette Déeſſe, je dois plutôt vous dire qu'elle eſt la vengereſſe des ſerments violés. Au reſte, s'il faut punir quelqu'un, ce n'eſt point vous; c'eſt le malheureux qui vous a fait faire un parjure. O vous, chers arbres ! qui donnez un ſûr aſyle aux oiſeaux amoureux, n'y a-t-il que vous dans la nature qui ne ſentiez point le penchant de l'amour ? Ce cyprès aime peut-être ce pin; cet arbre peut en aimer un autre. Mais non, je jure par Jupiter, que je ne le crois pas; car enfin, ne perdriez-vous que vos feuilles ? vous n'en ſeriez pas quittes pour cela. L'amour ne ſe contenteroit pas de vous les ôter; il pénétreroit juſqu'à votre tronc & vos racines, & vous reſſentiriez d'une maniere plus rigoureuſe ſon tyrannique pouvoir. C'étoient-là les diſcours ordinaires d'Acontius, qui ſouffrant comme une ame condamnée par Minos à d'éternels ſupplices, attendoit la mort avec une patience que le Ciel, ſans doute, lui inſpiroit.

D'un autre côté, on préparoit les noces de Cydipe, avec un autre qu'Acontius; & devant la porte de la maiſon

nuptiale, on voyoit une troupe de jeunes filles assemblées, pour chanter le bonheur de cet Amant. Mais à peine eut-on commencé à se réjouir, qu'on se trouva réduit à verser des larmes. Cydipe, tout-à-coup, se sent saisir d'un mal violent, dont on ignore la cause; elle perd l'usage de la voix, & son poulx sans mouvement fait craindre pour sa vie. On croit qu'on va changer l'appareil des noces, en celui des funérailles. Cydipe, toutefois, revient de sa foiblesse, & reprend ses forces aussi promptement qu'elle les avoit perdues. On veut recommencer les réjouissances, elle retombe dans le même état. Son pere explique ces accidents, comme un ordre secret des Dieux qui s'opposent à cet hymen. Il envoye consulter Apollon, qui révele tout le mystere; l'amour d'Acontius, le citron, le serment de Cydipe, & la colere de Diane, ajoutant qu'il falloit que le serment fût gardé. D'ailleurs, dit Apollon, quand vous unirez Acontius & Cydipe, vous ne mêlerez pas le plomb avec l'or, mais l'or avec l'or.

Cet oracle fut exactement suivi. Acontius se présenta devant Cydipe, qui, après l'avoir attentivement considéré, ne fut point fâchée d'être obligée d'accomplir

ſa promeſſe. Et ſans différer, on procéda à la célébration du mariage, qui ne fut pas menacé de la colere des Dieux. La mariée n'eut point de vapeurs apoplectiques, & ſe porta le mieux du monde. Les filles recommencerent à chanter, & leurs concerts ne furent plus troublés. Les deux époux étoient ſi ſatisfaits, qu'ils n'auroient pas voulu changer de deſtinée pour tout l'or de Midas. Les réjouiſſances de ce mariage furent magnifiques; on alluma une infinité de torches, & l'on brûla beaucoup d'encens. Jamais union ne fut plus parfaite, que celle de Cydipe & d'Acontius.

La Marquiſe & la Comteſſe applaudirent à cette Lettre. Elles y trouvoient un caractere de galanterie, qui leur plaiſoit fort, & qui ne leur donnoit pas peu d'envie d'entendre les autres Lettres d'Ariſtenete.

LETTRE VII.

PHILOSTRATE A EVAGORA.

UNe femme aimoit éperduement un jeune homme, & n'avoit pas de plus grand plaisir que celui de le voir ou d'en entendre parler. Que pensestu de mon Amant, disoit-elle un jour à sa Suivante? pour moi, je te l'avouerai, je le trouve incomparable; mais l'amour que j'ai pour lui, m'aveugle peut-être, & m'empêche de remarquer ses défauts. Parle-moi franchement. Quand les femmes le voyent passer, comment en sont-elles affectées? Ne disent-elles pas qu'il est bien fait? Leur paroît-il enfin tel qu'il me paroît à moi? La Suivante qui ne vouloit pas déplaire à sa maîtresse, & qui naturellement étoit fort flatteuse, lui répondit: Madame, j'atteste ici Diane, que j'ai entendu parler de lui à mille femmes; elles en sont aussi folles que vous. Regardez, disent-elles, ce jeune homme: qu'il est beau! qu'il se met bien, & qu'il a bon air! C'est comme lui, & non comme Alcibiade, qu'on au-

roit dû peindre Mercure. Quels yeux ! quelle taille ! Cette aimable fierté, & ce port majeſtueux m'enchantent. Il n'a point encore de barbe. Qu'une femme ſeroit heureuſe de pouvoir s'attacher un pareil Amant ! Que vous dirai-je, Madame, ajouta la Soubrette, toutes les femmes vous le voyent avec envie, mais vous les valez bien ; & ſi vous entendiez l'éloge que les hommes font de votre mérite, vous verriez qu'ils n'envient pas moins le ſort de votre Amant, que les femmes envient le vôtre. Jugez du plaiſir que ces paroles firent à la Dame amoureuſe. Elle changea plus d'une fois de couleur. Elle ſe crut aimée du plus aimable des galants, & elle s'en eſtima davantage ; car la vanité eſt ſi naturelle aux femmes, qu'il ſuffit de leur dire par politeſſe quelles ſont charmantes, pour le leur perſuader pour toujours.

LETTRE VIII.

EUTICOBULUS A ACESTODORUS.

UN vieillard nommé Policlès, élevoit chez lui une jeune fille, dans le deſſein de l'épouſer. Chariclès, ſon fils unique, quoiqu'à peine parvenu à ſa quinzieme année, conçut pour cette fille une paſſion violente, & s'y abandonna; mais par reſpect pour ſon pere, il condamna ſon amour à un éternel ſilence. La contrainte qu'il s'impoſoit, le changea de façon, que Policlès, ignorant la cauſe de ce changement, ſouffroit à le voir dans cet état. Il fit venir Panucius, le plus fameux Médecin qui fût alors, & lui dit: Docteur, je n'ai qu'un fils, que j'aime avec la derniere tendreſſe. Il eſt atteint d'un mal qui le conſume à vue d'œil. Faut-il donc que je le perde dans le printemps de ſon âge? Employez, de grace, tout le pouvoir de votre art, pour prévenir ce malheur. Vous qui voyez le corps d'un malade, comme dans un miroir, apprenez-moi ce qu'il a, & n'épargnez rien pour le tirer de

la situation languissante où il est depuis quelque temps. Là-dessus Panucius tâta le poulx de Chariclès, observa le mouvement de ses yeux; & n'y découvrant point la cause du mal, il ne savoit que penser. Il alloit dire, sans doute, quelque impertinence, lorsque la fortune le secourut. La maîtresse de Policlès passa dans ce moment devant le malade, qui se troubla dès qu'il la vit. L'émotion où cette vue mit son poulx, & ses yeux, par leur désordre, firent soupçonner au Médecin que l'amour pouvoit avoir part à la maladie de ce jeune homme. Le Docteur, ravi de cette découverte, qu'il devoit plutôt au hasard qu'aux lumieres de son art, ne fit pas semblant d'avoir fait cette observation; & pour s'assurer parfaitement de la vérité, il fit passer, comme en revue, devant le malade, plusieurs filles; & tandis qu'elles passoient, il avoit les yeux attachés sur Chariclès, qui ne lui parut se troubler qu'à la vue de la maîtresse du vieillard. Notre Médecin ne doutant plus qu'il ne fût au fait, sortit, sous prétexte d'aller préparer les remedes convenables, promettant de revenir le lendemain, & de guérir radicalement le malade.

On attendoit tout d'un si habile hom-

me, qui revint le jour suivant. Le pere le reçut le plus gracieusement du monde, en l'appellant le libérateur de son fils; mais Panucius, au lieu de répondre à ses politesses, fit toutes les démonstrations d'un homme en colere, & déclara brusquement que la maladie de Chariclès étoit incurable. Policlès étonné, le pria de lui dire, pourquoi il désespéroit de la guérison de son fils. Comment, répondit le Docteur d'un air irrité! votre fils a un mal contre lequel toute la Médecine n'a point de remede. Il a vu par hasard ma femme, qui est jeune & jolie, & il en est devenu amoureux. Le pere ne consulta que la tendresse qu'il avoit pour Chariclès, embrassa le Médecin, se jetta même à ses pieds, & le conjura d'avoir pitié de l'appui de sa vieillesse, en lui disant, la larme à l'œil, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût capable de faire pour un fils qu'il aimoit: que s'il vouloit permettre que sa femme.... Je suis votre serviteur, interrompit Panucius, feignant d'être offensé de la proposition qu'on alloit lui faire; pouvez-vous demander à un homme de ma profession, à un homme d'honneur, qu'il trafique avec vous de la vertu de son épouse? D'ailleurs, quand ce ne seroit pas une chose

honteuse pour moi, je ne pourrois jamais me résoudre à partager avec un autre, une femme que j'aime passionnément. Parlons de bonne foi, poursuivit-il; quelque amitié qu'on ait pour un homme, peut-on être capable d'un pareil partage ? Mettez-vous à ma place : si Chariclès aimoit votre maîtresse, & qu'il n'y eût pas d'autre moyen de le sauver, qu'en la lui cédant, feriez-vous ce grand sacrifice ? Je le ferois de tout mon cœur, s'écria le vieillard. Plût aux Immortels que cela fût ! Hé bien, reprit le Médecin, cessez donc de craindre pour votre fils ; il aime votre maîtresse, & c'est-là tout son mal. S'il vous sembloit raisonnable que je partageasse ma femme avec lui pour le guérir, je crois qu'il est bien plus juste de lui céder votre maîtresse. Policlès, après avoir balancé quelque temps, se rendit aux raisons du Docteur.

LETTRE IX.

XENOPITÈS A DEMARCHUS.

DAphné eſt la plus cruelle perſonne qui fût jamais. Son humeur eſt inſupportable. De toutes les Belles que j'ai ſervies, il n'y en a point dont j'aye ſujet de me plaindre comme de Daphné. Je me ſuis piqué de conſtance, tant que je n'ai eu que de la fierté à combattre; mais enfin, les caprices de Daphné ont fatigué mon amour. Que Zenopithès l'adore, je laiſſe un champ libre à ſes ſoupirs; qu'il eſſaye d'attendrir l'inhumaine, qu'il ſouffre ſans ſe plaindre toutes ſes bizarreries; encore une fois, je ne puis comprendre l'humeur de Daphné. Elle recevra bien un homme qui lui plaira, & lui fera même des avances; mais ſi cet homme en devient amoureux, elle change de conduite, & n'a plus que du mépris pour lui. Les ſoins aſſidus, les paroles flatteuſes ne gagnent rien ſur ſon cœur. Il eſt inſenſible aux plaintes & aux ſoupirs. C'eſt un eſprit que la raiſon ne gouverne point. Si elle rit, ce n'eſt ja-

mais de bon cœur. Je ne pus m'empêcher de lui dire l'autre jour : Pourquoi, Madame, vous rider le front, puiſque vous êtes belle ? Pourquoi faites-vous des grimaces ? Quand vous prenez un viſage terrible, croyez-vous en être plus jolie ? Remontrances inutiles ! tout ce que je lui dis, ne fait aucune impreſſion ſur elle. C'en eſt trop, tout m'exhorte à rompre un engagement incompatible avec mon repos. Cependant, ſi cette capricieuſe pouvoit ſe corriger, je ſens que j'oublierois facilement les maux qu'elle m'a fait ſouffrir. Quoi qu'il en ſoit, allons juſqu'au bout ; ma gloire eſt intéreſſée à m'en faire aimer. Oppoſons à ſa cruauté une conſtance inébranlable ; l'eau perce inſenſiblement le rocher le plus dur. Pouſſons donc des ſoupirs ſur nouveaux fraix, & redoublons nos ſoins. Ah ! ſi je puis une fois la rendre attentive à mes diſcours, peut-être aurai-je l'avantage de pouvoir lui reprocher quelques mouvements tendres, que j'aurai excités dans ſon ame. Quoique cette entrepriſe ſoit difficile à exécuter, ma perſéverance peut en venir à bout. L'amour ſe plaît à rencontrer des obſtacles. Il veut quelquefois qu'on attaque long-temps un cœur, avant que l'on puiſſe le ſurprendre. Plus la

poſſeſſion en a coûté de peines, plus elle eſt charmante. Troyes ne fut priſe par les Grecs, qu'après un long ſiege. Uniſſons-nous enſemble, mon cher Ami, lions nos intérêts, & tâchons de la rendre traitable, cette cruelle qui nous mépriſe tous deux. Vous l'aimez, comme je l'aime. Etant l'un & l'autre ſur le même vaiſſeau, nous courons le même riſque.

LETTRE X.

CALLICOETA A MIRACIOPHITA.

VOus êtes admirable, la Belle. J'avois cru juſqu'ici que toutes les femmes de votre profeſſion, aimoient l'argent plus que toutes choſes, & que ce n'étoit qu'à nos préſents que nous devions vos complaiſances. Mais, à ce que je vois, vous avez des ſentiments qui vous diſtinguent de ces ames baſſes & vénales. Quoique vous ſoyez de la même condition, vous tenez une conduite infiniment plus louable. Vous êtes naturellement portée au plaiſir, mais vous êtes déſintéreſſée. Ce que vous refuſez aux recherches des vieillards, vous l'accordez au mérite des jeunes gens. Le plus honnête homme, s'il eſt ſexagénaire, eût-il tous les tréſors de Tantale, ſeroit pour vous un objet de mépris & d'horreur; & un jeune galant beau & bien fait ne ſauroit vous déplaire. La jeuneſſe enfin eſt accompagnée d'un je ne ſais quoi qui vous charme. Vous honorez de votre eſtime tous les adoleſcents qui vont chez

vous : vous donnez à leurs défauts des noms favorables. Ce petit homme, dites-vous, eſt d'une taille commune, mais bien priſe. Ce noir, eſt un brunet qui vous paroît avoir une beauté mâle. Les blondins, vous les appellez les fils des Dieux ; & ceux de vos ſoupirants qui ſont pâles & défaits, vous dites qu'ils ſont les plus amoureux. En un mot, pourvu que vos amants ſoient jeunes, vous ne manquez point de raiſons pour les conſerver. Tels ſont à-peu-près les ivrognes ; quelque vin que vous leur donniez, ils s'en accommoderont, parce que c'eſt du vin.

J'ai connu une coquette de ce caractere-là, dit la Comteſſe ; tout jouvenceau qui lui préſentoit ſes hommages, étoit ſûr d'être mis ſur la liſte de ſes adorateurs, quelque mal fait qu'il pût être ; au-lieu qu'inacceſſible aux galants ſurannés, elle rejettoit leurs vœux & leurs préſents.

LETTRE XI.

APHRODISIUS A LYSIMACHUS.

ON a raison de dire que tout est possible à l'Amour ; il n'y a point d'entreprise dont il ne puisse venir à bout. On l'a vu, à la tête des armées, montrer un courage intrépide, & remporter des victoires, désarmer de fiers conquérants, réconcilier de mortels ennemis. Combien a-t-il rendu de héros infideles à leur gloire ? qu'il a confondu de vastes projets ! Mars a cédé à sa puissance. Enfin, l'Amour est le plus puissant & le plus redoutable des Dieux. C'est ce que je vais vous prouver par un bel exemple.

Il y avoit long-temps que Milete & & Myus étoient en guerre ensemble ; tout commerce étoit interdit entre ces deux Villes. Il y avoit pourtant entre elles une suspension d'armes qui duroit un certain temps, pendant lequel les peuples de Myus pouvoient librement aller à Milete, pour y célebrer la fête de Diane. Vénus eut pitié de l'état déplorable où la guerre réduisoit ces deux peuples, & résolut de

les remettre en bonne intelligence. Pour y parvenir, voici le moyen que cette Déesse employa. Une jeune fille d'une beauté extraordinaire, appellée Pierria, vint à Milete avec ceux de Myus : le Seigneur de Milete ne l'eut pas plutôt apperçue parmi les femmes qui étoient au temple avec elle, qu'il en fut épris. Il voulut, par curiosité, l'entretenir ; & comme elle avoit, outre ces traits qui frappent dans une belle personne, un esprit engageant, & des manieres modestes, il en fut charmé. Il ne pouvoit se lasser de la regarder & de l'entendre ; & quoi qu'elle fît ou voulût dire, c'étoient des graces par-tout, & toujours un nouveau je ne sais quoi qui la faisoit trouver toute aimable. De son côté, le Seigneur de Milete étoit un homme de bonne mine, & qui faisoit toutes choses de bonne grace. Il s'attacha, tant que dura la fête, à se rendre agréable à la belle Pierria, qui ne fut point insensible aux marques d'amour qu'il lui donna. Car enfin, Vénus, pour ne pas faire les choses imparfaitement, rendit le cœur de cette fille aussi tendre que celui de son amant. Il s'en apperçut, & cette remarque l'enchanta. Il crut que rien n'approchoit de son bonheur. » Charmante Pierria, dit-

» il un jour dans un entretien qu'il eut
» avec elle, eſt-il poſſible que vous ré-
» pondiez aux ſentiments que vous m'a-
» vez inſpirés ? Que puis-je faire pour
» reconnoître une ſi précieuſe faveur ?
» Parlez, au nom des Dieux, deman-
» dez-moi ce que vous voudrez, & ſoyez
» ſûre de l'obtenir ". Pierria, le croi-
riez-vous, au-lieu de lui demander qu'il l'aſſociât à ſon rang, au-lieu de ſe ſervir du pouvoir que l'amour lui donnoit ſur ſa conquête, pour ſe faire un établiſſement conſidérable, mépriſant les grandeurs, & tout ce qui flatte le plus l'ambition & la vanité des femmes, ne ſongea qu'au bien de ſa patrie : » Ah !
» Seigneur, répondit-elle d'un air modeſ-
» te, puis-je vous demander qu'il ſoit
» permis à toute ma famille, & à moi,
» de venir librement dans cette Ville,
» quand il nous plaira "? Le Seigneur comprit par-là qu'elle deſiroit que la paix ſe fît entre Milete & Myus. Il jura qu'elle ſe feroit ; & ce ſerment, heureux ouvrage de l'amour, fut plus inviolable, que s'il eût été fait aux pieds des autels, à la face des Dieux. Cette paix, dont Pierria eut tout l'honneur, prouve que deux beaux yeux ſavent mieux perſuader que toute l'éloquence de Neſtor. Les plus ha-

biles Orateurs de l'une & l'autre Ville, s'étoient souvent assemblés infructueusement pour conclure la paix. La gloire en étoit réservée à la seule Pierria. De-là vient que les femmes Ioniennes disoient ordinairement : Plaise au Ciel que mon époux ait autant de considération pour moi, que le Seigneur de Milete en eut pour la belle Pierria !

LETTRE XII.

EUPHRONIE A THELXINOE.

JUnon vient de regarder Meliſſaria favorablement. Ce n'eſt plus cette coquette qui vivoit dans le libertinage ; la vertu regle à préſent ſes mœurs, & ſa conduite eſt très-réguliere. Sa mere ſe voyant ſans bien, négligea ſon éducation ; ce qui fut cauſe que Meliſſaria, dès ſa plus tendre jeuneſſe, prit le parti de monter ſur le théâtre, où l'exemple de quelques Comédiennes ne contribua pas peu à l'écarter de la ſageſſe. Des trais réguliers, une taille fine, une action aiſée, un teint délicat, une bouche admirable, avec une déclamation qui enchantoit, tout cela joint enſemble, formoit une perſonne dont il étoit doux de ſe faire aimer. Elle eut une foule d'amants qui s'empreſſerent à lui plaire ; & vous-même, Telxinoe, vous avez ſoupiré pour elle. Quoi qu'il en ſoit, mon cher, un jeune homme auſſi riche que bien fait, & nommé Chariclès, en eſt devenu amoureux. Après avoir fait pour elle tout ce qu'un

galant, véritablement touché, eſt capable de faire, il a eu le bonheur de voir ſes ſoins approuvés. Meliſſaria & lui, unis des plus doux nœuds, vivent dans une intelligence dont rien ne trouble la douceur. Ils ont un enfant, qui eſt la vivante image du pere, & qu'ils regardent comme un gage dont les Dieux ont honoré leur engagement, & qui fait voir qu'ils l'ont avoué. Jamais enfant n'a, je crois, été aimé avec plus de tendreſſe. Sa mere l'idolâtre; & ſon pere croiroit commettre un crime, s'il penſoit qu'une coquette l'a mis au monde. La joie qu'on a de la naiſſance d'un fils, qui fait la félicité de ſes parents, eſt cauſe que les douleurs de l'enfantement n'ont fait aucun tort à la beauté de la mere. J'allai chez elle ces jours paſſés. Je m'attendois à trouver une coquette diſpoſée à me faire paſſer agréablement deux ou trois heures. Jugez de ma ſurpriſe, quand elle m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé, & que je ſus la vie douce & commode qu'elle menoit. Je m'approchai de ſon enfant, qui étoit au berceau, & je le baiſai avec beaucoup de délicateſſe. O Dieux, diſois-je en moi-même, eſt-ce-là cette Meliſſaria, qui ſe donnoit en ſpectacle aux Grecs, & prodiguoit ſes charmes? Quel changement!

quelle métamorphoſe ! J'admirois ſa contenance modeſte, & la retenue qu'il y avoit dans ſes diſcours. Quand elle ſort, tout le monde eſt charmé de ſa démarche, tant elle a l'air d'une perſonne vertueuſe. On diroit à la voir, que de ſi ſages manieres ſeroient les fruits d'une heureuſe éducation. Allez chez elle, mon cher Telxinoe. Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez témoin vous-même du prodigieux changement qui s'eſt fait en elle ; mais je vous avertis d'une choſe, prenez garde de l'appeller Meliſſaria. Elle ſe nomme préſentement Pytiade. Je penſai faire cette faute, & je l'aurois faite, ſi Glicera ne m'eût pas donné l'avis que je vous donne. Vous ſavez qu'une femme qui ſe repent de ſa conduite paſſée, n'eſt que trop punie par ſes remords : il lui reſte toujours des reſſouvenirs qui nuiſent à ſon repos.

J'ai vu, dit le Baron, arriver la même aventure à Paris, dans le temps du Syſtême. Un riche Agioteur tira du déſordre une fort belle perſonne qu'il aimoit ; & d'une fille libertine, il en fit une honnête femme.

LETTRE XIII.

PHILACIDES A PHRURION.

LEs plus grands bienfaits ne balancent point l'amour dans un cœur. Un jour on ſurprit un jeune homme avec une femme mariée; on le chargea de chaînes, & on me l'amena. Il me fut ordonné de lui faire garder une étroite priſon, & de le traiter même avec beaucoup de rigueur. Cependant, tout Concierge que je ſuis, j'eus pitié du miſerable. Je lui fis ôter ſes fers, & le laiſſai jouir de toute la liberté qu'on peut avoir dans une priſon. Il alloit donc par-tout où il vouloit, ſans que je me miſſe en peine de l'obſerver, tant j'étois éloigné de le croire capable de m'offenſer; néanmoins vous allez voir de quelle façon il s'aviſa de reconnoître les égards que j'avois pour lui. Il trouva mon épouſe jolie; il lui fit des mines, & le drôle s'y prit de maniere qu'il lui plut; de ſorte qu'ils oublierent tous deux, l'un la reconnoiſſance, & l'autre la fidélité qu'ils me devoient. Cet horrible attentat paſſe tout ce qu'a jamais fait

Eurybate : cet insigne voleur, lequel ayant été mis en prison pour vol, se fit aimer des Guichetiers : & un jour, sous prétexte de leur montrer avec quelle adresse il avoit coutume de dérober, il se fit apporter une échelle, & en leur présence même, il monta sur la muraille, & s'échappa. Il en courut un bruit à leur honte. On se moqua de leur simplicité. Mais moi, plus dupe qu'eux, moi, Géolier depuis si long-temps, vieux renard, je me suis rendu la fable & la risée du peuple, avec d'autant plus de raison, que j'ai mis moi-même mon prisonnier en état de payer mes bontés d'une si noire ingratitude.

LETTRE XIV.

ARISTOMENES A MYRONIDES.

JE vais vous apprendre une nouvelle façon d'aimer, qui vous surprendra. On voit des femmes séveres, perdre insensiblement leur sévérité, & tomber dans le déréglement; mais on n'en voit gueres qui s'étant une fois rendues aux empressements qu'on a pour elles, sacrifient les plaisirs auxquels il semble qu'elles doivent s'abandonner à la crainte de se repentir un jour de les avoir pris. Architelès aimoit la tendre Télesippe, qui se sentant pour lui de l'inclination, le lui avoua franchement. Je vous aime, Architelès, lui dit-elle, je ne vous le cele point : mon cœur est à vous, & je prendrai plaisir à vous le dire à tout moment. Faites, si vous pouvez, votre bonheur des sentiments les plus tendres, & des légeres faveurs dont je veux bien que votre amour se repaisse; mais contentez-vous de ces innocents témoignages de mon affection. N'espérez pas que j'en vienne jamais aux extrémités où vous

voulez, peut-être, me porter. Ne vous flattez point d'obtenir une chose que je ne vous accorderai pas, de peur de perdre votre cœur. Adorable Télesippe, répondit Architelès, je n'ai point d'autre volonté que la vôtre. Les Dieux me gardent de penser à ce qui peut vous déplaire. Trop heureux si vous daignez seulement souffrir que je vous aime : mais dites-moi, de grace, poursuivit-il, pourquoi vous voulez me priver du précieux bien que vous me refusez? Laissez-moi du moins croire que ce n'est point à mon peu de mérite, que je m'en dois prendre. Non, mon cher Architelès, repartit Télesippe, persuadez-vous que je suis bornée à vous plaire, & que si je pouvois vaincre les scrupules que j'ai là-dessus, je le ferois pour l'amour de vous ; mais la légéreté des hommes m'épouvante. Ils se font une douce idée de n'avoir plus rien à desirer ; & d'abord qu'ils sont satisfaits, ce qui leur faisoit auparavant tant d'envie ne les touche plus gueres. Le malheureux Architelès, sans chercher à lever ces scrupules, se soumit à tout ce qu'elle voulut.

Parbleu ! s'écria le Chevalier, il y a

eu de tout temps des nigauds. Convenez, Mesdames, qu'en vous-mêmes, vous blâmez Architelès, de n'avoir pas plutôt redoublé de vivacité, pour emporter une place qui ne demandoit qu'à se rendre. Non, Chevalier, dit la Comtesse, bien-loin de désapprouver l'aveugle soumission de ce Grec, sachez que nous en sommes charmées. Voila ce qui s'appelle filer l'amour parfait.

LETTRE XV.

LUCIANUS A ALCIPHION.

VOus connoissez Charisius, c'est un homme composé d'apparences, plein d'une gloire présomptueuse; mais il est bien fait, ses manieres sont agréables & polies; & à le bien examiner, ce n'est pas un mortel haïssable. La belle Glicera, comme vous savez, l'aime, & l'a rendu si soumis & si complaisant, que cela n'est pas concevable. Qu'a-t-elle fait, me direz-vous, pour le corriger de sa sotte fierté? C'est ce que vous allez apprendre. Doris, Suivante de Glicera, voyant que sa maîtresse se plaignoit de la présomption de Charisius, résolut de se servir d'un moyen qui lui vint dans l'esprit, pour détruire les sentiments d'orgueil qui déplaisoient à sa maîtresse, dans son amant. Un jour qu'elle le rencontra dans la rue, elle prit un air triste. Ce jeune homme lui demanda ce qu'elle avoit. Une fort mauvaise nouvelle à vous annoncer, lui répondit-elle; ma maîtresse aime Polémon. O Dieux! cela seroit-il possible s'écria

Chariſius fort ſurpris, & changeant de viſage! Cela n'eſt que trop véritable, repartit Doris. Comme elle n'ignore pas que je ſuis dans vos intérêts, elle m'a défendu, ſous peine de lui déplaire, de lui parler jamais de vous, & même de m'entretenir avec vous. Elle ſe plaint de vos manieres. Que ne devenez-vous auſſi plus complaiſant? Penſez-vous qu'une femme trouve bon qu'un homme ſoit plus fier qu'elle? Chariſius fit alors éclater un vif déſeſpoir, & Doris remarqua, plutôt dans ſes tranſports, le caractere d'un amant tendre & paſſionné, que la vanité d'un jeune homme, qui s'imagine qu'il eſt aimé. Il jura qu'il alloit changer de conduite. Un amant, fier des aſſurances qu'on lui donne de l'aimer toujours, devient tranquille, & n'a point ce vif empreſſement que donne un rival. Il ſe dépouilla de ſon orgueil, & s'abandonna à ſa douleur. Malheureux! s'écria-t-il, par quelle imprudence ai-je pu perdre le cœur de Glicera? Conduis-moi, Doris, à ta maîtreſſe. Je veux la conjurer par tout ce que l'amour a de plus puiſſant, de me pardonner une fierté qu'on doit uniquement attribuer à mon naturel, & non aux ſentiments que m'inſpire un mérite qui n'a rien qui ſoit di-

gne de l'adorable Glicera. Ainſi parla Chariſius, qui ſur le champ courut chez cette Dame. Il ſe jette à ſes pieds; il eſt beau, bien fait, éloquent, amoureux & ſoumis; Glicera l'aime, elle le releve; il lui baiſe la main, & la paix ſe fait; car elle ne jugea point à propos de le faire ſouffrir plus long-temps. Tandis que cela ſe paſſoit, Doris s'applaudiſſoit d'avoir imaginé un expédient ſi heureux.

LETTRE XVI.

MUSARIE à son cher LYSIAS.

SI vous m'aimez autant que je vous aime, mon cher Lysias, vous serez bien-aise d'apprendre la victoire que vous remportâtes hier sur vos rivaux. Les plus considérables d'entre eux, s'étant assemblés chez moi, me presserent de déclarer lequel de mes amants m'étoit le plus cher. Ils croyoient profiter de votre absence; mais je répondis, sans hésiter, que Lysias avoit toute ma tendresse; & puisqu'ils m'obligeoient enfin à prononcer entre eux & vous, qu'ils devoient se résoudre à souffrir votre bonheur, & à ne s'en prendre qu'à l'amour qui me forçoit de vous préférer à eux. Madame, me dit alors le plus hardi, vous ne songez pas que votre attachement est contraire à votre fortune. C'est pourtant à quoi une personne de votre condition doit penser. Regardez les autres Comédiennes, ce n'est point l'amour qui regle leurs tendresses, c'est l'intérêt. Ouvrez les yeux, poursuivit-il, Lysias est jeune; mais

voilà tout ſon mérite. Combien avez-vous de ſoupirants mieux faits que lui ? Nous aurions moins de chagrin & de dépit, ſi vous euſſiez fait un meilleur choix. Hé bien, Meſſieurs, interrompis-je aſſez bruſquement, vous avez tous plus de mérite que Lyſias; j'en conviendrai ſi vous voulez; mais j'ai plus de goût pour lui, que pour vous. C'eſt lui ſeul que je veux aimer. Voilà mot pour mot ce que j'ai dit à vos concurrents. Venez me remercier de l'avantage que je vous ai donné ſur eux, & vous en réjouir avec moi. Vénus m'inſpiroit, ſans doute, quand je leur ai parlé de cette ſorte. Hâtez donc votre retour, mon cher Lyſias; je commence à trouver votre abſence inſupportable; je regarde tous les hommes comme des ſatyres. Le ſeul Lyſias eſt agréable à mes yeux.

LETTRE XVII.

PHILENIS A PETALA.

PAmphile m'invita hier à ſouper chez lui. J'y allai, j'y menai imprudemment ma jeune ſœur Thelxinoa, ſans penſer au larcin que ſes naiſſants appas m'alloient faire. Je devois bien me défier du ſoin qu'elle prenoit de ſe parer & de s'ajuſter ; le miroir qu'elle conſultoit à tous moments : cette affectation de choiſir l'habit le plus propre à faire briller ſa jeuneſſe : cet embarras de ſe mettre d'une façon qui pût ſatisfaire ſon goût coquet : tout cela ne devoit-il pas me faire ſoupçonner ſon perfide deſſein ? Mais, non, mon amitié trahie regardoit bonnement ces ſoins comme un effet de l'inclination naturelle que les jeunes filles ont pour la parure. Je ne m'en allarmai point. Nous nous rendîmes donc chez Pamphile, qui, pour nous mieux recevoir, avoit fait des préparatifs extraordinaires. Je ne m'apperçus que trop tard de la malice de ma ſœur. La fripponne ſe mit entre Pamphile & moi, & fit agir ſur

lui tous ſes charmes. Je remarquai bientôt qu'il la trouvoit aimable, & je vis dans leurs yeux quelque choſe de fatal pour moi. Au commencement du repas, ils ne firent que ſe lancer de part & d'autre de tendres œillades; mais perdant peu à peu toute retenue, Pamphile voulut dérober quelques baiſers à Thelxinoa, qui le repouſſa ſi mollement, que j'en penſai mourir de jalouſie. Pour comble de tourments, le perfide, le traître, mordit dans une pomme, & la jetta enſuite dans le ſein de ma ſœur, qui, loin de s'en fâcher, prenoit plaiſir à ce badinage. Dans quelle horrible ſituation ſe trouva mon cœur dans ce cruel inſtant! Je voyois ma rivale triompher à mes yeux, & jouir inſolemment de ma honte. Ma ſœur, une fille à qui j'ai ſervi de mere, & dont j'ai ſi ſoigneuſement élevé l'enfance! Voilà de quelle façon elle reconnoît mes bontés. Enfin, ma cher Petala, vous le dirai-je, elle m'a enlevé mon amant. O rage! ô déſeſpoir! J'atteſte ici Vénus que je m'en vengerai. Oui, je veux lui rendre la pareille. Elle a des adorateurs bien faits, que je pourrai lui ôter, quoique je n'aye pas ſa jeuneſſe.

Cela n'eſt pas ſûr, s'écria le Baron après la lecture de cette Lettre; & il me paroît que les ſœurs aînées qui vont ſouper en ville avec leurs galants, n'y doivent pas mener leurs cadettes.

LETTRE XVIII.

GLICERA A PHILINNA.

AH, ma chere Philinna, je ſuis bien malheureuſe de m'être mariée! Je m'applaudiſſois de ſortir du célibat, pour m'aſſocier à un homme, ſur la ſeule foi du penchant que j'y avois. Bons Dieux, que d'idées trompeuſes on ſe forme là-deſſus! Que de faux biens les filles ſe repaiſſent! pour moi, je n'ai trouvé dans le mariage que de véritables ſupplices. Je ſouhaite, ſi mon exemple n'a pas le pouvoir de vous rendre ſage, que vous ſoyez plus heureuſe que moi; mais ſur-tout, n'épouſez point un Avocat; car c'eſt un homme de ce caractere qui m'oblige aujourd'hui à me plaindre. Mes parents m'ont donc mariée à un Avocat, avec lequel je croyois devoir vivre contente. J'étois dans l'erreur. Quand on ne regarde que le dehors des hommes, on en juge ſouvent fort mal. Je ſuis condamnée à paſſer toute ma vie, peut-être, avec un époux qui n'a point de complaiſance pour moi, & qui s'imagine qu'il ne faut

vivre que pour examiner des procès. Il consume la nuit entiere à préparer ses causes. Quoi donc ! ne suis-je sa femme que pour être témoin de l'application qu'il apporte à étudier les Loix ? Est-ce pour m'enseigner la Jurisprudence qu'il m'a prise pour sa compagne ? Il semble que le lit nuptial soit un Barreau ; il ne m'y entretient que de choses qui concernent sa profession. La triste vie pour une jeune femme qui n'est ni laide, ni mal-faite ! Ah, ma chere ! quelques beaux sentiments que mon devoir me fasse former, ce n'est pas sans peine, je vous l'avouë, que je fais de nécessité vertu.

Que pense de cette lettre M. le Baron, dit le Chevalier ? Ne prouve-t-elle pas bien que les femmes les plus raisonnables veulent que leurs maris fassent leur devoir ? Oui, vraiment, répondit le vieux railleur ; & elle nous apprend aussi que dès le temps même d'Aristenete, Messieurs les Avocats ne passoient pas pour de rudes champions.

LETTRE XIX.

ELIANUS A CALICA.

CHarmante Calica, je me ſuis engagé à vous demander une grace; je ne ſais ſi vous voudrez bien me l'accorder. Je conjure votre amie Suada de ſe joindre à moi pour l'obtenir de vous. Le jeune Charideme, qui m'eſt cher, vous a fait une offenſe que je vous prie de lui pardonner. Si ce que je vais vous dire en ſa faveur, n'eſt pas capable de vous toucher, je ne doute pas que ſon déſeſpoir ne lui faſſe prendre quelque funeſte deſſein. Un Amant de dix-ſept ans eſt-il indigne de pardon? D'ailleurs le crime dont vous l'accuſez, n'approche point de celui que vous commettrez, en le faiſant mourir. Quels reproches ne vous feriez-vous pas ſi ce malheur arrivoit? De grace, épargnez-vous d'inutiles regrets, en faiſant ſuccéder la tendreſſe à la colere. Le chagrin qu'il a de vous avoir déplu, le punit aſſez. Il vous adore, eſt-ce que vous en pouvez douter? Préſente, il vous montre les plus vifs mouvements

d'un cœur amoureux : abſente, il languit, il meurt d'ennui. Je ſais bien qu'il eſt de la politique d'une maîtreſſe d'affecter quelquefois de la colere, & faire craindre à un amant les ſentiments que le dépit peut inſpirer ; cela réveille ſa vivacité, & le rend plus attentif à ſes devoirs ; mais lorſqu'elle outre cette conduite, & qu'elle affecte une rigueur que rien ne ſauroit fléchir, ſongez qu'elle le fatigue, & le rebute. C'eſt ce qui fait tant d'infideles, & ce qui finit tant d'attachements. Si l'amour entre aiſément dans le cœur de l'homme, il en ſort de même ; pendant qu'on le flatte de quelque eſpérance, il aime ; voit-il qu'on mépriſe ſes ſoins, & qu'on l'abandonne ; croyez-moi, de quelques feux qu'il ſe ſente brûlé, il devient tranquille après de légeres peines. Ainſi, belle Calica, quoiqu'il vous idolâtre, ne vous y fiez point. Il ne faut pas, dit le proverbe, trop bander la corde, de peur de la rompre. Prenez garde que votre prudence ne dégénere en obſtination. Vous n'ignorez pas que l'amour hait la fierté, & qu'il faut cueillir les fruits avant qu'ils ſe gâtent. Vous deviendrez vieille un jour, & les galants alors vous fuiront, au-lieu de vous obſéder. Conſidérez cet-

te prairie : le Printemps la couvre de fleurs qui la rendent agréable; mais quand les frimats l'en auront dépouillée, elle sera hideuse. Une femme, tandis qu'elle est dans sa jeunesse, a une grosse cour; & dès qu'elle a perdu l'éclat qu'elle avoit dans ses beaux jours, tous ses adorateurs disparoissent. L'enfance & la vieillesse sont deux âges qui ne plaisent gueres à l'amour ; la jeunesse seule lui convient. Profitez donc de ce que je viens de vous dire, & que les plaisirs d'un prompt raccommodement, vous dédommagent de ceux que votre fierté vous a fait perdre. Çà, permettez que je conduise votre jeune amant à vos genoux, pour y recevoir le pardon que je sollicite pour lui. Ce que je demande pour toute récompense de ma peine, c'est de vous voir tous deux contents ; vous allez revoir l'heureux Charideme. Vous le voulez bien, n'est-ce pas ? l'amour en secret vous presse d'y consentir.

Je ne sais, dit la Marquise à la compagnie, si ces Lettres sont de votre goût; pour moi, j'aime Aristenete; je trouve dans ses Lettres un caractere de naïveté qui me plaît infiniment. En avons-nous encore beaucoup à lire ? Non, Madame,

répondit le Pasteur ; il ne nous en reste plus que cinq ou six. J'en suis fâchée, s'écria la Comtesse ; le cœur parle dans ces Lettres ; & je ne me lasserois jamais de les entendre, si les femmes y paroissoient un peu moins galantes. C'est ce qui m'en plaît à moi, interrompit le Chevalier ; & je sais mauvais gré au Traducteur, d'avoir passé l'éponge sur les mœurs du temps de son original. Je vous reconnois à ce sentiment, reprit la Marquise. Mais achevons de lire les Lettres de notre Auteur Grec.

LETTRE XX.

EUXITHEUS A PYTHIAS.

NOus allons à nos Temples pour prier les Immortels de soulager nos maux : & comme si les Dieux se plaisoient à nous envoyer des malheurs, au-lieu des biens que nous leur demandons dans un lieu si saint, triste effet de mes soins religieux, l'amour m'a fait sentir qu'on est par-tout exposé à ses surprises. Je vous ai vue-là, belle Pythias, & j'ai formé, en vous voyant, le dessein de vous aimer, & de vous servir. J'ai soutenu les regards des plus piquantes Beautés de la Grece, sans m'en laisser charmer. L'amour me réservoit à vos coups. Heureux si mes premiers soupirs pouvoient ne vous pas déplaire ! Mes yeux, par leur désordre, ont voulu vous informer de celui de mon cœur ; avez-vous entendu leur langage ? Lorsque vous vous êtes apperçue que je m'attachois à vous considérer, & que vous avez abaissé votre voile, pour me priver d'un plaisir si charmant, avez-vous pénétré ma passion naissante ? Hélas ! auriez-

vous pris pour un mouvement curieux, une ardeur inquiete, qui cherchoit à se déclarer? Ah, Pythias! il n'y a qu'un moment que je vous aime : mais si vous me permettez d'espérer qu'un jour vous répondrez à ma tendresse, elle durera, je vous le promets, autant que ma vie. N'appréhendez pas que je cesse de vous aimer. Cette crainte offenseroit également votre mérite & mon amour. Jupiter a pris la forme d'un Taureau, il a pris celle d'un Cygne, & mille autres encore pour des mortelles qui ne vous valoient pas. Ah! si je vous rendois sensible, rien n'approcheroit de mon bonheur. Au contraire, si mes sentiments m'attirent votre haine, abandonnez-moi à l'horreur de mon sort : vous serez assez vengée de mon audace.

LETTRE XXI.

CYRTION A DIETYUS.

JE pêchois un jour sur le bord de la mer, & je commençois à faire une heureuse pêche, lorsque je vis venir à moi une jeune fille, qui me parut parfaitement belle, & qui plus est, galante. Elle étoit négligée, & dans l'appareil d'une personne qui va se baigner. Elle avoit un air libre & gracieux. Ce qui me fit dire en moi-même : Bon ! les heureuses aventures arrivent quand on y pense le moins : voilà une Nymphe que son étoile amene ici, peut-être pour me faire passer agréablement la journée. Pêcheur, me dit cette aimable fillette, en m'abordant d'un air riant, vous me paroissez un homme disposé à faire plaisir aux Dames. Voulez-vous bien garder mes habits pendant que je serai dans le bain ? Très-volontiers, ma Reine, lui répondis-je, & vous pouvez compter que c'est un soin dont je me charge avec joie. Pour dire la vérité, je ne me montrois si obligeant que par intérêt. Je me promettois bien de la voir déshabillée,

& je ne fus pas tout-à-fait privé de ce plaisir ; mais elle se jetta dans la mer plus vîte que je ne souhaitois. L'écume qui flottoit sur les ondes, n'étoit pas plus blanche que son corps. Si je ne l'eusse pas vue auparavant, j'aurois cru voir une Néréïde. Lorsqu'elle quitta le bain, elle ressembloit à Vénus, quand on représente cette Déesse sortant de la mer. J'aurois dû me contenter de la vue d'une si jolie personne en cet état ; mais l'homme est-il capable de se modérer lorsque ses passions s'allument ? Je ne pus m'empêcher de vouloir m'approcher d'elle pour l'embrasser ; mais aussi-tôt me repoussant rudement : Arrêtez, insolent, me dit-elle, gardez-vous bien de porter sur moi vos mains hardies, de peur d'éprouver le châtiment que méritent les audacieux. J'eus beau lui demander pardon de ma hardiesse ; au-lieu de l'appaiser, mes excuses ne servirent qu'à irriter sa colere ; elle brisa mon hameçon, & le jetta dans la mer, avec la pêche que j'avois faite. Qu'elle me parut aimable dans ses emportements ! Si je lui manquai de respect, je vous assure que j'en fus assez puni ; car je ne suis point encore consolé d'avoir eu le malheur de lui déplaire.

LETTRE XXII.

PHILOSTRATE A PAMPHILE.

ENfin, vous triomphez, & comme un Conquérant qui vient de remporter une victoire ; vous avez toute l'insolence d'un vainqueur. Vous me regardez comme un insecte qui rampe à vos pieds ; & l'amour dont Cadmea brûle pour vous, enfle moins votre cœur, que la préférence qu'elle vous donne sur moi. Mais, parlez, rival orgueilleux ; pourquoi vous imaginez-vous qu'on vous aime ? est-ce à cause de votre beauté ? Hé bien, soit, je ne veux pas vous contredire. Elle trouve en vous un Amant digne de son estime. Vantez-vous que votre mérite m'enleve un cœur que je voulois conserver. Applaudissez-vous d'une si belle conquête. Insultez même, si vous voulez, à la douleur dont vous me croyez pénétré, d'avoir perdu une maîtresse ; j'en connois trop le prix pour la regretter. Si elle étoit moins volage, je mêlerois peut-être des pleurs à votre

triomphe ; mais ſoyez aſſuré que je le vois d'un œil indifférent. La victoire eſt ſouvent plus fatale aux vainqueurs, qu'aux vaincus.

LETTRE XXIII.

MELITA A NICHOCARITES.

LA discorde sépareroit encore Nichocarites & Melita ; nous vivrions tous deux dans la mésintelligence, si Vénus n'eût pas eu pitié de deux amants qu'elle a unis elle-même. L'amour n'a pu souffrir plus long-temps un divorce si préjudiciable à son autorité, & si contraire à ses intérêts. Ses nœuds rompus, & ses loix mépriſées, ont intéreſſé sa gloire, à remettre nos cœurs sous son obéissance. Que ceux à qui notre division a donné de la joie, s'affligent de notre raccommodement. Oui, mon cher Nichocarites, je jure par notre ardeur mutuelle, que nous allons avoir une parfaite liaison d'ames, & une fidelle correspondance de volontés. Hier je pleurai de joie en entrant chez vous : ne me trompai-je point, disois-je en moi-même ? Ne seroit-ce pas un songe ? Hé quoi, je revois un lieu où mon cher amant m'a tant de fois juré de m'aimer toujours ! mais je m'abandonne, peut-être mal-à-propos,

propos, aux transports que m'inspire un si doux souvenir. Vous avez vu Melissaria. Elle est belle. L'avez-vous vue avec plaisir ? Songiez-vous à moi quand vous étiez avec elle ? Ne penserez-vous plus à elle quand je serai avec vous ? J'aurois trop à souffrir, si je ne me flattois pas de l'espérance que vous serez tout à Melita. Adieu, cher Amant, rendons grace à Vénus & à son fils, de nous avoir reconciliés. Il faut convenir que les plaisirs de l'amour ont quelque chose de plus vif & de plus piquant, lorsqu'ils ont été quelque temps interrompus.

LETTRE XXIV.

APOLLOGENES A SOSIAS.

UN cœur peut aimer deux objets en même temps ; c'eſt une vérité que j'éprouve malgré moi. Que les Amants ceſſent de jurer à leurs Maîtreſſes, qu'ils n'aimeront jamais qu'elles ; car ils pourroient faire de faux ſerments. Qu'ils ne diſent pas qu'une beauté qu'on adore, remplit le cœur, & le ferme à toute autre perſonne. Si nous devenons ſenſibles aux attraits d'une belle, pourquoi ne veut-on pas qu'une autre qui aura le même mérite, faſſe ſur nous la même impreſſion ? Avant que d'épouſer Delphire, ma femme, vous ſavez, mon cher ami, que j'aimois une fort jolie fille ; & quoique, pour pluſieurs raiſons, nous viſſions l'un & l'autre que nous ne pouvions nous unir enſemble, nous ne laiſſâmes pas, ſans ſavoir à quoi aboutiroit notre paſſion, de nous promettre de nous aimer toujours. Cependant on me propoſa Delphire ; & comme je lui trouvai tout ce qu'on peut ſouhaiter dans une femme

qu'on veut aimer toute sa vie, j'acceptai le parti, avec d'autant plus de joie, que je me persuadai qu'en me mariant, je me déferois d'une passion inutile. Mon mariage se fit donc; & mon épouse, par son bon caractere, sut m'attacher à elle si fortement, que je ne songeai plus qu'à lui plaire. Mais admirez le caprice de mon étoile : ma Maîtresse est revenue dans ma pensée avec tous ses charmes, & l'amour que j'avois pour elle s'est réveillé. Ainsi, quand je suis avec ma femme, je soupire pour ma Maîtresse; & lorsque je suis avec ma Maîtresse, je rends justice à ma femme. Toujours content de ce que je possede, je me souviens avec plaisir de ce que je ne possede pas. Je suis comme un vaisseau poussé par deux vents contraires; je cede tantôt à l'un, & tantôt à l'autre. Les sentiments que j'ai pour Delphire, ne détruisent point ceux que j'ai pour ma Maîtresse; & l'amour que je sens pour celle-ci, ne m'empêche pas de brûler toujours pour l'autre. Plût aux Dieux que ces deux rivales pussent aussi-bien s'accorder ensemble, que j'accorde les sentiments que j'ai pour elles!

LE Curé, dans cet endroit, ayant acheve de lire les Lettres d'Ariſtenete, demanda ſi la compagnie ſouhaitoit qu'il reprît les dépêches de la Valiſe, & qu'il en continuât la lecture. Les Dame lui répondirent qu'oui ; mais qu'elles avoient peur que cela ne le fatiguât. Oh que non, Meſdames, répliqua-t-il, perdez cette crainte ; j'ai, Dieu merci, la poitrine bonne, & mes poumons ſont faits à la fatigue. En diſant ces paroles, il ſe ſaiſit d'une dépêche qui étoit conçue en ces termes.

LETTRE XX.

De la VALISE TROUVÉE.

D'un vieux Poëte à une Dame qui aime la Littérature, & dont l'esprit est très-cultivé.

REjouissez-vous, Madame; vous lirez bientôt la Tragédie nouvelle dont vous me demandez compte, & qui fait aujourd'hui tant de bruit à Paris. Elle est sous la presse, & vous pouvez être assurée que vous en aurez un des premiers exemplaires. Tous ceux qui ont vu représenter cette Tragédie, en ont été charmés. Ils en ont, entre autres choses, admiré la versification, qui leur a paru mâle & hardie. Puisse-t-elle éviter le malheureux sort qui semble être attaché à l'impression des pieces qui ont extraordinairement réussi dans la bouche des Acteurs! Que de Poëmes Dramatiques, après les plus brillants succès, sont depuis cinquante ans tombés dans l'oubli, & même dans le mépris! J'en pourrois citer un grand nombre; mais

je me contenterai de parler de la Judith de Monsieur Boyer. Elle a eu une si bizarre destinée, que je veux vous en conter l'Histoire. Je crois qu'elle vous divertira.

La Judith de M. l'Abbé Boyer, fut représentée par de fameux Acteurs, & occupa la Scene pendant tout un Carême. La Cour & la Ville y couroient en foule, & principalement les femmes, qui la trouvant, je ne sais pas pourquoi, fort intéressante, y mirent la presse. C'étoit tous les jours une si grande affluence de femmes de toutes sortes de conditions, qu'on ne savoit où les placer. Les hommes furent obligés de leur céder le Théâtre, & de se tenir debout dans les coulisses, Quelle fureur ! Imaginez-vous deux cents Dames assises sur des banquettes, où l'on ne voit ordinairement que des hommes, & tenant des mouchoirs étalés sur leurs genoux, pour essuyer leurs yeux dans les endroits touchants. Je me souviens, sur-tout, qu'il y avoit au quatrieme Acte une Scene où elles fondoient en pleurs, & qui, à cause de cela, fut appellée *la Scene des Mouchoirs*. Le Parterre, où il y a toujours des rieurs, au-lieu de pleurer avec elles, s'égayoit à leurs dépens. Pour

moi, je ne prenois plaiſir qu'à obſerver l'Auteur, auprès de qui je me trouvois quelquefois à l'Amphitéâtre. Enivré du ſuccès de ſa Judith, il alloit là mendier des louanges, comme font tous les Auteurs en pareil cas, & il n'avoit pas peu d'occupation à répondre aux compliments qu'on lui faiſoit. Monſieur l'Abbé, lui diſoit l'un, voilà ce qui s'appelle une piece ſublime & pathétique. Vous devez être bien content, lui diſoit l'autre, d'avoir produit un ſi bel ouvrage; auſſi vous voyez tous les Spectateurs dans l'admiration. Je leur en donnerai bien d'autres, répondoit modeſtement le Gaſcon, ſur le ton de ſon pays. Je tiens le public, à préſent que je ſais ſon goût. Boyer ſe donnoit ainſi les violons, & véritablement Paris n'abandonnoit point ſa piece. En un mot, le charme dura juſqu'à la clôture du Théâtre. Alors notre Auteur, un peu trop perſuadé du mérite de ſa Tragédie, ſe hâta d'en faire gémir la preſſe, ſi bien qu'elle fut imprimée dans la quinzaine de Pâques, & ſifflée à la *Quaſimodo*, c'eſt-à-dire, à la rentrée. Mademoiſelle de Champmêlé, Actrice digne d'une éternelle mémoire, faiſoit le rôle de Judith. Etonnée d'entendre une pareille ſymphonie, elle dont les oreilles

étoient accoutumées aux applaudiſſements, elle apoſtropha le Parterre, dans ces termes : » Meſſieurs, nous ſommes aſſez » ſurpris que vous receviez aujourd'hui » ſi mal, une piece que vous avez applau- » die pendant le Carême ". Dans ce moment, on entendit une voix qui prononça ces paroles : *Les ſiffleurs étoient à Verſailles, aux Sermons de l'Abbé Boileau.*

Ce que je vous rapporte, Madame, eſt un fait conſtant, dont j'ai moi-même été témoin. Vous voyez par cet exemple, que le Public ſe détrompe auſſi facilement, qu'il s'eſt laiſſé tromper ; & que par conſéquent un Auteur qui vient de réuſſir ſur la Scene, au-lieu d'en avoir de l'orgueil, doit craindre qu'il n'ait fait un mauvais ouvrage. Il n'eſt encore aſſuré de rien. Je ris d'un téméraire qui croit être ſûr d'attraper le goût du Public. Rien n'eſt plus difficile. Je compare le goût du Public, à un petit oiſeau qui voltige ſans ceſſe de branche en branche : un Chaſſeur qui veut le coucher en joue, a beau le ſuivre de l'œil ; l'oiſeau, par la vîteſſe de ſon mouvement, lui fait ſouvent manquer ſon coup.

LETTRE XXI.

D'un Neveu à sa Tante.

J'Ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui, ma très-chere & très-honorée Tante, pour vous faire part d'une aventure assez sérieuse, qui m'est arrivée la nuit derniere. Je me suis trouvé dans le plus grand danger où j'aye été de ma vie. Ne vous effrayez point. Le péril est passé. J'allai hier au soir dans une maison, où l'on joue ordinairement au Pharaon, & je pontai si heureusement, que je gagnai cent louis. Je les mis dans ma bourse, en présence de plusieurs personnes; & suivi de l'Epine, mon laquais, je sortis de la salle du jeu, entre onze heures & minuit. J'entrai dans ma chaise à porteurs, qui m'attendoit à la porte, & je pris gaiement le chemin de mon auberge. Mais nous eûmes à peine fait deux cents pas, que ma chaise fut arrêtée tout-à-coup par cinq ou six hommes, dont deux me présenterent, l'un un poignard, & l'autre un pistolet, en me demandant la bourse. Je ne me la fis pas demander

deux fois. Je la remis docilement à ces frippons, qui, satisfaits de me l'avoir enlevée, se retirerent aussi-tôt, laissant à mes porteurs la liberté de me rendre chez moi.

Je n'en fais pas le fin, ma Tante, je fus un peu étourdi de cet événement. Outre que j'étois sensible à la perte de mes louis, j'étois fort en peine de mon laquais, qui ne revenoit point. Qu'est-il devenu, disois-je, ce pauvre garçon? Peut-être aura-t-il voulu faire quelque résistance; car il est plein de courage & de zele, & il se sera fait tuer. Cela n'est pas impossible. Que je vais avoir d'inquiétudes jusqu'à ce que je sois éclairci de son sort! Pendant que je m'affligeois de cette façon, admirez l'enchaînement des causes secondes, l'Epine arriva tout essoufflé. Ah! te voilà, lui dis-je avec émotion! Hé, pourquoi n'es-tu pas revenu plûtôt? que tu m'as causé d'allarmes! Monsieur, me répondit-il, je viens les dissiper, en vous apprenant le coup d'état que j'ai fait. Dans le moment que vous avez lâché votre bourse à l'un des deux voleurs qui vous l'ont demandée, j'étois auprès de lui; & l'étourdi me prenant pour un de ses camarades, me l'a mise entre les mains. Alors exerçant les bonnes

jambes que le Ciel m'a données, je me ſuis, par une courſe légere, éloigné de ces honnêtes gens. Et par de longs détours que j'ai jugé à propos de prendre, ajouta-t-il en montrant ma bourſe, je me rends auprès de vous avec vos louis, que j'ai ſauvés de leurs griffes. Vous vous imaginez bien, ma Tante, que je ne manquerai pas de récompenſer l'Epine.

Il le mérite bien, s'écria la Marquiſe. Un pareil domeſtique n'eſt pas commun. Il eſt du moins plus honnête homme que celui qui vouloit eſcamoter cent piſtoles à ſon maître. Meſſieurs, dit le Curé, j'ai mis à part une dépêche qui me paroît originale. Elle contient l'hiſtoire d'un Singe. Je ne ſais ſi vous êtes curieux de l'entendre. Très-curieux, répondit le Chevalier, & je vous aſſure que ces Dames en ſeront ravies. Elles écoutent avec attention des hiſtoires de chiens & de chats, & vous doutez qu'elles prennent plaiſir au récit des actions d'un ſinge, qui eſt de tous les animaux la machine la plus ingénieuſe? Vous n'y penſez pas. Liſez hardiment cette Lettre. Le Paſteur, auſſi perſuadé que le Chevalier, qu'elle ſeroit du goût de la compagnie, en fit dans le moment la lecture.

LETTRE XXII.

D'UN AMI A SON AMI.

Hiſtoire du Singe de Cordoue.

JE ris hier de bon cœur, en entendant raconter l'aventure d'un Singe ; & puiſqu'elle ma diverti, j'ai cru que je pouvois vous en faire le récit. Elle eſt trop plaiſante & trop ſinguliere pour vous ennuyer. La voici telle qu'elle m'a été détaillée par un honnête homme, qui m'a proteſté qu'elle étoit véritable. Il y avoit à Bordeaux un Gentil-homme, qui étoit tellement adonné au jeu des Echecs, qu'il fut ſurnommé par les rieurs de la Ville, *le Chevalier de l'Echiquier.* Il eſt vrai qu'il faiſoit de ce jeu-là l'unique occupation de ſa vie. De ſorte qu'il devint le plus fort joueur de Gaſcogne. Il n'y avoit perſonne qui oſât jouer à but avec lui.

Dans le temps de ſa plus grande réputation, il paſſa par Bordeaux un Cavalier Eſpagnol, qui voyageoit. Il s'arrêta quelques jours dans cette Ville, & vit par haſard jouer dans un tripot le Chevalier

de l'Echiquier, dont tout le monde admiroit les coups. A chaque piece qu'il touchoit, on entendoit un murmure applaudiſſant. A la fin d'une partie, l'Eſpagnol lui dit : En vérité, Seigneur François, je ſuis étonné de trouver en France un homme qui joue aux Echecs auſſi-bien que vous. Sans vous flatter, je vous dirai que vous me paroiſſez de la force de D. Gabriel de Roquas, qui paſſe pour le plus fort joueur qu'il y ait en Eſpagne. Seigneur Cavalier, lui répondit le Gaſcon, qu'eſt-ce que c'eſt que ce Dom Gabriel? je n'en ai jamais oui parler. C'eſt un Gentil-Homme Cordouan, repliqua l'Eſpagnol; & il eſt actuellement à Cordoue, où tous les jours il arrive de tous les endroits de la Monarchie d'Eſpagne, des joueurs qui s'imaginant être des Calabrois, oſent lui propoſer de jouer une partie : mais aucun de ces téméraires ne le gagne; & il s'en retournent tous chez eux, perſuadés qu'aucun mortel n'eſt comparable à Dom Gabriel. Ils ont peut-être tort, reprit le Chevalier de l'Echiquier; & juſqu'à ce que ce redoutable Cordouan m'ait vaincu, je ne le croirai point invincible. Au-lieu de me le faire craindre, en me le peignant ſi terrible, vous m'inſpirez l'envie d'aller

à Cordoue le provoquer au combat ; & dussai-je grossir le nombre des audacieux, qui ont augmenté sa gloire par leur défaite, je pars dès demain pour l'Espagne. Je brûle d'impatience de me voir aux mains avec un ennemi digne de moi.

Vous croyez peut-être que ce Gascon ne parloit pas sérieusement. Pardonnez-moi. Dès le jour suivant, il partit de Bordeaux, sans s'embarrasser de ce qu'on pourroit dire d'un voyage si ridicule ; & suivi d'un valet bien monté comme lui, il se mit en chemin pour Cordoue. Aussi-tôt qu'il fut arrivé dans cette Ville, il s'informa de la demeure de D. Gabriel de Roquas ; & s'y étant rendu, il trouva ce Gentil-Homme qui jouoit aux Echecs avec un petit singe qui étoit assis à la façon de son espece, sur une table, un Echiquier devant lui. Le Seigneur Dom Gabriel se leva pour recevoir l'étranger, qui, l'abordant fort civilement, lui dit : Seigneur, vous voyez un Gentil-Homme Francois, qui, sur le bruit de votre réputation, vient exprès de son pays, pour vous prier d'avoir la complaisance de jouer avec lui une partie d'Echecs. Vous aimez donc bien ce jeu-là, lui répondit Dom Gabriel en souriant, puisque vous venez de si loin me faire une pareille pro-

position ; & selon toutes les apparences, vous jouez parfaitement ? Assez bien, repliqua le Gascon ; & pour vous le couper court, je vous avouerai franchement que je suis le Coriphée des joueurs d'Echecs de Bordeaux. Je m'en réjouis, dit le Seigneur de Roquas. Nous allons voir tout-à-l'heure ce que vous savez faire. Voilà un Echiquier préparé. Toutes les pieces sont posées. Asseyons-nous, & jouons. Là-dessus ils prennent leurs places, & commencent la partie. Mais à peine ont-ils joué cinq ou six coups, que D. Gabriel se leve avec vivacité, en disant : Vous n'êtes pas de ma force. Il est inutile de continuer. Vous ne pouvez, tout au plus, gagner que mon singe.

A ces derniers mots, le François le prenant pour un trait railleur, dit au Cordouan, de l'air d'un homme qui se croit insulté : Seigneur Dom Gabriel, je m'imagine, Dieu me damne, que vous vous moquez de votre serviteur. A votre avis, suis-je fait pour jouer avec un singe ? Vous pouvez jouer avec le mien, répondit Dom Gabriel ; car c'est un animal plein d'adresse & d'intelligence. Il entend tout ce que je lui dis ; & je l'ai trouvé si disciplinable, que je lui ai montré à jouer aux Echecs. Aux Echecs, s'é-

cria le François avec une extrême surprise ! Cela peut-il être ? Il ne tiendra qu'à vous, reprit le Cordouan, d'en être témoin tout-à-l'heure ; & je vous assure qu'il s'en acquitte si bien, que je parierois plutôt pour lui que pour vous. Sandis ! dit le Gascon, je crois que vous me bernez. Un singe jouer aux échecs ! Il faut que je joue une partie avec lui, par curiosité. Je veux avoir le cœur net sur cela.

Le Gentil-Homme de Cordoue, pour le satisfaire, appella son singe. Narcisse, lui dit-il, mets-toi à ma place, & acheve la partie que j'ai commencé avec ce Seigneur étranger. Alors le singe sauta sur la table, se plaça devant le Gascon ; & en moins de dix coups, le fit échec & mat. Le Chevalier de l'Echiquier, qui ne s'étoit point attendu à perdre si promptement la partie, au-lieu de rire de l'aventure, en fut si mortifié, que se laissant aller à la colere, il jetta Narcisse à six pas de lui, d'un coup de poing. Le pauvre animal en poussa un cri perçant, & se retira en faisant d'horribles grimaces. Le Seigneur de Roquas ne vit pas, sans chagrin, maltraiter son singe ; il en fit des reproches au Gascon. Vous êtes bien vifs, vous autres François, lui dit-il : pour-

quoi avez-vous frappé mon singe ? Cela ne se fait point entre bons joueurs. Si vous avez perdu la partie, ce n'est qu'à vous seul que vous devez vous en prendre. Vous avez raison, Seigneur Dom Gabriel, lui répondit le Gentil-Homme de Bordeaux : j'ai tort, je l'avoue ; nous autres Gascons, nous avons le sang un peu chaud. Je vous demande pardon de mon injuste emportement ; & pour me réconcilier avec Monsieur votre singe, je vous prie de l'engager de me donner ma revanche. C'est ce que je n'oserois vous promettre, lui repartit l'Espagnol. Mon singe est effrayé. Je ne sais s'il voudra m'obéir ; cependant je vais tâcher de le faire revenir. En même-temps il se mit à rappeller l'animal, employant tantôt la priere, & tantôt la menace. Mais l'indocile Narcisse, au-lieu de se montrer, se tenoit caché dans un coin ; craignant de s'exposer, s'il paroissoit, à recevoir un nouveau coup de poing. Son Maître, toutesfois, lui parla de façon qu'il le rassura ; & l'ayant fait revenir auprès de lui : Allons, mon fils lui dit-il en le caressant, donne à Monsieur sa revanche, & ne crains rien. Il est fâché de t'avoir frappé. Cela ne lui arrivera plus. Le singe, aussi-tôt, se

remit sur la table, devant l'Echiquier, & commença une seconde partie en tremblant de tous ses membres; car la vue du François lui faisoit peur. Narcisse joua pendant un quart d'heure sans faire le moindre mouvement qui pût laisser entrevoir le dessein qu'il méditoit ; mais tout-à-coup, sautant de dessus la table en-bas, il prit la fuite avec épouvante, & disparut comme un éclair. Le Gascon, surpris de cette action du singe, demanda pourquoi il s'enfuyoit ainsi. N'en voyez-vous pas bien la raison, répondit Dom Gabriel ? vous n'avez plus que deux coups à jouer, après quoi il vous fera échec & mat. Et comme il n'a pas oublié de quelle maniere vous en usez avec les gens qui vous gagnent, il a pris, en singe prudent & sage, la précaution de s'éloigner de vous avant la fin de la partie.

Le Chevalier de l'Echiquier ne pouvant se consoler d'avoir été battu aux Echecs par un joueur automate, reprit à l'heure même le chemin de Bordeaux, où ses amis ne manquerent pas de lui demander à son retour, s'il avoit gagné Dom Gabriel de Roquas. Comment aurois-je pu le gagner, Messieurs, lui répondit-il? je n'ai pu même gagner son singe.

Toute la compagnie applaudit à l'hiſtoire du ſinge de Cordoue. En vérité, Meſſieurs, dit la Marquiſe, il faut convenir qu'il y a des animaux qui font des choſes bien ſurprenantes. Pour moi, dit le Chevalier, cela ne m'étonne point du tout, puiſque les bêtes, à ce qu'on dit, ſont animées par autant de démons qui les font agir. Ce que je n'ai pas de peine à croire à préſent; car pour jouer aux Echecs auſſi-bien que Narciſſe, il falloit que ce ſinge eût le diable au corps.

LETTRE XXIII.

D'un Homme d'Affaires à une Dame d'Alençon.

JE demeure d'accord avec vous, Madame, que M. B. . . n'étoit pas un homme fort estimé dans le monde. La bassesse de sa naissance, & des premiers emplois qu'il a exercés, ne rend pas sa mémoire fort vénérable ; mais il n'est pas moins vrai aussi qu'il avoit l'ame noble & généreuse. Je l'ai connu assez particuliérement ; & si j'avois à écrire son histoire, j'ose dire que je pourrois citer mille traits de générosité qui ne sont sus que des personnes qui s'en sont ressenties ; car M. B. . . . ne faisoit point plaisir par ostentation. Permettez-moi de vous en rapporter un seulement.

M. B..... étant un jour à la Comédie Italienne, se trouva dans une Loge auprès d'un Chevalier de Saint-Louis, homme d'esprit & de bonne mine. Ils lierent ensemble conversation, & ils se plurent réciproquement. A la fin de la Comédie, M. B.... dit au Chevalier :

Monſieur, ſans façon, voulez-vous venir ſouper chez moi? ma table n'eſt pas mauvaiſe, & j'ai toujours bonne compagnie. Le Militaire accepta la propoſition. Ils ſortirent auſſi-tôt de l'Hôtel de Bourgogne, & M. B.... ayant fait monter ſon convive dans ſon carroſſe, qui étoit à la porte, il l'emmena chez lui. Ils y trouverent trois ou quatre hommes, qui étoient venus-là pour ſouper, qui paroiſſoient des perſonnes de condition, & qui l'étoient effectivement. Ils ſe mirent tous gaiement à table, & y demeurerent juſqu'à une heure après minuit, en tenant de joyeux propos, & en buvant les meilleurs vins. Après le repas, les convives ſe retirerent chacun chez ſoi; mais avant qu'ils ſe ſéparaſſent, M. B.... pria le Chevalier de Saint-Louis de venir le plus ſouvent qu'il pourroit ſouper avec lui. Ce que le Chevalier lui promit. Cependant, quoiqu'ils fuſſent très-contents l'un de l'autre, le Militaire, loin de tenir ſa promeſſe, & de cultiver l'amitié de M. B..., ne ſongea plus à lui.

Il y avoit déja trois mois d'écoulés depuis le jour qu'ils avoient fait connoiſſance à la Comédie Italienne, lorſque le Chevalier, par le crédit d'une Ducheſſe dont il avoit été Ecuyer, obtint un pe-

tit Gouvernement, qui ne valoit tout au plus que mille écus de rente : encore la protectrice. exigeoit-elle de sa reconnoissance, un présent de quatre mille livres. Ce qui le mettoit dans le plus grand embarras du monde. Car outre que M. le Gouverneur étoit un cadet de la Garonne, & par conséquent très-mal en especes, il n'avoit pas un ami qui fût en état de lui prêter une pistole. Que faire dans une si fâcheuse situation ? Il se ressouvint alors de M. B... ; & se répentant de l'avoir négligé : Qu'as-tu fait, malheureux, se disoit-il à lui-même avec amertume ? La fortune qui te préparoit la grace que tu as reçue de la Cour, t'avoit procuré une connoissance qui te seroit peut-être aujourd'hui d'un grand secours, si tu l'avois menagée. Tout hardi que tu es, tu n'auras pas le front de revoir M. B... ; si tu avois cette effronterie, il t'en puniroit par un juste refus. Après ces réflexions, il en faisoit d'autres que la nécessité lui fournissoit, & il se résolut, enfin, à recourir à M. B..., au hasard de s'exposer à une reception désagréable. Mais le poli M. B..., au-lieu de lui faire un mauvais accueil, le reçut fort gracieusement. Ah ! Chevalier, lui dit-il d'un air riant, vous savez

que j'ai ſujet de me plaindre de vous. Vous m'avez manqué de parole. Je confeſſe ma faute, lui répondit le Militaire, & je vous avouerai, à ma honte, que je ſuis encore plus coupable que vous ne penſez, puiſque ma viſite eſt un peu intereſſée. En même temps il lui détailla de quelle maniere, & à quelle condition, il avoit obtenu ſon Gouvernement; & il ne lui cacha point l'embarras où il étoit de trouver quatre mille francs pour ſon avare Ducheſſe. Il crut qu'après ce détail, M. B.... pourroit lui offrir ſa bourſe; mais le Financier ne fit que rire de ſa ſituation. Allez, allez, Monſieur le Chevalier, lui dit-il, un galant homme comme vous, ne doit pas être embarraſſé pour ſi peu de choſe. Vous vous tirerez de-là ſans peine. Voici des convives qui nous viennent; il ne faut ſonger qu'à nous réjouir. Il arriva, en effet, dans ce moment, pluſieurs Cavaliers, qui avoient coutume de venir réguliérement tous les jours dîner chez M. B... On ſe mit à table, & l'on fit très-bonne chere. Quoique notre Gouverneur n'eût pas l'eſprit dans une diſpoſition gaye, il ne laiſſa pas de briller pendant le repas; car il étoit tout-à-fait amuſant. Il pouſſa encore quelques bottes au Fi-

nancier, touchant les quatre mille livres en queſtion; mais jugeant que c'étoit infructueuſement, il ne lui en parla plus; & perdant toute eſpérance de réuſſir de ce côté-là, il ſortit dans le deſſein d'aller ailleurs chercher quelqu'un qui voulût lui prêter cette ſomme. Le pauvre diable, ſans le trouver, courut tout le reſte de la journée, & ſe retira le ſoir fort chagrin dans l'hôtel garni où il étoit logé. Monſieur, lui dit ſon Hôteſſe, il y a là-haut un homme qui vous attend depuis trois heures pour le moins, à la porte de votre appartement, & qui eſt chargé d'une petite hotte, qui me paroît pleine d'eſpeces.

Ces paroles émurent terriblement notre Chevalier, qui monta vîte à ſon appartement, & rencontra véritablement un homme couché par terre à ſa porte, la tête appuyée ſur une hotte remplie de ſacs d'argent. Mon ami, lui dit le Militaire, à qui en voulez-vous? Au Chevalier de Mexignac, lui répondit le porteur de hotte; ne ſeroit-ce point vous, par aventure? Oui, mon enfant, lui repartit le Chevalier, d'un air doux & honnête; qu'eſt-ce qu'il y a? Monſieur, reprit le porteur, ce ſont dix ſacs de mille francs chacun, que M. B.... vous envoye.

voye. A ces mots, le Chevalier de Mexignac, transporté de joie, donna une pistole au porteur, pour boire à sa santé : & pénétré de la plus vive reconnoissance, il se rendit le lendemain matin au levé du Financier. Monsieur, lui dit-il en l'abordant avec toutes les marques d'un homme fort sensible au bienfait reçu, permettez que je vous témoigne tout le ressentiment que j'ai du plaisir que vous m'avez fait. Je n'oublierai jamais que je vous dois le bonheur de ma vie. Ne parlons point de cela, interrompit M^r. B..; je suis bien-aise de vous voir content. Mexignac voulut lui faire un billet de dix mille francs ; mais le Financier s'y opposa : Non, Chevalier, lui dit-il, je ne veux point de billet. Commencez par satisfaire votre Ducheſſe, & employez le reste de votre argent à vous arranger dans votre petit château. Ne songez à payer vos dettes qu'après vous être enrichi dans votre Gouvernement. C'est le terme que je vous prescris pour vous acquitter envers moi. Voilà, Madame, une action de M^r. B...; je la tiens d'un ami du Chevalier de Mexignac, qui la lui a lui-même révélée, pour faire honneur à la mémoire de son bienfaicteur.

Que l'ame de ce Financier, s'écria le

Baron, jouiſſe d'un repos éternel. C'étoit un galant homme. Je crois bien que dans le cours de ſa vie, il a fait plus d'un tour de ſon métier; mais je les lui pardonne, puiſque ſes exploits ſont mêlés de traits généreux. Entre nous, dit la Marquiſe, il me ſemble que le Chevalier de Mexignac ne méritoit guere que M^r. B... lui rendît ſervice. Il eſt vrai, reprit le Baron, que tout autre que ce Financier, auroit été plus vindicatif; mais il en eſt plus eſtimable.

LETTRE XXIV.

D'un Frere à sa Sœur.

HISTOIRE D'UN ENFANT GATÉ.

VOus faites bien, ma Sœur, de ne pas trop aimer vos enfants; je veux dire, de ne leur pas montrer toute la tendresse que vous avez pour eux. Par cette conduite prudente & sage, vous éviterez le chagrin qui dévore aujourd'hui Madame Argante, veuve d'un Tréſorier de France. J'aurois tort de ne vous pas mander l'aventure qui vient d'arriver dans sa famille. Ce détail vous confirmera dans le dessein de continuer, comme vous avez commencé, a donner à mes neveux & à mes nieces, une éducation un peu sévere.

Madame Argante a une fille de seize à dix-huit ans, & un fils de dix-neuf. Cette mere folle, au-lieu de les aimer également tous deux, a peu d'affection pour sa fille, & idolâtre son fils. Ce sont pourtant deux sujets bien différents. Hortense est belle & vertueuse, & Saint-

Fard a tous les vices de la jeuneſſe. Néanmoins, quoique la ſœur ait toutes les bonnes qualités du cœur & de l'eſprit, ſa mere n'y fait aucune attention; quelques ſottiſes que faſſe le frere, Madame Argante en eſt charmée. Elle aime ce qu'elle devroit haïr, & hait ce qu'elle devroit aimer. Tous ſes parents, & principalement un célebre Avocat, qui eſt ſon frere, lui diſent en vain tous les jours, que Saint-Fard eſt plongé dans toutes ſortes de débauches; elle ne peut ajouter foi aux rapports qu'on lui fait contre un fils ſi chéri. Loin de ſe laiſſer prévenir contre lui, elle l'excuſe, & prend ſa défenſe avec beaucoup de vivacité. Allez, allez, leur dit-elle, vous êtes tous de faux délateurs. Vous lui en voulez, vous le haïſſez, parce que je l'aime; mais vous avez beau vous déchaîner contre ce pauvre garçon, plus vous m'en direz du mal, plus il me ſera cher. Que répondre à cela? Comment faire entendre raiſon à une mere ſi entêtée? Il n'y avoit que Saint-Fard qui pût faire ce miracle. Lui ſeul pouvoit ſe détruire dans un eſprit ſi prévenu en ſa faveur. Ce qui, grace au Ciel, eſt arrivé de la façon que je vais vous le dire. Avant-hier Saint-Fard ayant appris que ſa mere avoit reçu

un rembourſement de vingt mille écus en or, trouva moyen de s'en rendre maître, à l'aide d'un valet dévoué à ſes volontés, & prit la fuite avec cette ſomme; mais les parents, auſſi-tôt, en ayant été avertis, firent leurs diligences; & du conſentement de Madame Argante, qui, pour le coup, ouvrit les yeux, Saint-Fard fut arrêté, & enfermé à Saint-Lazare, d'où il ne ſortira de long-temps.

Le Lecteur ſe diſpoſoit à continuer; mais il s'arrêta, en diſant à la compagnie: Voici une Lettre qui me paroît un peu trop badine. Je ſuis tenté de la ſupprimer. Gardez-vous-en bien, s'écria le Chevalier, ce ſont celles que j'aime. Je n'en doute pas, reprit le Paſteur; & je veux bien en faire la lecture, à condition que les Dames, ſi elles n'en ſont pas contentes, ne s'en prendront qu'à vous. Oui, volontiers, dirent-elles, vous n'avez qu'à lire; & pour peu que la Lettre bleſſe nos oreilles délicates, le Chevalier aura à faire à nous.

LETTRE XXV.

D'un Gentil-Homme d'Anjou qui fait à Paris l'homme à bonnes fortunes, à un Chevalier de son Pays.

PUisque vous voulez tenir regiſtre de mes aventures, Chevalier, j'en ai deux nouvelles à vous mander aujourd'hui, pour groſſir le volume. Elles ſont, il eſt vrai, fort différentes; mais l'Hiſtoire de ma vie en ſera plus variée.

Je ſuis actuellement aux trouſſes de la veuve d'un Avocat, pour laquelle les Parques ont déja filé ſix luſtres tout au moins. C'eſt une femme belle, bien faite, & digne d'occuper une place dans la galerie de mes maîtreſſes. Mais, entre-nous, je ne ſais ſi je dois me flatter d'en pouvoir faire la conquête; car c'eſt une Dame qui me paroît fiere & très-indifférente. Cependant je vais vous dire où j'en ſuis avec elle, & vous jugerez ſi j'ai tort, ou raiſon, de concevoir les plus douces eſpérances. Il y a huit jours que mon Avocate, & deux de ſes amies, accepterent une partie que je leur pro-

posai. Je les menai à Saint-Cloud, où nous passâmes l'après-dînée à nous promener, & nous y soupâmes. Vous vous imaginez bien que je fis l'agréable & le passionné auprès de ma veuve. Mais halte-là, s'il vous plaît. Les plus innocentes libertés me furent interdites, & l'on ne me laissa de libre que la langue, que j'employai à débiter des lieux communs. Tel fut le sot personnage qu'il me fallut faire pendant le souper.

Enfin, après le repas, nous remontâmes en carrosse, pour nous en retourner à Paris. Par hasard, ou autrement, les deux amies de l'Avocate se placerent dans le fond; de sorte que je me trouvai sur le devant, à côté de ma Princesse. J'en ressentis une douce émotion; & la nuit, qui étoit des plus obscures, m'inspirant une hardiesse que je n'aurois osé prendre le jour, je me saisis de la main de ma veuve, pour la baiser à la dérobée. Mais la Dame la retira dans le moment, avec tant de précipitation, que j'eus tout lieu de penser que mon action lui avoit déplu. Qu'as-tu fait, misérable, me dis-je alors à moi-même? tu perds par ta faute une bonne fortune. Elle n'auroit pu t'échapper, si tu ne l'eusses pas brusquée. Je me répentois de ma

vivacité, & je croyois que mon Avocate ne me la pardonneroit jamais, lorſque je ſentis revenir à moi ſa main, qu'elle n'avoit retirée que pour ôter ſon gant.

Le Baron, le Marquis & le Chevalier interrompirent en cet endroit de la Lettre, le Lecteur, par de grands éclats de rire; & c'étoit une choſe aſſez plaiſante à voir, que la peine qu'avoient les Dames à s'empêcher de ſuivre leur exemple. Voilà, s'écria le Baron, comme on juge mal des femmes. Et ſi vous voulez entendre le reſte de la Lettre, dit le Paſteur, vous verrez comme on juge mal des filles. Voyons cela, dit le Marquis. Auſſi-tôt le Curé pourſuivit ainſi la lecture de la dépêche commencée.

Il n'eſt pas beſoin de vous en dire davantage. Venons préſentement à une autre aventure qui m'arriva quatre jours après. De Senlis, où j'avois été pour affaire, je revenois à Paris par le coche. Il y avoit dedans une jeune perſonne qui s'attira mon attention, par une figure des plus piquantes. C'étoit une de ces petites Griſettes qui ont une chemiſe blanche, & un air tout appetiſſant. Il faut obſerver qu'elle étoit placée ſur le devant du carroſſe, & moi à ſes pieds, puiſque j'étois à la

portiere de ſon côté. J'eus bientôt lié converſation avec elle; & comme je me trouvois à portée de me faire entendre, en parlant tout bas, je ne négligeai pas cette commodité. Je lui adreſſai d'abord quelques paroles flatteuſes à demi-voix, en lui faiſant les doux yeux; & jugeant par ſes réponſes naïves, que c'étoit une fille toute neuve, une innocente qui n'avoit point encore été cajolée, la conquête m'en parut plus précieuſe. Auſſi, employant pour la tenter, tout ce que j'avois d'art, je paſſai la journée à lui faire des mines, auxquelles il me ſembla qu'elle prit quelque plaiſir. La nuit, pendant ce temps-là, nous ſurprit; & ſon obſcurité, devint telle, que nous ne pouvions plus nous voir dans le carroſſe. Alors faiſant réflexion que ma Griſette & moi nous allions bientôt nous quitter pour jamais, je ne voulus point me ſéparer d'elle ſans avoir auparavant fait un peu le badin. J'eus l'audace, & je m'en répens bien, je vous aſſure, de porter la main ſur un de ſes pieds qui étoit auprès de moi. Je la paſſai & repaſſai en badinant ſur la boucle de ſon ſoulier; & comme la Belle ne fit aucun mouvement qui marquât que le jeu lui déplaiſoit, je gagnai le gras de la jambe.

On me laiſſe faire. Cela me rend plus inſolent, & *d'encore en encore*, je parviens à la rotule du genou : mais ma témérité fut punie à l'inſtant ; car je me ſentis enfoncer dans la main une longue épingle qui m'obligea bien vîte à lâcher priſe.

Dans cet endroit, les Dames, interrompant à leur tour le Curé, ſe mirent à rire, & elles applaudirent fort à l'action de la Griſette. Pour une innocente, dit la Comteſſe, ne trouvez-vous pas, Meſſieurs & Meſdames, qu'elle s'eſt bien tirée d'embarras ? Pardonnez-moi, Madame, répondit le Baron ; bien des filles d'eſprit à ſa place n'en auroient peut-être pas fait autant. Meſſieurs & Meſdames, s'écria le Paſteur, écoutez-moi, s'il vous plaît : voici une dépêche plus digne de votre attention que la derniere.

LETTRE XXVI.

D'un Abbé de Paris, à une Dame d'Angers, qui lui avoit demandé son sentiment sur le goût.

VOus me demandez, Madame, ce que c'est que le bon goût, quelles sont les personnes qui le possedent, & qui jugent sainement des ouvrages d'esprit? Je vous avouerai franchement que je n'en sais rien. Si vous faites cette question aux pédants hériſſés de Grec & de Latin, ils vous diront d'un air orgueilleux, que c'est à leur école qu'il faut aller pour puiser dans les belles sources de l'antiquité la connoissance du vrai bon. Faites la même demande aux personnes de qualité, elles vous répondront que c'est dans leur commerce seul que réside le bon goût. Adressez-vous enfin aux gens de Lettres, & à ces hommes qui brillent dans les Cafés, en mettant le taux aux nouveautés littéraires; ils ne manqueront pas d'être assez vains pour vous faire réponse, qu'il n'appartient qu'à eux de décider. On pourroit, ce me sem-

ble, conclure de-là, que le goût eſt arbitraire. Comment arbitraire, s'écrieroient avec emportement certains beaux-eſprits qui veulent paſſer pour les oracles de la littérature! N'eſt-ce pas à nous qu'il faut s'en rapporter? Quand nous approuvons ou condamnons une piece de Théâtre, par exemple, notre jugement ne doit-il pas faire loi? Apprenez que notre cenſure & notre approbation, ſont des arrêts dont on ne peut appeller. Il eſt vrai, répondrai-je à ces génies déciſifs, que votre réputation pourroit en impoſer au Public, ſi vous vous accordiez enſemble; mais bien-loin d'être d'un même ſentiment ſur un ouvrage, vous en parlez contradictoirement, & vous vous échauffez là-deſſus, juſqu'à vous dire des injures groſſieres. Après cela, penſez-vous qu'on veuille s'en fier à vos déciſions? Non, Meſſieurs, on n'eſt ſûr de rien avec vous. Et pour vous prouver que le goût eſt arbitraire, je ne veux que vous demander pourquoi deux critiques qui paroiſſent avec une égale meſure d'intelligence & d'eſprit, ne ſont pas du même ſentiment ſur un ouvrage? Pourquoi l'un trouve-t-il mauvais, ce que l'autre trouve bon? c'eſt que chacun a ſa façon de penſer. Donc le goût eſt arbitraire.

Pour moi, Madame, je le crois ainſi, & je regarde comme des eſprits ſuperbes, & des fanatiques, tous ceux qui veulent qu'on ne penſe pas autrement qu'eux.

Je ſuis du ſentiment de cet Abbé, dit le Marquis; le goût me paroît arbitraire: & à moi auſſi, s'écria le Chevalier; ne dit-on pas ordinairement: *tot capita, tot ſenſus?*

Il y a, j'en conviens, têtes & têtes; mais les meilleures ne s'accordent pas mieux entr'elles que les autres: je penſe que le bon goût eſt un tréſor imaginaire, que les eſprits préſomptueux croyent poſſéder réellement.

Oh, ça, M. le Chevalier, dit alors le Lecteur, après s'être ſaiſi d'une nouvelle Lettre, voici une dépêche qui ſera de votre goût; car elle contient des bagatelles que vous aimez.

LETTRE XXVII.

D'un Gendarme de la Garde, à un de ſes Camarades qui eſt en Province.

JE me ſouviens, mon cher Camarade, que j'ai promis de vous écrire les affaires d'honneur, & les événements de galanteries qui pourront arriver à Paris pendant votre abſence.

Je vais, pour commencer à tenir ma promeſſe, vous apprendre un galant exploit de notre Camarade Damis. Ces jours paſſés, il ſortit de chez lui ſur les cinq heures du ſoir en chaiſe à porteurs, pour aller voir une Dame, dont il étoit nouvellement devenu amoureux. Il avoit un habit riche & tout neuf, ce qu'il eſt bon de remarquer, avec des bas de ſoie à coins d'or, & tout le reſte de l'ajuſtement d'un homme à bonnes fortunes. Enfin, poudré, muſqué, adoniſé, il arrive au port où tendoient ſes deſirs, c'eſt-à-dire, à la rue Montorgueil; car c'étoit-là que ſa Princeſſe demeuroit. A deux cents pas de chez elle, il ſort de ſa chaiſe, renvoye ſes porteurs; & pour

faire les choſes avec moins d'éclat, il continue ſon chemin à pied ; mais un Démon jaloux de ſes plaiſirs, confondit ſa diſcrétion. Il ſurvint tout-à-coup un orage qui l'obligea de gagner une allée pour s'y mettre à couvert d'une effroyable pluie, qui fit, en moins d'un quart-d'heure, un fleuve, de la rue Montorgueil.

Tandis que le Ciel lâchoit ſes écluſes ſur la Ville de Paris, comme s'il eût voulu l'abymer pour châtier ſes habitants, Damis, en ſe morfondant, faiſoit dans ſon allée des réflexions morales, à la maniere des Gendarmes, je veux dire, en maudiſſant ce temps affreux, en jurant comme un Payen. Il y avoit déja près de trois heures qu'il gardoit-là le mulet, lorſqu'il plut à Dieu que la pluie ceſſât. Mais notre galant n'en fut guere plus avancé ; car il lui fallut attendre l'écoulement des eaux ; ce qui le mena juſqu'à la nuit, qui, ce ſoir-là, devint très-ſombre. Cependant avec de la patience on vient à bout de tout. Damis ſortit de ſon allée, & marchant le long du ruiſſeau, qui étoit fort large, il s'avança vers la maiſon de ſa Nymphe. Il ſe flattoit que l'amour lui alloit tenir compte de ce qu'il venoit de ſouffrir ; & dans

une si douce espérance, il chantoit d'un air gai entre ses dents, ces Vers d'Opéra :

Il est fâcheux de porter des chaînes,
C'est un cruel tourment ;
Mais quand l'Amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

Il faut remarquer que pour entrer chez la Dame, il avoit le ruisseau à passer ; ce qu'il entreprit de faire : mais admirez le malheur qui le poursuivoit ce jour-là; dans l'instant qu'il se disposoit à sauter le ruisseau, un homme de l'autre côté, pressé de la même envie, le sauta aussi au même instant ; de sorte que Damis & lui venant à se rencontrer, se heurterent si rudement, qu'ils tomberent l'un & l'autre tout de leur long dans le ruisseau. Ils pousserent aussi-tôt chacun un cri ; & ce qu'il y a de merveilleux dans cette aventure, c'est qu'ils se reconnurent à la voix. C'est Moncade, dit Damis ! C'est Damis, dit Moncade ! En même-temps, s'étant relevés tous deux, ils ne purent s'empêcher de rire de cet événement, & de se voir dans l'état où ils se trouvoient. Camarade, dit Damis, soyons francs & sinceres : ne viendrois-tu point par hasard de chez une Dame de ma

connoiſſance ? Cela pourroit bien être, lui répondit Moncade. Où demeure-t-elle, & comment l'appelle-t-on ? Ne ſeroit-ce pas Beliſe ? Juſtement, reprit Damis ; c'eſt toi qui l'as nommée. Ah, l'infidelle ! ah, la perfide ! j'aurois juré qu'elle n'aimoit que moi. Déſabuſons-nous tous deux, mon ami, dit Moncade ; j'ai auſſi été la dupe de cette fripponne. Abandonnons-la pour jamais ; & rendons grace au Ciel du malheur qui vient de nous arriver, puiſqu'il eſt cauſe que nous ſommes détrompés.

Les Dames & les Cavaliers s'égayerent à l'envi aux dépens de Damis. Ce n'étoit pas la peine, dit le Baron, de ſe faire faire un ſi bel habit neuf, & de ſe parer comme pour aller à la noce. Il eſt vrai, dit le Marquis, qu'il a perdu bien déſagréablement ſon étalage. Pour moi, interrompit la Comteſſe aſſez ſérieuſement, je le plains ; car enfin, en tombant, il s'eſt peut-être bleſſé. Oui, vraiment, s'écria la Marquiſe d'un air moqueur : le pauvre petit poulet ! ne craignez-vous pas qu'il en meure ? Monſieur le Curé, pourſuivit-elle en adreſſant la parole au Paſteur, que nous allez-vous lire à préſent ? Une Lettre tendre & paſſionnée,

répondit-il, celle d'une Amante embrasée de mille feux, à son Amant absent depuis trois mois. Fi donc, dit le Chevalier, cela doit être fade. Faites-nous grace de celle-là. Le jargon des amours m'ennuye. Quand je prête l'oreille aux lamentations d'une Dame que l'amour presse, il me semble que j'entends gémir une chatte amoureuse sur les gouttieres. Encore une fois, Monsieur l'Abbé, passez celle-là. Qu'il s'en garde bien, dit la Marquise. La Comtesse & moi nous serons bien-aises d'en entendre la lecture. Nous avons eu la complaisance de nous prêter à votre goût; vous ne refuserez pas, Chevalier, de vous accommoder un peu au nôtre. Le Curé, sans hésiter, satisfit ainsi les Dames.

LETTRE XXVIII.

D'une Amante passionnée, à son Amant absent.

VOus me faites, mon cher Amant, une peinture assez vive des maux que l'absence vous fait souffrir; & si elle n'est pas moins vraie qu'elle est touchante, je suis très-contente de vous. Mais vous avez beau me vanter votre amour, il est impossible que vous m'aimiez autant que je vous aime. Je renonce à tous les devoirs de la société, pour m'occuper uniquement de ma tendresse. Je déteste tout ce qui peut un instant détourner de vous ma pensée. Je ne prends plaisir qu'à me souvenir des serments que vous m'avez faits de m'aimer toujours; & je me plais à m'imaginer que vous êtes incapable de les violer. Mais, dites-moi, songez-vous qu'il y a trois grands mois, trois siecles, que nous vivons séparés l'un de l'autre? Votre absence ne finira-t-elle jamais? Le Ciel m'auroit-il réservée au malheur de ne vous plus revoir? Non, je ne le crois pas. Vous

m'assurez que les affaires qui vous tiennent éloigné de votre Hortense, vont être incessamment terminées. Il n'y a que cette flatteuse assurance qui soutienne ma vie. Sans cela j'aurois déja succombé sous le poids de votre éloignement. Qu'il vous vole de plaisirs, mon cher Dorante ! Qu'il est fâcheux d'être écarté d'une maîtresse passionnée ! Y faites-vous quelquefois réflexion ? Je ne le crois pas. Si vous étiez sensible à ce que vous perdez, vous hâteriez votre retour.

Hé bien, Chevalier, dit la Marquise, trouvez-vous donc cette Lettre si fade ? Non, Madame, répondit-il ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est qu'elle est courte. Je m'attendois à un long verbiage d'amour, elle m'a trompé agréablement.

LETTRE XXIX.

D'une jeune Bourgeoise de Paris, à une de ses amies établie à Saumur.

MA CHERE ET BONNE AMIE,

PUisque nous sommes dans l'habitude depuis notre enfance de nous faire mutuellement les confidences les plus délicates, je t'écris aujourd'hui pour t'apprendre un troc assez plaisant que nous avons fait Araminte & moi. Tu connois cette fille, & tu sais qu'il y a long-temps que nous vivons ensemble dans une étroite liaison. Tu sais bien encore que nous avions pour amants, elle, Clitandre, & moi, Damon; mais les choses sont changées, & le récit que j'ai à te faire de ce changement, va te divertir.

Il y a quinze jours que j'étois aux Tuileries avec Araminte. Nous étions seules. Après quelques tours d'allées, nous allâmes nous asseoir sur le gazon; & là, pourras-tu bien croire qu'elle me tint ce discours? Ma chere Angélique, je m'apperçois chaque jour que Clitan-

dre a l'art de te plaire, & que tu ne serois pas fâchée de t'en faire aimer à mes dépens. Ces paroles me troublerent un peu, & je voulus interrompre Araminte, pour l'assurer qu'elle se trompoit dans ses soupçons ; mais elle me ferma la bouche, en me disant avec vivacité : Ne t'imagine pas, ma mignonne, que j'aye la moindre envie de te faire des reproches. Ne me regarde point comme une fâcheuse rivale, qui doit s'opposer à ton bonheur. Au contraire, je médite un dessein qui te fera plaisir à coup sûr. J'ai du goût pour Damon, ainsi que tu en as pris pour Clitandre. Car tu voudrois en vain me le céler. Je lis dans ton ame, de même que tu vois ce qui se passe dans la mienne. Que cela n'altere point notre amitié. Bien-loin d'imiter les femmes qui se brouillent par jalousie, songeons de concert aux moyens de nous rendre toutes deux contentes. Il m'en est déja venu dans l'esprit un, entre autres, que tu approuveras : le voici. Tu n'as qu'à feindre d'être mal satisfaite de Damon. Fais-lui un crime de quelque faute d'attention qui lui sera échappée, ou d'un regard qu'il aura laissé tomber par hasard sur quelque jolie personne. Romps avec lui brusquement. Il voudra se justifier ; ne

l'écoute point, & le chaſſe de ta maiſon. Il ne manquera pas de venir à moi comme à ta meilleure amie, pour me prier de te parler en ſa faveur. Je le lui promettrai ; mais au-lieu de lui tenir parole, je lui dirai que je ne te puis fléchir. Je te peindrai inexorable ; & pendant ce temps-là, faiſant agir ſur lui tous mes charmes, il y aura bien du malheur, ſi je ne viens à bout de t'enlever cet Amant.

Tandis que tu employeras cette ruſe pour te défaire de Damon, pourſuivit Araminte, de mon côté, je la mettrai auſſi en œuvre, pour bannir de chez moi Clitandre, & te le livrer tout entier. Que dis-tu de ce ſtratagême ? N'en es-tu pas contente ? J'en ſuis charmée, lui répondis-je ; & le ſuccès ne m'en paroît pas incertain : car il faudroit que nous fuſſions bien mal-adroites, ſi, avec de la jeuneſſe, un peu d'eſprit & de beauté, nous rations les conquêtes que nous voulons entreprendre. Néanmoins malgré toute ma confiance, je ne laiſſe pas de craindre une choſe. Hé quoi donc, me dit mon amie ? la conſtance de Damon, lui repartis-je. C'eſt un homme qui a le défaut de trop s'attacher. J'ai peur qu'il ne s'obſtine à me demeurer

fidele. Oh! que non, ma petite, repartit Araminte en souriant, va, j'y mettrai bon ordre. D'ailleurs, fais réflexion qu'il y a plus de six mois qu'il te rend des soins; son amour est à demi-usé. Je m'en apperçois, mon enfant, sa passion pour toi commence à s'assoupir; il faut de nouveaux appas pour le remettre en goût d'aimer.

J'entrai de bonne grace dans les sentiments d'Araminte, & consentis au troc qu'elle venoit de me proposer, en lui disant avec une franchise égale à la sienne, que je ne demandois pas mieux que de lui céder Damon pour Clitandre, puisque les loix ne défendoient pas de changer d'amants, comme de maris. Je ne doute pas, ma chere Amie, que tu ne sois fort curieuse de savoir le reste. Je vais te le dire en peu de mots. Nous jouâmes, Araminte & moi, parfaitement nos rôles. Nous ne fîmes pas inutilement les avances; & soit dit à notre honte, ou à notre gloire, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à nous souffler réciproquement Clitandre & Damon.

Cette Lettre ne fut pas celle qui plut le moins à la compagnie. Voilà, dit la Marquise, un tour de coquette bien imaginé.

giné. Je vous en réponds, s'écria le Baron; je le trouve ingénieux, & bien digne de deux Parisiennes. On en pourroit faire une Comédie assez plaisante, & l'intituler, *le Troc à la mode.* Le Marquis & le Chevalier applaudirent à l'idée du Baron. Messieurs, dit alors le Curé, je suis au bout de mes pieces. Je n'ai plus que deux Lettres à vous lire. Hé bien, Monsieur, dit la Marquise, faites-nous-en la lecture. En même-temps, le Pasteur lut les deux Lettres suivantes.

LETTRE XXX.

D'un Aventurier joueur, à un Chevalier de ses amis, à Coutances.

TU sais, cher Ami, que je me plais à voyager; & que pour ne pas loger dans des auberges, ou des hôtels garnis, que je n'aime point, j'ai coutume de me marier dans toutes les Capitales où je fais quelque séjour, pour être toujours chez moi. J'ai, par exemple, une femme à Florence, une autre à Venise; & comme je n'en avois point à Paris, j'épousai, il y a huit jours, la veuve d'un Commandeur. C'est une grosse réjouie, entre deux âges, & qui a l'esprit fort amusant. Nous avons tous les jours bonne compagnie; & la fortune qui m'est ordinairement favorable au jeu, prend soin d'entretenir l'abondance dans ma maison. Je me suis fait un devoir de t'apprendre cette nouvelle, qui ne te doit pas être indifférente. De grace, Chevalier, si-tôt que tu seras de retour à Paris, viens chez moi par curiosité. Tu verras un petit ménage qui sent bien son homme rangé.

Je suis, &c.

Je ſuis bien trompée, dit la Marquiſe, ſi le Chevalier, qui n'aime point les longues Lettres, n'a pas trouvé celle-ci un peu trop courte. Vous ne vous trompez point du tout, Madame, je vous aſſure, lui répondit le Chevalier. Le ſtyle de ce Joueur me plaît aſſez. Je voudrois connoître ce vivant-là. Fi donc, Monſieur le Chevalier, s'écria la Comteſſe, vous ne penſez pas aſſurément à ce que vous dites. La connoiſſance d'un homme tel que celui-là, ne vous convient nullement. Madame, dit alors le Baron, ne voyez-vous pas bien qu'il badine? Je vous le garantis trop délicat, pour vouloir ſe faufiler avec des veuves de Commandeurs. Le Curé, dans cet endroit, coupa la parole au Baron, & lut enfin la derniere Lettre, qui étoit conçue dans ces termes.

LETTRE XXXI

& derniere.

Qu'un jeune Poëte écrit à Bayeux à un de ses Amis, & qui pourroit être intitulée : L'ECOLE DES AUTEURS.

MON CHER AMI,

LA Lettre que je t'écris aujourd'hui, te causera, sans doute, une extrême surprise. La ferme résolution où je suis de renoncer à l'eau de l'Hyppocrêne, te paroîtra aussi téméraire que celle qu'un ivrogne prendroit de renoncer au vin. Tu m'as vu possédé du Démon de la Poésie, ne parler, ne m'occuper que de Vers, sans me soucier de passer pour un fou; car c'étoit ce qu'on devoit penser de moi, à mon air trop vif, & à la rage que j'avois de lire mes Vers à tout le monde : je rougis à présent lorsque je me souviens de ma fureur poétique. Qu'as-tu donc fait, me diras-tu, pour te défaire si promptement d'une passion qui dure or-

dinairement toute la vie ? Je vais te l'apprendre.

Un de mes Amis me mena l'autre jour chez un homme de Lettres, âgé de quatre-vingts ans pour le moins. Ce Doyen des beaux-esprits a encore tout le bon sens qu'il avoit dans sa virilité. Il aime, il est vrai, à discourir comme le bon homme Nestor; mais ses discours, aussi sensés que ceux de ce Grec, rendent son intempérance de langue respectable. Mon Ami me présentant à ce vieillard, lui dit que j'étois un nourrisson des Muses, que je composois des Vers en perfection, & que j'avois commencé une Tragédie, que je me promettois de donner bientôt au Public; en un mot, qu'on me regardoit comme un génie propre à consoler Paris de la perte du grand Corneille. Je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'en douteriez pas, si vous vouliez entendre seulement une tirade de Vers de sa façon. Cela n'est pas nécessaire, lui répondit en souriant le bel-esprit octogénaire. Je crois Monsieur votre Ami fort capable de produire des chefs-d'œuvres dramatiques; mais veut-il bien me permettre de lui faire une question ? Tant qu'il vous plaira, Monsieur, lui dis-je alors très-respectueusement. Hé bien,

mon enfant, reprit-il, avez-vous du bien? Fort peu, lui répondis-je, pour ne pas dire point du tout. Cela étant, continua le vieillard, je me crois obligé en conscience, de vous donner un conseil dont vous me paroissez avoir besoin. Votre famille ne vous destine-t-elle pas à remplir quelque Charge? Pardonnez-moi, lui dis-je, mon pere a dessein de me faire Procureur; & je suis actuellement dans une étude, à gratter le papier. Mais je déteste cette profession; l'amour de la Poésie m'en a dégoûté. Tant-pis, répliqua-t-il. Quoique vous puissiez choisir un autre métier que celui de Procureur, je vous conseille, mon fils, de vaincre votre aversion, & de vous conformer aux vues de vos parents. Si la vie des Poëtes vous paroît plus agréable, songez qu'elle est moins solide, & qu'elle a ses désagréments. Vous vous faites une idée charmante de mettre au Théâtre une Tragédie qui vous couronne de lauriers, sans savoir que ces lauriers se flétrissent promptement. J'ai vu Rotrou, Tristan, la Chapelle, Boyer, & dix autres Poëtes après eux, adorés du Public dans leur temps; & je les vois aujourd'hui pour jamais écartés de la Scene sur laquelle ils ont régné. Que les Au-

teurs qui ſont maintenant à la mode, ne s'attendent pas à un autre ſort. Heureux même ceux qui jouiſſent toute leur vie, de l'eſtime qu'ils ſe ſont attirée par de brillants ſuccès! car il y en a qui ont le malheur de ſurvivre à une grande réputation, & qui ne laiſſent après eux qu'un nom qui n'arrache plus d'éloges quand on l'entend prononcer.

Déſabuſez-vous donc, jeune homme, pourſuivit le vieillard, & prenez un meilleur parti que celui de vous conſacrer à la Poéſie: employez mieux votre jeuneſſe. La guerre ouvre à votre courage une noble carriere. Si vous aimez les lauriers, allez en cueillir dans les champs de Mars; ou bien allez dans le Barreau protéger l'innocence; ou bien, enfin, vous attachant au commerce, partagez avec les Négociants l'honneur de le faire fleurir dans l'Etat. Ces conditions ſont préférables au ſtérile & pénible métier que vous avez envie de faire. Si vous étiez riche, ajouta-t-il, je vous dirois: Abandonnez-vous à votre penchant, faites des Vers pour vous amuſer; mais puiſque vous ne l'êtes pas, occupez-vous plus utilement. Au-lieu de courir après la gloire Théâtrale, qui, dans le fond, n'eſt qu'une pure chimere, embraſſez

quelque honnête profeſſion; viſez à quelque bon emploi; cela vaudra mieux que tous les Vers du monde. Faites-y bien réflexion, mon fils, & mettez à profit ce que je viens de vous dire.

Je rendis grace à ce bon homme, des avis ſalutaires qu'il venoit de me donner, en l'aſſurant que je ne les négligerois point. Monſieur, lui dis-je, vous venez de me deſſiller les yeux. Je reconnois mon erreur. Je m'imaginois que la Poéſie conduiſoit au palais de la Fortune; & je vois bien, à l'heure qu'il eſt, qu'elle mene plutôt à l'hôpital. Qu'il y a de jeunes gens dans la même erreur, qui ne ſont point encore détrompés, & qui ne le ſeront peut-être que trop tard! Je ſuis ravi, me répondit-il, de vous avoir perſuadé. C'eſt toujours un eſclave que j'affranchis des liens de la Poéſie.

Tel fut l'entretien que j'eus avec ce ſage & judicieux vieillard, dont les diſcours demeurent gravés dans ma mémoire. Je retournai chez moi, en me les rappellant: & plus j'y penſois, plus je les trouvois ſolides. Enfin, mon cher ami, j'en ai ſi bien profité, que depuis ce jour-là, je n'ai pas ſenti le moindre accès de Poéſie. Je ſuis radicalement guéri de ma métromanie. Il me ſemble que je

te vois rire en ce moment, & que je t'entends crier, *gare la rechûte.* Mais ne crains rien. Loin d'avoir la moindre démangeaiſon de rimer, je ne m'occupe plus l'eſprit que de mémoires, que de productions, que de contredits : choſes que je haïſſois beaucoup auparavant, & qui commencent à me devenir moins déſagréables de jour en jour. Tu vois par-là, mon cher, que je ſuis changé du blanc au noir, puiſque je me diſpoſe à groſſir le nombre des Procureurs qui n'eſt déja que trop grand. Je veux contenter mon pere, qui ſe fait un extrême plaiſir de me voir ſur le corps une Robe noire. Dieu veuille qu'il ne m'arrive pas d'imiter certain Mouſquetaire qui quitta l'Epée pour ſe faire Conſeiller. En ſe regardant dans une glace ſous ſon nouvel habillement, il ſe mit d'abord à rire comme un fou, en diſant qu'avec ſon rabat & ſa perruque quarrée, il reſſembloit à une Coque-cigruë. Enſuite reprenant ſon ſérieux, & le ſtyle des Mouſquetaires, il ſe déshabilla en jurant, & en proteſtant qu'il aimoit mieux renoncer à la Magiſtrature, que d'en endoſſer la Robe. Ce n'eſt pas tout, mon ami; mon pere veut me marier. Il m'a choiſi lui-même une fille riche & jolie. Je me ſuis informé

d'elle, sous main, & je te dirai confidemment qu'elle est coquette en diable. Je serai, s'il plaît à Dieu, un Procureur accompli.

Cette Lettre, dit le Marquis, est une fort bonne leçon pour les Clercs, & pour les Ecoliers qui s'amusent à composer des Poëmes Dramatiques, au-lieu de remplir leurs devoirs : ce qui les dérange, & leur fait perdre leur temps.

Après la lecture de cette derniere Lettre, la compagnie remercia le Curé de sa complaisance.

Fin de la seconde & derniere Partie.

UNE JOURNÉE
DES
PARQUES,
SONGE:
DIVISÉE EN DEUX SÉANCES.

AVANT-PROPOS.

UN après-soupé je m'amusai à lire les Remarques de Monsieur Dacier sur les Odes d'Horace, & je lus sur-tout avec attention un endroit où ce savant Commentateur parle ainsi des Parques : » Suivant l'opinion des Anciens, Clotho, Lachesis & Atropos étoient » trois sœurs, filles de Jupiter & » de Thémis. Hésiode les fait filles » de la Nuit, & Platon de la Néceſſité. Clotho tient la quenouille » & tire le fil ; Lachesis tourne le » fuseau, & Atropos coupe. Elles » sont maîtresses de la vie des hommes, depuis qu'ils sont nés jusqu'à » ce qu'ils meurent. Elles n'épargnent personne ; & le fil tranché » par Atropos, est l'heure fatale de » la mort ".

Dans un autre endroit, M. Dacier

dit : » Les Parques se servoient de
» deux sortes de laines, de blanche
» & de noire. Elles employoient la
» blanche pour filer une vie longue
» & heureuse, & l'autre pour filer
» des jours malheureux & de peu de
» durée. Ou plutôt (ajoute-t-il)
» elles filoient des laines, qu'elles ti-
» roient des paniers qui étoient à
» leurs pieds, & dans lesquels il y
» avoit des fusées noires & des fu-
» sées blanches. Elles mêloient ces
» laines en filant, lorsque la vie des
» Hommes étoit mêlée ; c'est-à-dire
» que pour marquer un malheur qui
» devoit arriver, elles prenoient la
» laine noire, qu'elles quittoient
« pour se servir de la blanche lors-
» que ce malheur devoit finir. Enfin,
» quand un mortel touchoit à son
» dernier moment, & qu'Atropos
» se préparoit à donner le coup de
» ciseau, le fil devenoit tout noir ".

En lisant ce que je viens de rapporter, je m'arrêtois de moment en moment, & tâchois de me faire une

image du travail des Parques ; mais la confusion des idées qui s'offroient là-dessus à mon esprit, m'assoupit peu-à-peu, & donna la nuit occasion à un Songe fort singulier. Je rêvai que j'étois au haut des Cieux, dans une salle qui ressembloit au magasin d'un Marchand de draps : j'y voyois tout autour, des rayons sur lesquels il y avoit une infinité de paquets de filasse & d'écheveaux de fils, & au bas une grande quantité de vases de différentes grandeurs, & qui me paroissoient d'une matiere transparente, & semblable à celle de ces boules de savon que les enfants font pour s'amuser. La salle étoit vaste & bien éclairée ; les étoiles du firmament lui servoient de plafond.

Tandis que je regardois de tous mes yeux cette salle céleste, les trois Parques y parurent subitement, sans que je visse par où elles y étoient entrées. Elles avoient la forme de trois petites Vieilles, seches & laides à faire peur. Elles ne firent

pas ſemblant de m'appercevoir, & commencerent à s'entretenir ſans prendre garde à moi qui entendis leur converſation.

A mon réveil, trouvant mon Songe aſſez plaiſant, j'entrepris de l'écrire pendant que les images en étoient récentes. Voici à-peu-près quel fut l'Entretien des Parques.

J.B. P. Tardieu Sculp.

JOURNÉE DES PARQUES

UNE JOURNÉE
DES
PARQUES,
DIVISÉE EN DEUX SÉANCES.

SÉANCE PREMIERE.

CLOTHO, LACHESIS, ATROPOS.

LACHESIS.

HOLA, filles de Jupiter & de Thémis, Atropos, Clotho, venez, mes sœurs ; mettons-nous à l'ouvrage : il est temps, ce me semble, de commencer la journée.

CLOTHO.

Oh, pour cela oui ! Le nectar que nous

venons de boire à la table des immortels, nous a un peu amusées; mais nous en reprendrons notre travail avec plus d'ardeur.

LACHESIS.

Vous avez raison. Çà, Clotho, préparez la quenouille; mes doigts ne demandent qu'à tourner le fuseau. Filons, filons.

ATROPOS.

Coupons, coupons. Vulcain m'a fait un ciseau neuf. Je veux l'essayer: voyons qui en aura l'étrenne.

CLOTHO.

Faisons d'abord descendre aux Royaumes sombres quelques milliers d'hommes; nous filerons & réglerons ensuite les destinées des humains qui naîtront aujourd'hui.

LACHESIS.

C'est bien dit. Que nous allons passer agréablement la journée!

CLOTHO *à Atropos, en lui présentant un paquet de fils.*

Tenez, Atropos: je ne puis offrir un plus beau coup d'essai à votre ciseau, qu'en lui donnant à couper une partie de ce gros paquet de fils. Ce sont les vies

de deux cents mille combattants qui vont en découdre sur les frontieres de Perse.

ATROPOS.

Que j'en vais coucher par terre. *Elle coupe.* En voilà pour le moins trente mille à bas.

CLOTHO.

Laissons vivre le reste, jusqu'à ce qu'il nous prenne envie d'en faire un nouveau carnage. Il faut avouer que depuis quelques années, nous avons envoyé bien des Turcs & des Persans aux Enfers.

ATROPOS.

Nous n'avons pas moins expédié de Maures, tant blancs que noirs. Quel plaisir pour nous, d'avoir une autorité despotique sur tous les mortels, & de faire sentir, quand il nous plaît, à ces petites créatures, qu'il dépend de nous d'abréger ou de prolonger leurs jours! Allons, mes sœurs, secondez-moi ; je suis en train de faire de la besogne. Je vous crois toutes deux dans la même disposition.

LACHESIS.

Vous auriez tort d'en douter.

ATROPOS.

Que de gens vont passer le pas après ces Mahométans!

CLOTHO *apportant un autre paquet de fils.*

Autre paquet de guerriers que je vous livre. Ce ſont deux autres armées qui s'obſervent ſur les bords du Pô avec une vigilance infatigable, qu'une égale fureur anime, & qui brûlent d'impatience d'en venir aux mains.

LACHESIS.

Il faut qu'elles ſe ſatisfaſſent.

ATROPOS *coupant.*

J'en vais exterminer un grand nombre de part & d'autre.

CLOTHO.

Vous venez d'abattre bien des François & des Piémontois !

ATROPOS.

Et encore plus d'Allemands.

LACHESIS *préſentant deux écheveaux.*

On aſſiege en Allemagne une Place importante. Outre une nombreuſe garniſon qui la défend, le Rhin, pour la rendre inacceſſible, enfle ſes eaux ; & par des débordements affreux, ſemble vouloir noyer les aſſiégeants : mais plus ceux-ci trouvent d'obſtacles, plus ils s'opniâtrent à les ſurmonter. Ils vont attaquer l'ou-

vrage à corne, & les assiégés se préparent à les repousser.

ATROPOS *coupant une partie des deux écheveaux.*

Détruisons plus d'assiégeants que d'assiéges ; mais cela n'empêchera pas que la Place ne se rende au premier jour. C'est un de nos arrêts.

LACHESIS.

Oui ; mais ajoutons, s'il vous plaît, que les assiégeants perdront une tête, dont la perte sera plus grande pour eux, que celle de la Ville pour les assiégés.

CLOTHO *montrant un autre écheveau.*

Tranchez cet écheveau ; vous ferez périr d'un seul coup cent cinquante tant Matelots que Soldats & passagers, qui sont dans un vaisseau Vénitien sur la mer Adriatique. Une horrible tempête vient de s'élever. Les vents qui sifflent, & les flots qui mugissent, font trembler les rivages voisins. Le bâtiment est déja démâté, fracassé. Il va couler à fond, si nous n'en ordonnons autrement.

ATROPOS.

Qu'il s'abyme, qu'il s'abyme. Aussi bien les hommes qu'il porte ne sont bons qu'à noyer.

LACHESIS.

Je demande grace pour un jeune bel-esprit François qui se trouve parmi les passagers; qu'il se sauve sur une planche, & gagne les côtes d'Albanie.

CLOTHO.

Soit.

ATROPOS.

Hé bien, il se sauvera, puisque vous le souhaitez; il ira se faire circoncire à Constantinople, où, six mois après, il sera empalé pour avoir parlé avec irrévérence du grand Prophete des Musulmans.

LACHESIS.

Je n'ai voulu le sauver du naufrage, que pour le faire traiter ainsi par les Turcs.

CLOTHO.

Puisque vous êtes si bien intentionnée pour ce bel-esprit, qu'il échappe donc à la fureur des eaux, & que tous les autres deviennent la pâture des poissons. Nous régalons si souvent de semblables mêts les habitants aquatiques, que je ne sais si les hommes mangent plus de poissons, que les poissons ne mangent d'hommes.

ATROPOS *coupant tout l'écheveau à un fil près.*

Les monstres marins vont faire bonne chere.

LACHESIS, *apportant un autre écheveau.*

Nouveau paquet de fils à couper. Un effroyable tremblement de terre se fait sentir dans ce moment dans une Ville d'Italie ; toutes les maisons s'ébranlent, & la terre s'ouvre pour les engloutir avec les malheureux mortels qui les habitent. Combien ferons-nous périr de citoyens ?

CLOTHO.

Deux mille seulement. Quelque plaisir que nous prenions à massacrer les hommes, nous devons mettre des bornes à notre fureur ; autrement le genre humain finiroit bientôt.

ATROPOS.

Vous ne pensez pas à ce que vous dites, Clotho. Quand nous donnerions aujourd'hui la mort à deux cents mille personnes, ce ne seroit pas une nuit de Londres, de Paris & de Pékin.

LACHESIS.

Atropos dit la vérité. Exerçons hardiment la puissance que nous avons sur les humains. Malgré la vaste étendue des

mers & les eſpaces immenſes de terre qui ſéparent les peuples, nous allons des uns aux autres en un clin d'œil. En un mot, nous avons l'univers ſous nos yeux; nous voyons tout ce qui s'y paſſe. Immolons ſans miſéricorde ceux que nous voudrons ôter du monde.

CLOTHO *apportant un gros paquet de fils.*

Voici les fils des habitants de la Ville de Mexique, où regne une maladie contagieuſe. Nous retranchâmes hier du nombre des vivants mille de ces malheureux; faiſons-en mourir aujourd'hui quinze cents, non compris quelques Eſpagnols, qui, par néceſſité, ont épouſé des Mexicaines, & qui aiment mieux vivre miſérablement dans la nouvelle-Eſpagne, que de s'en retourner dans l'ancienne ſans avoir fait fortune.

ATROPOS *coupant une partie des fils.*

Que ces Eſpagnols ſont glorieux!

LACHESIS *préſentant un nouvel écheveau.*

Ce petit écheveau contient les fils de cinquante Indiens du Pérou, qui ſe ſont aſſemblés ſur une montagne haute & pointue, pour y célébrer la mémoire de leur Inca le bon Atabalippa. Ne nous oppoſons point à leur courageuſe réſolution.

lution. Ils ont pour témoins de l'action immortelle qu'ils vont faire, plus de dix mille spectateurs qui sont accourus-là pour les voir & les admirer. Ces cinquante victimes ont déja chanté des Vers à la louange de leur cher Inca : ils ont fait entendre les tristes sons de leurs flûtes. Les voilà qui tombent dans une humeur noire : ils vont se dévouer à la mort, & se précipiter de haut en-bas, pour aller dans l'autre monde rendre service à leur Prince.

ATROPOS *après avoir coupé l'écheveau.*

Ces Indiens du Pérou sont de bonnes gens ; en vérité, ils méritoient bien que les Espagnols, en faisant la conquête de leur Pays, les traitassent un peu plus humainement qu'ils n'ont fait.

CLOTHO *donnant un petit paquet de fils.*

Jupiter va lancer sa foudre auprès de S. Domingue, sur le vaisseau d'un Corsaire Anglois. Tout l'équipage, par des actions impies & barbares, s'est attiré la colere des Dieux. Le tonnerre tombe en cet instant sur l'endroit du navire où sont les poudres. Le bâtiment saute en l'air, avec tous les hommes qui sont dessus.

ATROPOS *coupant.*

Qu'ils aillent joindre Ajax dans les Enfers.

LACHESIS *préſentant un écheveau.*

Vous voyez ſoixante-quinze Religieux Mendiants, aſſemblés dans un Chapitre général qui ſe tient actuellement dans un coin de la Baſſe-Bretagne. Ceux qui ſont nobles d'origine, diſent que les premieres dignités de leur Ordre appartiennent de droit aux Moines Gentils-Hommes. Les Roturiers prétendent y avoir part, & propoſent qu'on rende les dignités alternatives. C'eſt la querelle des Patriciens & des Plébéiens. Les Révérends Peres de part & d'autre s'échauffent là-deſſus, & vont finir leurs débats à coups de bâton. Ils tirent de deſſous leurs robes des gourdains dont ils ſont armés, & les voilà qui s'aſſomment. Combien ſouhaitez-vous qu'il en demeure ſur le carreau ?

CLOTHO.

Quinze : ſavoir, dix ſimples Religieux, trois Gardiens, un Provincial & un Définiteur.

ATROPOS *après avoir coupé.*

L'affaire en eſt faite ; il y a quinze morts & vingt bleſſés.

LACHESIS.

Ce n'eſt pas trop pour un combat capitulaire de Moines Bas-Bretons.

CLOTHO *tenant plusieurs fils.*

Nouvelle opération pour nous.

ATROPOS.

De qui sont ces fils que vous tenez?

CLOTHO.

De quatre Allemands qui font la débauche à Strasbourg avec deux Comédiennes Françoises; depuis vingt-quatre heures qu'ils sont à table, ils ont bu deux cents bouteilles de vin; ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs chaises. Les ferons-nous crever tous?

LACHESIS.

Non pas, s'il vous plaît; passe pour les hommes. A l'égard des femmes, qu'elles n'en soient pas même incommodées; car elles doivent recommencer demain sur nouveaux fraix, avec deux Officiers de la garnison qui leur donnent à souper: je suis-bien aise que cette partie se fasse. Vous souvient-il, mes sœurs, que nous avons filé à ces deux Demoiselles des jours bien agréables?

ATROPOS.

Oh qu'oui, je m'en souviens.

CLOTHO.

Et moi pareillement. A telles ensei-

gnes que nous avons décidé qu'elles iront toutes deux à Paris, où elles feront différemment leur fortune. L'une abandonnera sa profession pour se rendre esclave d'un riche galant, qui la traitant à la Turque, la tiendra prisonniere dans un appartement magnifique, où elle ne verra que son Géolier & ses Guichetiers.

LACHESIS.

Effectivement tel a été notre décret.

ATROPOS.

J'ai oublié ce que nous avons ordonné de sa compagne.

CLOTHO.

Sa compagne plus heureuse jouira d'une entiere liberté, brillera sur la Scene, se nippera suivant le goût de quelques Seigneurs généreux, & amassera beaucoup d'especes. Mais une vie si délicieuse ne sera pas de longue durée. Cette Actrice à la fleur de son âge disparoîtra subitement. Nous la déroberons d'un coup de ciseau aux applaudissements du Public; & malgré tout son bien, ses funérailles seront aussi modestes, que celles d'une de ses pareilles seront superbes, presque dans le même temps, chez un peuple voisin.

LACHESIS.

Ce peuple-là fait trop d'honneur au talent dramatique, & les François n'en font point assez. Les génies des Nations sont différents, comme vous voyez.

CLOTHO *apportant un écheveau.*

Cette petite botte de fils Parisiens va nous amuser quelques moments.

ATROPOS.

Que vous me faites de plaisir, ma chere Clotho, en m'apportant ces fils ! Je suis charmée quand j'expédie des habitants de Paris.

LACHESIS.

Et c'est ce qui vous arrive tous les jours.

CLOTHO.

Je vous livre d'abord ce Philosophe chymiste, qui se voyant parvenu à son quatorzieme lustre, a rompu tout commerce avec ses amis, & s'est renfermé dans son laboratoire pour n'en plus sortir. Il ne veut plus voir personne qu'une Gouvernante qui a soin de lui depuis trente ans. Il s'ennuye, dit-il, de vivre; & quoiqu'il se porte à merveilles, il se tient toujours au lit, comme un malade qui se croit près de sa fin.

LACHESIS.

Ce pauvre Philoſophe s'eſt brûlé le cerveau en faiſant ſes opérations chymiques.

ATROPOS *coupant le fil.*

Puiſque la vie n'eſt plus qu'un fardeau pour lui, je veux bien par pitié l'en délivrer.

CLOTHO *tirant un autre fil de l'écheveau.*

Tandis que vous êtes ſi pitoyable, tirez de peine ce malheureux Bourgeois, qui s'étant toujours trouvé dans l'indigence, a depuis peu enterré ſon frere, qui lui a laiſſé deux cents mille francs en bonnes eſpeces. Peu s'en eſt fallu que la joie de recueillir une ſi riche ſucceſſion, ne lui ait troublé l'eſprit ; & il ſeroit moins à plaindre qu'il n'eſt, ſi ce malheur lui étoit arrivé.

LACHESIS.

D'où vient donc ?

CLOTHO.

C'eſt qu'il ne ſait ce qu'il doit faire de ſon argent. La crainte de le mal placer, l'agite ſans ceſſe. Il n'a pas un moment de repos. Rien ne lui paroît ſûr : il ſe défie de tout. C'eſt un garçon bien embarraſſé.

ATROPOS *coupant.*

Je vais par charité mettre fin à ſon embarras.

CLOTHO *ſouriant & tirant un fil du même écheveau.*

Quelle bonté ! Il faut que je vous fourniſſe encore une occaſion de faire une action charitable.

ATROPOS.

Je ne la laiſſerai point échapper.

CLOTHO.

C'eſt trop laiſſer languir ce bon Chanoine octogénaire, qui, ſans compter l'aſthme qui l'étouffe, a une anchyloſe au genouil droit, & une ſciatique à la cuiſſe gauche. Guériſſons-le radicalement de tous ſes maux ; auſſi bien n'eſt-il plus d'aucune utilité ſur la terre. Il y a pour le moins dix ans que nous aurions dû faire vaquer ſa Prébende.

LACHESIS.

Véritablement, on voit comme cela dans le monde d'antiques figures dont on n'a pas tort de nous reprocher la trop longue exiſtence. C'eſt un défaut d'attention, dont nous devons nous corriger.

ATROPOS.

Corrigeons-nous-en donc ; ne faisons point de quartier à la décrépitude.

CLOTHO *montrant un autre fil.*

Faites donc main-basse sur ce vieux Professeur de l'Université, qui, depuis plus de soixante ans, ne fait point nettoyer ses habits de peur de les user. C'est un pédant entêté des Anciens. Il est tombé malade ; & comme il croit qu'il ne reviendra pas de sa maladie, il disoit ce matin à un de ses amis : Ce qui me console en mourant, c'est de n'avoir jamais lu aucun Auteur moderne.

LACHESIS *riant.*

La plaisante consolation !

ATROPOS *coupant.*

Qu'il meure donc content, ce fidele partisan de l'Antiquité.

CLOTHO *présentant trois fils à la fois.*

Voici encore trois mortels qui sont cause qu'on crie après nous tous les jours, & que nous semblons en effet avoir entiérement mis en oubli. Ce sont trois vieillards qui ne sauroient plus s'acquitter de leurs fonctions ordinaires : un Avocat, qui ne peut plus employer son éloquence à soutenir l'injustice ; un Médecin

célebre, qui ne tue plus de malades; & un bon Pere Capucin, qui ne peut plus sortir de son Couvent pour aller dîner en ville.

LACHESIS.

Faisons promptement disparoître ces vénérables personnages.

ATROPOS *tranchant les trois fils.*

C'est leur faire plaisir, que d'abréger une vie si triste.

CLOTHO *montrant un autre fil.*

Ce fil délié attend de nous la même grace : c'est le tissu des jours d'une belle & vertueuse Comtesse, fort avancée dans sa carriere. Nous lui avons filé une vie longue & sans traverses; mais la bonne Dame est une dévote qui s'aime & qui vieillit de mauvaise grace. Au-lieu de laisser tranquillement ses charmes tomber en ruine, elle en pleure tous les matins la perte à sa toilette en se regardant dans son miroir. Je suis d'avis que nous terminions le cours de sa vie, pour prévenir le désespoir où elle seroit bientôt, de se voir décrépite.

ATROPOS *coupant.*

J'y consens; épargnons-lui ce chagrin.

LACHESIS.

J'opine aussi pour qu'on lui rende ce service. Il faut avouer qu'il y a des moments où nous sommes tout-à-fait obligeantes.

CLOTHO *présentant deux fils.*

Ces deux fils féminins méritent aussi un coup de ciseau. Ce sont deux vieilles extravagantes ; l'une est veuve, & l'autre fille. La premiere a fait la folie de se dépouiller de tous ses biens, pour établir avantageusement ses enfants, qui, par reconnoissance, la laissent manquer de tout. La derniere, née tendre & généreuse, se trouve sans biens & sans adorateurs, après avoir pendant cinquante ans soudoyé des Cadets.

LACHESIS *d'un air railleur.*

Je plains ces deux pauvres créatures.

ATROPOS *coupant les deux fils.*

Cessez de les plaindre, elles ne vivent plus.

CLOTHO *donnant un autre fil.*

Donnez promptement un passeport pour les Enfers, à ce vieux goutteux de Banquier en Cour de Rome : vous comblerez par-là les vœux de sa jeune épouse, qui brûle d'impatience de se voir

en état de faire remplir sa place par un gros Chantre dont elle apprend la musique.

ATROPOS *coupant.*

Il faut la satisfaire ; mais je crois qu'elle auroit un peu moins d'empressement à convoler en secondes noces, si elle savoit que son maître à chanter doit changer de note, dès qu'il sera devenu son mari.

LACHESIS *apportant un fil.*

Purgeons la terre de ce vieux Prêtre qui a passé les deux tiers de sa vie dans la pauvreté, & qui possede à présent vingt bonnes mille livres de rente en Bénéfices, qu'il doit moins à sa vertu qu'à l'esprit intrigant dont nous l'avons doué le jour de sa naissance. Bien-loin de faire part de ses richesses aux pauvres, il se plaît à thésauriser. Il est si attaché à ses louis d'or, qu'il se fait un plaisir de les compter tous les soirs, & de les baiser l'un après l'autre en les remettant dans son coffre. Enfin, il ne vit plus comme autrefois, du produit de ses Messes ; & il est si las d'en avoir dit, qu'il ne veut plus même en entendre.

ATROPOS *coupant.*

Voilà qui est fini ; il ne baisera plus

ſes louis d'or, qui vont être partagés entre deux ou trois héritiers, que, par avarice & par orgueil, il n'a pas voulu voir pendant ſa vie.

CLOTHO *va prendre un nouveau fil qu'elle apporte.*

Parmi les vieillards qui vivent encore par notre négligence, j'en apperçois un qui s'attire ma compaſſion. C'eſt un Religieux que ſes Confreres tiennent depuis plus de trente années enfermé dans un cachot noir, où ils le nourriſſent ſi ſobrement, qu'il n'a plus que la peau & les os.

LACHESIS.

Une pénitence ſi rude ſuppoſe qu'il a commis quelque grand crime.

CLOTHO.

Quelque grande que ſoit ſa faute, il l'a bien expiée par les maux qu'il a ſoufferts. Il y a plus de vingt-cinq ans qu'il s'efforce en vain tous les jours de fléchir ſa Communauté par des prieres & par des larmes. Il n'implore plus que notre ſecours : faiſons voir que nous avons moins de dureté que des Moines.

ATROPOS *coupe le fil.*

Prêtons-lui donc notre aſſiſtance.

LACHESIS *présentant un autre fil.*

Payons en même-temps les dettes d'un vieil Evêque obsédé, tourmenté, persécuté par une foule importune de créanciers. Comme sa Grandeur n'a point d'autres revenus que ceux de son Evêché, qui ne lui rapporte que cinquante mille livres par an, elle a été obligée d'emprunter de toutes parts pour mieux soutenir la dignité de Prince de l'Eglise. On veut aujourd'hui qu'il fasse à ses créanciers des délégations qui le réduiroient à vivre bourgeoisement.

ATROPOS.

Bourgeoisement ! Ah quel affront on veut faire à un Prélat ! il faut le lui épargner. Envoyons Monseigneur dans les Champs qu'habitent les Ombres heureuses.

Elle coupe le fil.

CLOTHO.

Bon; qu'il aille dans ce charmant séjour, pourvu que Messieurs les Juges ne lui fassent pas prendre la route du Tartare pour venger ses créanciers.

LACHESIS *apportant un nouveau fil.*

Il me vient une maligne envie que je veux satisfaire. Un vieux & riche Bour-

geois a pour héritiers deux enfants mâles. Il a revêtu l'aîné, dont il eſt idolâtre, d'une charge fort honorable; & pour faire tomber ſur lui tout ſon bien, il a forcé ſon ſecond fils, qu'il n'aime point, à ſe jetter dans un Couvent. Ce cadet, pour obéir à ſon pere, a pris le froc ſans vocation; & après avoir fait des vœux qui le lient, il vient d'apoſtaſier. Pour punir le vieillard d'avoir fait un mauvais Moine, tranchons les jours de ſon fils aîné, qui n'a point d'enfants.

ATROPOS *coupant.*

Cela n'eſt pas mal imaginé: c'eſt en effet le moyen de mortifier le pere; il aura le chagrin d'avoir, pour enrichir un de ſes fils, cauſé utilement le malheur de l'autre.

LACHESIS.

Et de penſer que ſes collatéraux, qu'il hait & ne voit point, vont devenir ſes héritiers.

Lacheſis & Clotho prennent chacune pluſieurs fils qu'Atropos coupe à meſure qu'ils lui ſont préſentés.

CLOTHO.

J'ai auſſi mes fantaiſies, moi.

ATROPOS.

Qui vous empêche de les contenter ?

CLOTHO *préſentant trois fils à la fois.*

Point de miſéricorde pour ces trois fils retors que j'abandonne à votre ciſeau. Ce ſont deux Normands, & une Aventuriere de Gaſcogne ; ils ont quitté leurs Pays pour aller chercher fortune à la bonne Ville de Paris, mere nourrice des cadets de ces deux nations. Un de ces Normands, après avoir pris la livrée d'un Fermier-général, & paſſé par les emplois qui y ſont attachés, eſt devenu le Seigneur du Village où il eſt né. L'autre, qui a fait ſes études dans la Ville de Caen, a mis ſon latin à profit en ſe gliſſant chez un gros Collateur, dont il a trouvé le moyen de gagner l'amitié, & d'attraper deux Bénéfices conſidérables. Et la Gaſconne, auſſi prudente que jolie, s'eſt fait un petit fonds de cinquante mille écus des deniers des trois Etats.

ATROPOS *tranchant les trois fils.*

Puiſque vous le voulez, le Seigneur de Village, l'Aventuriere & le Bénéficier vont ſe rendre dans un inſtant à la redoutable Prairie, (*) où Æacus les attend

(*) *Platon, dans le* Gorgias, *dit qu'Æacus &*

pour les interroger. Je crois que ce Juge n'aura pas besoin de Minos, pour savoir s'il doit les condamner à prendre le chemin du Tartare.

LACHESIS *donnant un fil à couper.*

Délivrons le genre humain de cet Abbé prodigue, qui ne peut vivre avec soixante mille livres de rente, qui s'endette de tous côtés, qui fripponne le tiers & le quart, & qu'enfin la nécessité d'avoir de l'argent rend capable de tout. Sa bourse, comme le tonneau des Danaïdes, se vuide sitôt qu'elle est remplie. Si tous les Rois de la terre lui vouloient envoyer leurs revenus, il viendroit à bout de les dépenser.

ATROPOS *se hâtant de couper.*

Ah quel bourreau d'argent! il ne mérite pas de voir le jour.

Rhadamante rendoient leurs arrêts dans une prairie, où il y avoit deux routes, qui conduisoient, l'une au Tartare, & l'autre aux Champs Elisées. Que la juridiction d'Æacus s'étendoit sur l'Europe, celle de Rhadamante sur l'Asie; & quand il se trouvoit des difficultés que ces deux Juges ne pouvoient résoudre, qu'ils avoient recours à Minos, qui, le sceptre d'or à la main, se tenoit assis, & prononçoit souverainement.

Du temps de Platon, la Terre n'étoit divisée qu'en deux parties.

CLOTHO *préſentant un nouveau fil.*

Point de pardon pour ce Plaideur extravagant. Sa partie eſt une femme qui a été ſa maîtreſſe pendant vingt années pour le moins; il l'a depuis peu épouſée, & il plaide en ſéparation.

ATROPOS *coupant.*

Quel fou!

LACHESIS *donnant un autre fil.*

Finiſſons les diviſions qui regnent dans la famille d'un Marchand injuſte & capricieux; quoiqu'il ait ſoixante-quinze ans paſſés, il ne veut pas que ſes deux fils ſe mêlent de ſes affaires, qu'ils conduiroient pourtant bien mieux que lui.

ATROPOS *tranchant le fil du pere.*

Je vais mettre d'accord le pere & les enfants.

CLOTHO *offrant un autre fil.*

Coupez ce fil. C'eſt celui d'un Eccléſiaſtique des plus patelins qu'il y ait dans les Séminaires: l'hypocrite a ſi bien fait, qu'on l'a nommé à une Abbaye conſidérable. Il a déja envoyé ſon argent à Rome pour payer ſes Bulles: elles ſont en chemin; faiſons diſparoître Monſieur l'Abbé avant qu'elles arrivent.

ATROPOS *tranchant le fil.*

Il n'aura pas le plaisir de les voir.

LACHESIS *donnant un autre fil, & riant.*

Un gros cochon d'homme gourmand rêve qu'il est à table, se réveille en sursaut; il sonne une clochette pour appeller son cuisinier, & lui ordonner de lui préparer pour son dîner les mêts qu'il vient de voir en dormant. Ayons la malice de priver ce gourmand du plaisir de faire ce repas.

ATROPOS *coupant.*

Vous voilà satisfaite.

CLOTHO *apportant un écheveau.*

Ces fils sont ceux de vingt voleurs, & d'autres pareils honnêtes gens qui sortent des prisons de Londres, pour aller subir le châtiment auquel ils ont été condamnés par la Justice. L'étonnante nation! ces criminels se rendent d'un air tranquille au lieu de leur supplice.

ATROPOS *coupant l'écheveau.*

Oh! les Anglois sont des hommes bien résolus; ils quittent pour la plupart sans regret la vie, & ne craignent pas la maison de Pluton; soit qu'ils croyent qu'il n'y en a point, soit que, persuadés qu'il

faut tôt ou tard ceſſer de vivre, il leur ſoit indifférent de mourir aujourd'hui ou demain.

LACHESIS.

Attendez, mes cheres ſœurs, je fais une réflexion. Nous ſommes trop bonnes aujourd'hui; nous ne détruiſons que des ſujets inſenſés, inutiles, ou incommodes dans la ſociété civile. A quoi penſons-nous donc? Eſt-ce ainſi que les Parques, qui ne ſont pas moins cruelles que les Euménides, doivent s'occuper? On diroit, à voir le choix que nous faiſons de nos victimes, que nous cherchons à paroître équitables aux yeux des hommes. Il ſemble que nous ayons peur qu'ils ne déſapprouvent nos actions, comme ſi nous nous mettions en peine de leurs plaintes & de leurs murmures.

CLOTHO.

Le reproche eſt juſte. Nous faiſons des deſtinées une eſpece de chambre de juſtice : nous n'y ſongons pas effectivement. Frappons des coups moins meſurés. Baignons-nous dans le ſang humain. Que l'on nous reconnoiſſe à la malice & à la barbarie de nos opérations.

ATROPOS.

Ces ſentiments me charment. Appor-

tez-moi, mes Mignonnes, les fils des mortels les plus respectés sur la terre, & soyons insensibles à la douleur que nous allons causer.

LACHESIS.

Vous pouvez compter sur notre fermeté.

CLOTHO *tirant un fil d'un nouvel écheveau.*

Le beau coup à faire, ma chere Atropos! rempliſſons d'étonnement l'Europe & l'Asie. Tranchez ce fil; c'est un meurtre digne de nous. Otons la vie & la couronne à ce jeune Empereur, qui fait concevoir à ses peuples de si belles espérances. Il a jetté les yeux sur une Princesse de sa Cour, & il se dispose à la faire monter sur le trône : tout est prêt pour son mariage, dont la cérémonie se fera demain si nous l'avons pour agréable. Mais prenons plaisir à tromper l'attente de ce jeune Monarque. Changeons l'appareil de ses noces en funérailles. Répandons la consternation dans son palais; & divertissons-nous de la tristesse de ses plus chers Courtisans.

ATROPOS *coupant.*

L'affaire en sera bientôt faite : le fil de la vie d'un Souverain, n'est pas plus difficile à couper qu'un autre.

LACHESIS *apportant un fil.*

Une jeune & charmante Princeſſe, qui fait l'ornement d'une des plus belles Cours de l'Univers, eſt malade. Elle eſt environnée de Médecins, qui ſe flattent qu'ils la guériront; mais rendons leurs eſpérances vaines, comme nous faiſons le plus ſouvent dans les maladies aiguës.

ATROPOS *coupant.*

Je vais lui porter le coup mortel, ſans être touchée des larmes du Prince ſon époux, qui ſe déſeſpere au pied de ſon lit, ni des lamentations des femmes qui ſont autour d'elle.

CLOTHO.

A cette inhumaine & noble fermeté, je reconnois ma ſœur. Courage, Atropos; après les deux expéditions que vous venez de faire, je ne crains pas que vous refuſiez de prêter la main à celle-ci.

Elle lui préſente un fil.

ATROPOS.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce fil?

CLOTHO.

C'eſt celui d'un Général d'armée, d'un grand Capitaine, qui réunit en lui toutes les qualités des Héros; faites-lui ſen-

tir votre ciseau au milieu de ses troupes, vous trancherez une vie que le fer & le feu respectent depuis soixante-dix ans.

ATROPOS *coupant.*

Nous lui avons filé tant de jours glorieux, qu'il doit mourir content.

LACHESIS *donnant un autre fil.*

Main-basse, main-basse sur cet illustre Magistrat, qui aime l'éclat & la dépense, juge fort aimé, fort estimé, & des plus éclairés.

ATROPOS *d'un air étonné.*

Vous n'y faites pas réflexion, Lachesis?

LACHESIS.

Pardonnez-moi.

ATROPOS.

Nous ferons mal notre cour à ma mere, en ôtant sitôt du nombre des vivants un de ses plus zélés sacrificateurs.

LACHESIS.

Coupez, coupez toujours à bon compte. Thémis nous grondera d'abord; ensuite elle s'appaisera, quand nous lui représenterons que les Parques n'épargnent personne, & que d'ailleurs ce Magistrat qu'elle affectionne sera fort bien remplacé.

ATROPOS.

Oh ! Thémis se contentera de ces raisons... *Elle coupe le fil*... Voilà notre Magistrat dépouillé du pouvoir de juger les autres. Il va paroître lui-même devant les Juges des Enfers, & entendre prononcer son arrêt.

Fin de la premiere Séance.

UNE

J. des P. 2.eme S.

J.B.P. Tardieu Sculp.
Residant a Malines.

UNE JOURNÉE DES PARQUES.

SÉANCE DEUXIEME.

CLOTHO, LACHESIS, ATROPOS.

CLOTHO.

SAUF votre meilleur avis, mes sœurs, je juge à propos que nous nous reposions un peu.

LACHESIS.

Que dites-vous, Clotho? Est-ce que nous sommes faites pour le repos?

CLOTHO.

Non, mais nous nous délassons en changeant de travail. Ainsi, pour quelques moments, cessons de couper des fils; commen-

çons à nous servir de la quenouille. Le plaisir de filer les aventures des enfants qui naissent, est celui qui a le plus de charmes pour moi.

ATROPOS.

Je vous dirai la même chose, quoique je me divertisse fort à jouer des ciseaux.

LACHESIS.

Nous sommes donc d'accord toutes trois: filer, est mon occupation favorite; aussi suis-je chargée de tourner le fuseau. Allons, mes petites, apportez vîte les paniers où sont nos filasses blanches & nos filasses noires. Arrangez autour de moi tous les vases où je trempe ordinairement le bout de mes doigts quand je file, & qui contiennent diverses liqueurs, dont les unes communiquent aux hommes les vices, & les autres les vertus.

ATROPOS *apportant un vase.*

Voici déja un des vases où vous mettez le plus souvent la main; c'est celui de la volupté.

CLOTHO *apportant deux vases.*

Et voilà les vases du jeu & de l'ivrognerie : vous n'y trempez pas moins souvent les doigts.

ATROPOS *apportant un autre vase.*

Vous voyez celui dont la liqueur a été puisée dans le Styx, & qui fait les tyrans, les assassins, & les autres mauvais hommes.

CLOTHO *apportant deux nouveaux vases.*

Ces vases sont ceux du mensonge & de la trahison.

Atropos & Clotho apportent tous les vases des passions, des vices & des vertus, & les arrangent autour de Lachesis.

LACHESIS *regardant de tous côtés.*

Je ne vois point ici les vases de la douceur & de la beauté.

ATROPOS.

Ils sont l'un & l'autre à votre main gauche.

LACHESIS.

Ah! oui, oui, je les démêle.... *Elle s'apperçoit que Clotho cherche quelque chose...* Que cherchez-vous, Clotho?

CLOTHO.

Je cherche un vase que je ne trouve point; on diroit que nous ne l'avons plus.

LACHESIS.

Quel vase est-ce donc?

CLOTHO.

Celui de la chasteté.

LACHESIS.

Je sais où il est ; mais nous n'en aurons pas besoin peut-être aujourd'hui. Il ne faut pas nous en servir tous les jours ; nous ne pouvons assez le ménager. Nous avons dans les premiers temps du monde fait une une si grande consommation de la liqueur qu'il y avoit dedans, qu'à peine nous en reste-t-il pour faire des filles Religieuses.

ATROPOS

Passons-nous-en donc, ainsi que du vase de l'humilité. Il est encore bien précieux, celui-là : aussi le conservons-nous fort soigneusement ; nous ne nous en servons presque plus, même quand nous faisons des Moines.

LACHESIS.

Çà, filons;... mais attendez, il nous manque encore quelque chose.

CLOTHO.

Quoi?

LACHESIS.

Le petit panier où il y a des fils d'or & des fils de soie. La fantaisie peut nous

prendre aujourd'hui de rendre quelque mortel heureux.

ATROPOS.

C'eſt une fantaiſie que nous avons bien rarement.

CLOTHO *apportant un petit panier de fils d'or & de ſoie.*

Si par haſard cette envie nous vient, voici de quoi la ſatisfaire.

LACHESIS.

Filons donc préſentement les deſtinées des enfants qui vont naître.

CLOTHO.

Il en eſt déja né pluſieurs depuis que nous ſommes à l'ouvrage. Il vient d'éclore entr'autres dans le Serrail du Grand-Seigneur, un Prince dont la Sultane favorite eſt accouchée. Commençons par-là.

Elle tire la filaſſe pour filer.

LACHESIS *filant.*

Arrêtons, ſtatuons & ordonnons que la vie de ce Prince naiſſant ſoit longue: qu'il paſſe ſa plus tendre enfance dans le ſein de ſon pere & de ſa mere, & qu'il augmente en eux par ſes gentilleſſes l'amour dont il eſt le doux fruit.

ATROPOS.

Marquez, Lacheſis, marquez par quelques nuances noires, l'affreux péril dont je veux qu'il ſoit menacé, avant qu'il ait atteint ſa ſixieme année. Les Janniſſaires, ſi redoutables à leurs Maîtres, ſe révolteront contre le Gouvernement, dépoſeront le pere du jeune Prince, & mettront ſur le Trône le frere du Sultan dépoſé. Le nouvel Empereur d'abord ſera tenté de ſuivre les maximes ſanguinaires de ſes prédéceſſeurs, & de faire étrangler ſon neveu; mais il ne ſuccombera point à une ſi cruelle tentation : au contraire, il concevra pour lui l'amitié la plus forte, & prendra autant de ſoin de ſon éducation, que s'il étoit ſon propre fils.

CLOTHO.

Ajoutons à cela, je vous prie, que le jeune Prince demeurera pendant un grand nombre d'années dans le Serrail; après quoi, par une nouvelle révolution, qui coûtera la vie à plus de ſoixante mille Muſulmans, ſon oncle ſera dépoſé à ſon tour, & lui élevé à l'Empire. Il reprendra donc la place de ſon pere qui ſera mort; & uſant auſſi d'humanité, il épargnera le ſang de ſa famille.

LACHESIS.

Je souscris à ces décisions. Qu'elles soient des Arrêts irrévocables des Parques. Passons à un autre enfant.

ATROPOS.

Doucement, ma Sœur. D'où vient qu'en filant la vie de ce Prince nouveau né, vous n'avez fait aucun usage de nos vases ? C'est pour en faire sans doute un Prince sans vices & sans vertus.

LACHESIS.

Hé bien, ce ne sera pas le premier que nous aurons fait de ce caractere-là.

CLOTHO.

J'en demeure d'accord. Mais donnez-lui du moins une dose raisonnable de volupté. Voulez-vous qu'il vive dans son Serrail, comme un Chartreux dans sa cellule ?

LACHESIS *souriant, & trempant ses doigts dans le vase de la volupté.*

Non vraiment, je n'y pensois pas. J'allois faire là un pauvre Sultan.

ATROPOS.

Passons de Constantinople à Pékin. Nous venons de régler les principaux événements de la vie d'un Prince Turc, filons

préſentement le ſort d'une Princeſſe née depuis un quart-d'heure au palais de l'Empereur de la Chine. C'eſt la cinquantieme fille de ce grand Monarque. La mere de cette Princeſſe, eſt une des trois Concubines de la ſeconde (*) claſſe, & la même qui l'année derniere accoucha d'un Prince que S. M. Chinoiſe doit un jour choiſir pour ſon ſucceſſeur. Nous avons, comme vous ſavez, doué l'enfant mâle de toutes les inclinations de ſon pere, ſur-tout d'un grand attachement aux cérémonies de la Secte des Bonzes, avec une extrême curioſité d'apprendre des choſes qu'il ne convient guere au Rois de ſavoir. Quelles qualités jugez-vous à propos de donner à la femelle ?

CLOTHO.

De bonnes & de mauvaiſes. Qu'elle ait de l'eſprit, de la beauté, avec des pieds ſi

(*) *Les Femmes de l'Empereur de la Chine ſont diviſées en ſix claſſes. La premiere n'eſt compoſée que de la Reine, ſon unique Epouſe. Il y a dans la ſeconde claſſe trois Concubines ; dans la troiſieme, neuf ; dans la quatrieme, vingt-ſept ; dans la cinquieme, dix-huit ; & le nombre de la ſixieme n'eſt pas fixé.*

M. le Gentil, dans ſon *Voyage autour du Monde.*

petits, (*) qu'elle ne puiſſe ſe ſoutenir deſſus; mais qu'elle ait des moments de caprice & d'humeur noire, qui faſſent enrager les femmes qui ſeront auprès d'elle.

LACHESIS, *après avoir mis la main dans les vaſes du caprice & dans les vaſes de l'eſprit & de la beauté.*

Cette Princeſſe, je vous aſſure, ſera bien difficile à ſervir.

ATROPOS.

De la fille d'un Empereur, daignerez-vous deſcendre à deux enfants du commun?

CLOTHO.

Hé pourquoi non? Eſt-ce que tous les humains ne ſont pas égaux pour nous?

LACHESIS.

Sans doute. A meſure qu'ils naiſſent, nous devons ſans diſtinction filer leurs aventures.

ATROPOS.

Nous ſommes encore à la Chine. Une Brodeuſe de l'Iſle d'Emouy vient d'enfan-

(*) *Les Chinoiſes s'eſtropient le plus ſouvent, à force de vouloir avoir les pieds petits.*

ter deux garçons à la fois. Leur pere, qui vit dans l'indigence, se voyant hors d'état de les bien élever, s'attendrit sur leur misere; & poussé par une cruelle compassion, il est tenté de les aller noyer dans la mer.

CLOTHO.

C'est qu'il croit la Métempsycose, & qu'il espere qu'à la premiere transmigration, les ames de ces enfants animeront des corps plus heureux.

LACHESIS.

Arrachons ces jumeaux à la barbare pitié de leur pere.

ATROPOS.

Volontiers; faisons les adopter: l'un, par un Officier du Mandarin, qui connoît des affaires civiles dans la Province; l'autre, par un Marchand de soie crue, lequel ne pouvant avoir d'enfant, ni de sa femme, ni de ses concubines, aura recours à cette adoption, dans la vue d'avoir après sa mort un fils qui vaque aux sacrifices domestiques, & brûle de petits morceaux de papier doré devant les ames de leurs ayeux.

CLOTHO.

J'admire la pieuse tendresse de ces bons

Chinois pour leurs ancêtres. Ils ont beau croire la mortalité de l'ame, ou la Métempsycose; cela ne les empêche pas d'aller toujours leur train, & de s'imaginer que les esprits de leurs défunts parents voltigent autour des tablettes où leurs noms sont gravés en lettres d'or.

LACHESIS.

Rien ne prouve mieux le pouvoir que la coutume a sur les hommes.

ATROPOS.

Que deviendront nos jumeaux adoptés?

CLOTHO.

Celui que l'Officier du Mandarin aura fait son héritier, s'adonnera de tout son cœur aux Sciences, & son pere adoptif aura la satisfaction de le voir parvenir au degré glorieux de Licencié.

LACHESIS *après avoir trempé les doigts dans les vases des Sciences.*

Trois ans après, notre petit Brodeur obtiendra une place honorable dans le College des Docteurs qui écrivent les Annales de l'Empire Chinois, & sont chargés du soin de recueillir les Loix tant anciennes que modernes.

CLOTHO.

Dans la suite il sera tiré de ce College.

Il deviendra Précepteur du Prince aîné de la Chine ; & le reſte de ſa vie ne ſera qu'un enchaînement d'honneurs & de plaiſirs.

ATROPOS.

Comme il nous a pris fantaiſie de faire un ſujet vertueux & fortuné de cet enfant, faiſons auſſi par caprice un frippon & un malheureux de ſon frere. C'eſt ce que nous faiſons tous les jours.

LACHESIS.

Vous me prévenez.

CLOTHO.

C'eſt ce que j'allois vous propoſer.

ATROPOS *ſouriant.*

Dans la diſpoſition où nous ſommes toutes trois, nous allons faire un aimable garçon... Allons, Lacheſis, mettez d'abord la main dans tous les vaſes des vices. Il s'agit ici de former un mortel qui ſoit capable de tout.

LACHESIS *après avoir trempé les doigts dans pluſieurs vaſes.*

Vous pouvez, mes Sœurs, ordonner préſentement de ce garçon tout ce qu'il vous plaira. Je vous proteſte que je viens de lui donner les diſpoſitions neceſſaires à

bien jouer dans le monde les perſonnages que vous voudrez.

CLOTHO.

Ces bonnes ſemences qu'il reçoit de votre main bienfaiſante, vont germer à vue d'œil. Il fera mille eſpiégleries dans ſon enfance. Le Marchand de ſoie crue, après avoir en vain mis en uſage tous les châtiments pour le corriger, l'abandonnera. Le jeune homme, ſuivant ſes mauvaiſes inclinations, tombera bientôt entre les mains de la Juſtice, qui ſe contentera de le punir pour la premiere fois, en lui faiſant appliquer ſur les feſſes cinquante coups de canne de bois de Bambouc; ce qui ne le rendra pas plus ſage. Il ſe fera condamner aux Galeres pour trois ans; après quoi il ira ſe préſenter aux Bonzes du Pagode qui eſt auprès de la Ville de Focheu. Ils le recevront gracieuſement, & lui permettront d'aſpirer à l'honneur d'être de leur Secte.

LACHESIS.

Oh, puiſqu'il doit devenir Bonze, il faut que je lui donne l'eſprit de ſon état. Je n'ai pas trempé les doigts dans le vaſe de l'hypocriſie... *Elle met la main dans le vaſe de l'hypocriſie...* Il ne lui manque à

préſent aucune des vertus qu'ont ces vénérables ſolitaires.

CLOTHO.

Avant que les Bonzes l'initient à leurs myſteres, ils lui laiſſeront croître la barbe & les cheveux pendant l'eſpace d'une année entiere, lui feront porter une robe déchirée, & l'obligeront d'aller de porte en porte chanter les louanges de Foë, l'Idole de ce Pagode. De plus, il ne mangera rien que des herbes & des fruits. Il faudra qu'il combatte ſans ceſſe le ſommeil; & quand il n'y pourra réſiſter, un de ſes Confreres, chargé du ſoin de le réveiller à coups de bâton, s'en acquittera fort exactement. Après un ſi doux Noviciat, il endoſſera une longue robe griſe. On lui mettra ſur la tête un bonnet de carton ſans bords, & doublé d'une toile noire. Enſuite tous les Bonzes entonneront des hymnes dont perſonne n'entendra le ſens, & leur chant accompagné de petites clochettes fera une eſpece de charivari aſſez réjouiſſant. Enfin la cérémonie de la réception de ce nouveau Bonze, finira par un repas où il y aura plus d'abondance que de délicateſſe, & où tous les Confreres boiront à l'envi juſqu'à ce qu'ils ſoient ivres-morts.

ATROPOS *à Clotho.*

Eſt-ce-là tout ce que vous voulez ordonner qu'il arrive à ce pieux Chinois ?

CLOTHO.

Ajoutez-y ce qu'il vous plaira.

ATROPOS.

C'eſt ce que je vais faire. Quinze ans après avoir été reçu Bonze, de la façon que vous venez de dire, il ſe verra Supérieur du Pagode. Alors il édifiera le Public par l'éclat d'une aventure dont il ſera le Héros, & qui fera beaucoup de bruit dans toute les Provinces de la Chine.

LACHESIS.

Je ſuis curieuſe de ſavoir quel doit être ce grand événement dont vous prétendez embellir l'hiſtoire de ce Bonze.

CLOTHO.

Et moi tout de même.

ATROPOS.

Le voici. La fille d'un Docteur Chinois, ſuivie de deux jeunes Servantes, paſſera un jour devant le Pagode, dont la porte ſera ouverte. Elle y entrera pour faire ſa priere; n'appercevant perſonne, elle s'avancera juſqu'à l'autel de l'Idole, où elle ſe mettra dévotement à genoux. Notre Supérieur, caché dans un

endroit d'où il pourra tout voir ſans être vu, la regardera ; & la trouvant fort à ſon gré, il ira promptement chercher ſes Compagnons, auxquels il ordonnera d'enlever ces trois femmes.

LACHESIS.

Et cet ordre apparemment n'aura pas plutôt été donné, qu'il ſera bruſquement exécuté ?

ATROPOS.

Aſſurément. Le Docteur, étonné de ne plus voir ſa fille, & fort en peine de ſavoir ce qu'elle peut être devenue, fera tant de perquiſitions qu'il apprendra que les Bonzes l'auront en leur pouvoir. Il s'adreſſera auſſi-tôt au Général des Tartares de la Province, & ſe plaindra du raviſſement de ſa fille. Le Général, prompt à rendre juſtice, ſe tranſportera d'abord au Pagode avec le Docteur, & demandera les perſonnes enlevées. Les Bonzes répondront que Foë eſt devenu amoureux de la maîtreſſe, & l'a fait enlever avec ſes deux ſuivantes. Le Supérieur, payant d'effronterie, ajoutera que Foë, en voulant bien honorer de ſes embraſſements la fille du Docteur, le comble de gloire lui & toute ſa famille. Mais le Général Tartare, ſans s'arrêter aux

fables des Bonzes, visitera lui-même tous les réduits de la maison & du jardin. Il entendra des voix confuses, qui sortiront d'une grotte percée dans un rocher: il fera abattre une porte de fer qui fermera l'entrée, & trouvera dans ce lieu souterrein la fille du Docteur, avec plusieurs autres compagnes de son infortune. Elles seront toutes rendues à leurs familles, & l'on mettra par ordre du Général le feu aux quatre coins du Pagode, qui sera réduit en cendre avec ses infames Ministres. (*)

CLOTHO *à Lachesis.*

Que vos doigts se préparent à filer les jours d'une fille qui prend naissance en ce moment dans l'Amérique Méridionale. Une Portugaise, naturelle du Brésil, donne une héritiere à son époux, qui est un des plus riches maîtres de plantations qu'il y ait dans la Ville de San-Salvador. Prodiguons les vertus à l'enfant, faisons-en une petite Lucrece.

(*) *M. Gentil dit dans son* Voyage autour du Monde, *que les Missionnaires qui étoient de son temps à la Chine, l'assurerent que pareille aventure étoit arrivée dans un Pagode.*

LACHESIS.

Fi donc, Clotho, vous plaisantez apparemment; ce seroit bien déplacer la chasteté. Non, non, ce n'est pas la peine d'aller chercher le vase qui donne cette vertu, & dont il ne faut nous servir qu'à la priere de Minerve ou de Junon. Une fille sage en Guinée, y paroîtroit un phénomene nouveau... *Elle trempe le bout de ses doigts dans les vases de la beauté & de la volupté...* Contentons-nous de rendre celle-ci parfaitement belle. Pour cet effet, je veux qu'elle ait un teint noir & luisant, le nez fort écrasé, une très-grande bouche, & de très-petits yeux. Quand elle aura quinze ans, elle sera l'idole des Portugais du Bréfil.

ATROPOS *riant.*

Ah, ah, ah! Je ne puis m'empêcher de rire, en voyant Lachesis mettre la main dans le vase de la beauté, pour faire une pareille créature, qui seroit un monstre pour les Européens.

LACHESIS.

Oui, comme un teint de lys & de roses, une petite bouche vermeille, & deux grands yeux bien fendus, paroîtroient effroyables aux Ethiopiens brûlés.

CLOTHO.

Véritablement, la beauté eſt locale. C'eſt pourquoi la liqueur de ce vaſe s'accommodant aux lieux, forme la beauté ſur le goût, ou, ſi vous voulez, ſur le caprice des Nations.

ATROPOS.

Je ſais bien cela; mais je ne ſuis point du goût des Portugais du Bréſil.

LACHESIS.

Ni moi non plus. Il faut qu'une femme, pour me paroître belle, reſſemble à Vénus, à Junon ou à Pallas.

CLOTHO.

Sur les bords du Danube, la femme d'un pauvre Baron Allemand vient d'accoucher d'un enfant mâle dans ſa chaumiere. De quelles qualités jugez-vous à propos de douer ce petit Allobroge?

LACHESIS.

Pour compenſer ſa pauvreté, j'en vais faire un garçon plus beau que le plus beau jour, & qui aura la taille d'un Héros de Roman.

ATROPOS.

Donnez-lui avec cela de la prudence, de l'eſprit, & du courage.

LACHESIS *filant après avoir mis les doigts dans plusieurs vases.*

Il aura les bonnes qualités que vous lui souhaitez ; mais il aimera le vin, le jeu & les femmes.

CLOTHO.

Je vais sur cela composer un tissu des aventures qui doivent lui arriver. Il deviendra orphelin à douze ans ; & se voyant sans bien, il se fera Page de l'Envoyé d'un Prince de l'Empire, & ira en France avec lui. Il ne sera pas si-tôt à Paris, qu'il se déniaisera. Il aura le bonheur de plaire à une Princesse, qui voulant l'avoir pour Page, priera l'Envoyé de le lui donner. Elle l'obtiendra, & le gardera jusqu'à ce qu'il ait vingt-cinq ans. Alors notre Baron témoignera à sa maîtresse qu'il voudroit bien s'en retourner à son Pays ; elle ne s'y opposera point, & lui fera une gratification de mille écus : mais au-lieu d'aller en Allemagne, il partira pour l'Angleterre, qu'il lui prendra fantaisie de voir, sur le rapport qu'on lui aura fait des merveilles de la Ville de Londres.

ATROPOS.

Je suis curieuse d'apprendre ce qui lui

doit arriver là; car vous ne l'y faites point aller pour rien.

CLOTHO.

Non, sans doute. Je lui prépare un événement assez singulier, & qui ne lui sera pas infructueux. Il passera près d'un mois à parcourir la Ville de Londres, sans qu'il lui arrive la moindre aventure; mais un soir, entre neuf & dix heures, il entrera dans l'hôtel garni, où il sera logé, un homme qui le tirant en particulier, lui dira en Allemand: Une belle Dame qui vous a vu à la promenade, souhaite de vous entretenir cette nuit, pourvu que vous vous laissiez conduire les yeux bandés. Au reste, vous ne courrez aucun péril, que celui de prendre trop d'amour.

LACHESIS.

Notre jeune Baron, malgré sa prudence, acceptera la proposition.

CLOTHO.

Sans balancer.

ATROPOS.

Il montera sur le champ en carrosse avec son guide, qui lui bandera les yeux, & le menera fort honnêtement à une grande maison, où l'introduisant dans un appartement superbe, il lui fera voir la Dame en question.

CLOTHO.

Elle ſera maſquée, & n'ôtera point ſon maſque pendant une converſation de deux heures qu'ils auront enſemble, quelques inſtances que lui faſſe le Cavalier pour l'obliger à ſe découvrir. Après quoi le guide, le remenant à ſon hôtel de la même maniere qu'il l'aura amené, lui dira: Monſieur, je viendrai vous reprendre ſi l'on a beſoin de vous. Le Baron jugera par ces paroles que l'héroïne de l'aventure ſera une jeune Dame, mariée à quelque vieux Seigneur Anglois, qui voudra avoir d'elle un héritier. Et ce qui le confirmera dans cette opinion, c'eſt qu'un mois après, ſon guide le reviendra voir pour lui apporter trois cents guinées, qu'il lui comptera en lui diſant: Dans quelqu'endroit du monde que vous ſoyez, vous toucherez tous les ans la même ſomme. Effectivement il la recevra pendant vingt années conſécutives, ſans ſavoir à la verité de quelle part, mais bien perſuadé que ce ſera pour avoir fait un Mylord.

LACHESIS.

Après vingt ans, pourquoi ne jouira-t-il plus de ſa penſion?

CLOTHO.

C'eſt que le jeune Seigneur Anglois ſon fils prendra le parti des armes, & périra dès ſa premiere campagne.

ATROPOS.

La femme d'un Acteur de l'Opéra de Bruxelles, vient d'enfanter deux jumelles dans les couliſſes. Regardons ces enfants d'un œil favorable; faiſons-en deux ſujets fameux.

LACHESIS.

Volontiers. Que l'une ait la voix d'une Syrene, & que l'autre danſe auſſi-bien que Terpſychore.

CLOTHO.

Elles entreront dans leur puberté à l'Opéra de Paris, d'où elles ne ſortiront que chargées d'or & de pierreries.

ATROPOS.

Oui; mais ajoutez à cela, qu'elles trouveront enſuite de jolis hommes, dont le commerce n'augmentera pas leurs effets.

LACHESIS.

Ecoutez, mes Sœurs, entendez-vous les cris que pouſſe une femme en travail dans un fort bel hôtel au milieu de Paris? C'eſt l'épouſe d'un des plus riches particuliers de France, d'un homme que

Plutus chérit, & qui voudroit avoir un héritier. Elle nous invoque ſous nos trois noms myſtérieux.

CLOTHO.

Pour l'amour du Dieu des richeſſes, ſauvons-la de la mort, & finiſſons ſes douleurs.

ATROPOS.

Nous le devons.

LACHESIS.

Elle eſt délivrée. Elle met au monde un garçon dans cet inſtant.

CLOTHO.

Que nous ferons plaiſir à Plutus, ſi nous filons à cet enfant des jours d'or & de ſoie!

ATROPOS.

Il n'y faut pas manquer.

LACHESIS.

Non. Faiſons-lui une deſtinée digne d'envie.

CLOTHO.

Donnons-lui toutes les qualités d'un galant homme... *à Lacheſis*... Trempez vos doigts dans les vaſes du bon goût, du bon eſprit & de la probité.

ATROPOS.

Que ſur-tout il ſoit bienfaiſant & libéral;

béral ; car un homme riche qui n'eſt pas généreux, eſt un monſtre.

CLOTHO.

Avec les vertus dont nous voulons bien le douer, qu'il ait quelque vice léger. Il ne ſeroit pas juſte qu'il y eût des mortels plus parfaits que les Dieux.

LACHESIS *filant après avoir mis la main dans pluſieurs vaſes.*

Laiſſez-moi faire... Il ſera bien partagé, ſur ma parole. Sa vie ſera longue, exempte de chagrin, ou plutôt égayée par une ſucceſſion continuelle de plaiſirs. Il aura des paſſions; mais elles ne troubleront point ſon repos. Moins leur eſclave que leur maître, il ſaura goûter leurs douceurs ſans éprouver leur tyrannie. Il ſera bon, galant, généreux; & ce que nous n'avons encore accordé à perſonne, quoique payeur, il poſſédera le cœur de ſes maîtreſſes.

ATROPOS.

Paſſons d'une extrêmité à l'autre. Une Bourgeoiſe de Paris vient de mettre au jour un enfant mâle : faiſons-en un Auteur; auſſi-bien nous n'en avons pas encore fait un d'aujourd'hui, nous qui ne paſſons point de jour que nous n'en faſſions pour le moins une centaine.

CLOTHO.

C'eſt fort bien dit ; faiſons-en un Auteur univerſel : un Ecrivain qui compoſe tantôt en Vers, tantôt en Proſe, pour tous les Théâtres de Paris ; & que ce ſoit un de nos irrévocables décrets, qu'il fera pendant ſa vie cinquante-cinq Pieces dramatiques, dont quatre auront un heureux ſuccès.

LACHESIS.

Encore ces quatre heureuſes productions ſeront aſſez mal reçues du Public, lorſque, dix ans après leur nouveauté, on s'aviſera de les remettre au Théâtre.

ATROPOS.

Je vois une vieille Femme-de-chambre qui met un gros paquet de linge dans une allée, au pied d'un eſcalier. Ce paquet eſt un enfant nouveau né qu'on expoſe.

CLOTHO.

Oui, c'eſt le fruit des honteuſes amours d'une fille de condition....

Dans cet endroit de l'entretien des Parques, je me réveillai....

FIN.

LE BIJOUTIER
PHILOSOPHE,

COMÉDIE DE M. DODSLEY,

Approuvée & encouragée par le célebre POPE,

Nouvelle Traduction de l'Anglois.

LETTRE

Écrite par l'Auteur, à un Ami en Campagne.

MONSIEUR,

» L'Opinion que vous me dites s'être accréditée parmi quelques » personnes, que cette Piece sortoit » d'une main plus habile que la mienne, me fait trop de plaisir pour » que je puisse m'en fâcher ; & ce » seroit en moi un raffinement d'amour-propre, que de la contredire, si tant est que les gens qui en » ont jugé de la sorte, n'ont point » donné lieu à ce qu'on les taxât » d'avoir eux-mêmes manqué de » jugement. Quant à moi, je sou-

» haiterois pouvoir me perſuader
» que la Piece a effectivement aſ-
» ſez de mérite pour autoriſer une
» opinion ſi favorable. Mais enfin,
» puiſqu'elle a été ſi bien accueillie
» que je dois la faire réimprimer
» pour la huitieme fois, je ne me
» refuſe point à tout l'honneur qui
» peut m'en revenir.

» Vous vous ſouviendrez, ſans
» doute, de la haute eſtime que j'ai
» eue pour M. Pope, long-temps
» avant que j'euſſe l'avantage de le
» connoître; & j'avoue que j'étois
» très-mortifié de me croire indi-
» gné de ſon attention. Cependant,
» quelque temps après que j'eus
» achevé le *Bijoutier Philoſophe*,
» je le lui envoyai, eſpérant qu'il
» s'y trouveroit quelques traits qui
» pourroient me recommander au-

» près de lui plutôt en qualité de » Moraliſte que de Poëte. Je le » priai en même-temps de m'en dire » ſon ſentiment, en lui témoignant » toute la défiance que j'avois qu'el- » le pût réuſſir ſur le Théâtre, à » moins que la nouveauté du ſujet » ne prevînt le Public en faveur de » la Piece; raiſon pour laquelle je » ne l'avois point offerte aux Acteurs.

» La Lettre ſuivante que j'ai re- » çue en réponſe, eſt une preuve » du bon cœur & de la politeſſe » de M. Pope.

LETTRE de M. POPE à M. DODSLEY, du 5 Février 1732.

MONSIEUR,

J'Étois très-porté à faire la lecture de votre Ouvrage, & vous aſſure

avec franchiſe que je l'approuve autant que je ſuis capable d'en juger en mon particulier. Je doute à la vérité qu'il s'y trouve aſſez d'action pour plaire ſur le Théâtre ; mais la morale & la ſatyre qu'il renferme, doivent être goûtées des Lecteurs. Je ferai d'ailleurs pour ſon ſuccès plus que vous ne me demandez ; je le recommanderai à M. Rich. Si en le joignant à quelqu'autre Piece, il peut en réſulter des repréſentations dont le produit ſoit convenable, je penſe qu'il vous donnera un jour de bénéfice. Je ſouhaite ſincérement que de façon ou d'autre cette production tourne à votre avantage, & d'être à même de vous témoigner mon amitié en toute occaſion.

Je ſuis, &c. Signé A. POPE.

M. Pope m'a tenu parole. Ayant

recommandé la Piece à M. Rich, ſon crédit la fit accepter des Acteurs, & elle reçut, à la repréſentation, l'accueil le plus gracieux de la part du Public.

Voilà l'hiſtoire du *Bijoutier Philoſophe*, & je me féliciterai toujours de l'avoir écrit, puiſqu'il m'a procuré l'honneur de connoître pour la premiere fois M. Pope.

Je ſuis, &c.

Signé *RICHARD DODSLEY.*

ACTEURS.

Le MAITRE DE LA BOUTIQUE, ou le BIJOUTIER PHILOSOPHE.

PREMIER
SECOND
TROISIEME
QUATRIEME
} GENTILSHOMMES.

UN PETIT-MAITRE.

PREMIER
SECOND
} VIEILLARDS.

PREMIERE
SECONDE
TROISIEME
QUATRIEME
} DAMES.

PROLOGUE.

Un Gentil-Homme & deux Dames.

LE GENTILHOMME.

ET vous dites, Madame, que vous n'êtes jamais entrée dans cette boutique extraordinaire de Bijouteries.

Ire. DAME.

Non, Monsieur. Il est bien vrai que j'ai entendu parler de ce Marchand ; mais presque tout le monde dit que c'est un vrai fou, un impertinent.

LE GENTILHOMME.

C'est peut-être parce qu'il dit par fois aux gens leurs vérités.

Ire. DAME.

Eh, mais! il n'en faut pas davantage ; & je regarderois comme un impertinent, un homme qui entreprendroit de relever mes travers, si cela ne le regardoit pas.

LE GENTILHOMME.

Vous avez raiſon, Madame; mais ceux qui le connoiſſent, ne s'en formaliſent point : & à dire le vrai, quoique quelques perſonnes eſſayent de le faire paſſer pour un impertinent, c'eſt, ſelon moi, un homme fort amuſant.

IIe. DAME.

Quel eſt cet homme-là? Je n'en ai jamais entendu parler.

LE GENTILHOMME.

C'eſt un homme qui a levé depuis peu une boutique de Bijouteries; & c'eſt peut-être la perſonne la plus extraordinaire qu'il y ait dans ſon genre. Il critique & mord à toute occaſion, & cependant on ne peut lui reprocher d'être groſſier ni d'un mauvais naturel. Mais il a contracté l'habitude de moraliſer ſur chaque bijou qu'il débite, & a le talent de tirer des leçons inſtructives d'une tabatiere, d'un dez, d'une coquille.....

Iere. DAME.

N'a-t-il point le cerveau un peu timbré?

LE GENTILHOMME.

On peut dire, Madame, & à juſte titre, que c'eſt un plaiſant, un gogue-

nard même. Mais pourtant je vous assure qu'il ne manque point du tout d'esprit.

IIe. DAME.

Il me semble que je ne serois pas fâchée de le voir.

LE GENTILHOMME.

J'ose mettre en fait qu'il vous amusera beaucoup ; & si vous voulez me le permettre, j'aurai l'honneur de vous y conduire. Je le connois particuliérement.

IIe. DAME.

Qu'en-dites-vous, Madame, irons-nous ?

Iere. DAME.

Je suis dans l'idée que c'est un sot ; mais n'importe, je veux y aller pour satisfaire ma curiosité.

LE GENTILHOMME.

Je crois que le carrosse est à la porte.

IIe. DAME.

J'espere au moins qu'il ne nous fera point d'insulte.

LE GENTILHOMME.

Je suis persuadé, Madame, qu'il n'en a aucune intention.

Gravé par Tardieu résidant à Malines

LE BIJOUTIER PHILOSOPHE

LE BIJOUTIER PHILOSOPHE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Boutique, dont le Maître est derriere le Comptoir occupé à examiner ses Registres.

LE BIJOUTIER.

IL me semble que j'ai raisonnablement gagné aujourd'hui. 1°. Une montre d'or, pour 35 guinées. — Voyons. — Combien m'a-t-elle coûté ? (*Il tourne les feuillets tantôt d'un Journal, tantôt d'un autre.*) Ah ! la voici. — J'avois prêté à Milady *Basset* 18 guinées sur sa montre d'or. Oui

— elle eſt morte ſans l'avoir retirée. 2°. Une partie de porcelaines de la Chine... pour 5 livres ſterling — que j'ai achetée d'un vieux Frippier pour 5 ſchellings. — Juſte. 3°. Une coquille curieuſe pour en faire une tabatiere, — pour 2 guinées. — Je l'ai eue d'un pauvre garçon pêcheur pour deux liards. Oh! ſi je l'avois miſe à ſix ſols, perſonne ne l'auroit achetée. — Eh bien, graces ſoient rendues à la folie, à l'extravagance du genre humain! Je crois qu'en continuant de vendre ces babioles dorées, ces joujoux d'enfants, je gagnerai de quoi me ſoutenir honorablement. Car, en vérité, nous ſommes dans un ſiecle ſi capricieux, que l'on n'y eſtime rien que des babioles. On n'y lit que des Auteurs ſuperficiels, on ne s'y amuſe véritablement que de niaiſeries, on n'y ſoutient que des opinions frivoles. Un fat, un écervelé, y eſt préféré à tout autre; une folle, une extravagante eſt fêtée, & admirée. — Les hommes mépriſent même les choſes les plus ſérieuſes & les plus eſtimables, & les tournent en plaiſanterie & en ridicule, comme s'il n'y avoit pas aſſez de ſottiſes réelles. Ils badinent avec leur temps, leur ſanté, leur argent, leur réputation : on ne fait aucun cas de la probité; & il en eſt de même à l'égard de la

conſcience. Enfin, l'honneur eſt devenu une pure bagatelle, & la Religion eſt la plus grande de toutes.

SCENE II.

LE BIJOUTIER, LE GENTILHOMME, & LES DEUX DAMES *ſe préſentent.*

LE BIJOUTIER.

Monſieur, votre très-humble ſerviteur. Je ſuis bien charmé de vous voir.

LE GENTILHOMME.

Je ſuis le vôtre, Monſieur : Je vous amene des chalands.

LE BIJOUTIER.

Vous avez bien de la bonté, Monſieur. Que ſouhaitez-vous? De quoi ces Dames ont-elles beſoin?

Iere. DAME.

De quoi aurions-nous beſoin? nous manque-t-il quelque choſe, Monſieur?

LE BIJOUTIER.

Mon Dieu! oui, Madame. Il me ſem-

ble que dès que l'on entre dans une boutique, c'eſt probablement pour y acheter quelque meuble que l'on n'a pas.

IIe. DAME.

Voici un très-joli miroir. Dites-m'en le prix, Monſieur ?

LE BIJOUTIER.

Ce miroir, Madame, eſt le plus beau qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Car une coquette peut y découvrir ſa vanité, & une prude ſon hypocriſie. Il eſt des Dames qui pourroient y voir plus de beauté que de modeſtie, plus d'airs que de graces, & plus d'eſprit que de bon cœur.

Iere. DAME (*ſe tournant de côté.*)

Il commence déja.

LE BIJOUTIER.

Si un Petit-Maître vouloit acheter ce miroir, & y examiner de près les objets, il y verroit ſa folie preſqu'auſſi-tôt que ſa belle parure. Il eſt vrai qu'il y a certaines perſonnes qui peut-être ne pourroient y appercevoir leur généroſité, leur bienfaiſance ; & cependant il eſt très-fidele. Il eſt encore des gens du beau monde qui auroient de la peine à y diſcerner la décence dans leurs manieres, & des

Eccléſiaſtiques qui peut-être n'y verroient pas leur piété & leur dévotion; mais malgré cela, la glace en eſt très-bonne. Enfin, quoiqu'une fille, en s'y conſirant, ne pût y découvrir une vierge, vous conviendrez, Madame, que cela ne prouveroit point que le miroir lui-même ne rendît pas fidélement les objets qu'on lui préſente.

IIe. DAME.

Il eſt vrai, Monſieur. Mais c'eſt le prix du miroir que je vous ai demandé, & non pas le détail de ſes perfections.

LE BIJOUTIER.

Ce détail, Madame, étoit néceſſaire, afin que le prix, qui eſt de cinq guinées, ne vous rébutât pas. Et à mon gré, c'eſt une bagatelle, pour un miroir auſſi extraordinaire.

IIe. DAME.

Mon Dieu! il me ſemble que j'ai peur d'y regarder, crainte de me découvrir plus de défauts que je ne voudrois en appercevoir.

Iere. DAME.

Dites-moi, Monſieur, à quoi ſert cette boîte qui eſt exceſſivement petite?

LE BIJOUTIER.

Premiérement, Madame, c'eſt une

très-grande curiosité, puisque c'est la plus petite boîte qu'on ait jamais vue en Angleterre.

Iere. DAME.

Si cela est, vous auriez donc dû dire une très-petite curiosité.

LE BIJOUTIER.

Madame a raison. Mais, voulez-vous bien me croire, dans cette boîte, si petite qu'elle soit, un Courtisan pourroit y mettre sa sincérité en dépôt; un Avocat pourroit y renfermer sa probité, & un Poëte son argent.

LE GENTILHOMME (*riant.*)

Ah! ah! j'en ferai donc présent à Monsieur *Stanza*.

IIe. DAME.

Voici une belle lunette d'approche. — Il me semble, Madame, que cela pourra nous amuser beaucoup à la campagne.

LE BIJOUTIER.

Oh! Madame, c'est la chose du monde la plus amusante, soit à la Ville, soit à la campagne. — La composition de ce verre, (pardonnez-moi, Madame, si je vous dis ce que vous savez aussi-bien que moi,) est telle, que si vous regardez par cette extrémité, & que vous dirigiez vo-

tre vue sur tel objet que ce soit, il s'agrandit, s'approche, & se fait voir avec la plus grande clarté : mais si vous le tournez d'un autre sens, vous verrez, Madame, comme les objets se rapetissent, s'éloignent à une grande distance, & finissent par devenir presqu'imperceptibles. C'est par cette extrémité-ci que nous discernons à peine nos foibles : mais lorsqu'il s'agit d'examiner ceux d'autrui, nous sommes tout prêts à regarder par l'autre. Par l'un des bouts, nous voyons les bienfaits dont on nous comble; mais s'il arrive par hasard que quelqu'un en ait reçu de nous, nous ne manquons par de nous servir de celui opposé pour l'agrandir autant qu'il est possible. Enfin, par cette extrémité-ci, nous offusquons, nous diminuons, avec jalousie, les talents, les vertus, le mérite de nos voisins : par l'autre, nous flattons, nous faisons ressortir ces belles qualités quand il s'en trouve en nous-mêmes, en les exposant sous le point de vue le plus agréable & le plus avantageux.

IIe. DAME.

Comment ! Monsieur, il me semble que vous êtes un Prédicateur d'une nouvelle espece ! Votre boutique vous sert

d'Evangile ; & chaque échantillon de marchandiſes eſt un texte, au moyen duquel vous paraphraſez les défauts & les folies du genre-humain dans un beau ſermon rempli d'allégories !

LE BIJOUTIER.

Juſte ! Madame ; c'eſt préciſément cela. Je vous remercie de votre parallele. On peut bien m'appeller Prédicateur, en effet, & même un très-bon dans mon eſpece. Car je me complais dans l'exercice de ma profeſſion, & je ne ſuis jamais plus content que quand je vois mon auditoire bien rempli. Mais il m'arrive la même choſe qu'à la plupart de mes confreres. Il ſe trouve quelquefois des gens qui ſe ſouviennent du texte, mais qui font auſſi peu de cas du ſermon que ſi ce n'étoit pas à eux qu'on l'eût prêché.

IIe. DAME.

Mais, Monſieur, cela ne doit pas vous ſurprendre, lorſque le texte eſt tel, qu'il en dit autant en abrégé, que le feroit en détail un long ſermon.

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UNE TROISIEME DAME.

IIIe. DAME.

MOnsieur, ayez la bonté de me faire voir quelques-uns de vos petits chiens.

IIe. DAME (*à part.*)

Des petits chiens! Oh Ciel! qu'il eſt aiſé d'entretenir certaines gens! Eh bien! il eſt aiſé de voir par-là que la converſation eſt devenue bien dégoûtante, bien inſipide, puiſqu'on lui préfere le fade amuſement des chiens & des ſinges.

LE BIJOUTIER.

En voici, Madame, de très-beaux. Quelques-uns de ces chiens, lorſqu'ils étoient en vie, ont été les plus fameux, les plus célebres de leur ſiecle : je ne dis point par la grandeur de la taille, mais par le haut rang qu'ils ont occupé, & par leur mérite diſtingué.

Iere. DAME.

Il eſt excellent, admirable, avec ſon

chien de mérite ! Je ſerois curieuſe de ſavoir s'il n'a pas auſſi un chien d'honneur.

LE BIJOUTIER.

Voici, Madame, un chien qui n'a jamais été ſervi qu'en argenterie ou en porcelaine, & qui n'a jamais mis le pied que ſur un carreau ou ſur un tapis. En voici un autre qui a appartenu à une des plus grandes & des plus riches Dames de toute l'Angleterre. Il a été ſon ami intime, ſon plus grand favori ; & en cette qualité, on lui a fait plus de compliments, on lui a témoigné plus de reſpect, & il a reçu plus de viſites qu'un Miniſtre d'Etat. Cet autre a été certainement d'un mérite ſupérieur, & doit avoir rendu de grands ſervices, puiſque ſa mort a fait fondre en larmes une des plus grandes familles du Royaume, & y a cauſé une ſi grande triſteſſe, qu'elle a été huit jours entiers ſans recevoir de viſite, chacun s'étant renfermé dans ſon appartement pour y pleurer ſa perte plus à l'aiſe & ſans vouloir ſe prêter à aucune conſolation. Ce chien, tandis qu'il étoit en vie, a eu l'honneur de congédier plus de trente domeſtiques, ſoit parce qu'ils ſe moquoient de ſa figure, ou le ſoignoient avec négligence, ou enfin parce qu'ils tenoient une conduite peu reſ-

pectueuſe

pectueuſe à ſon égard lorſqu'ils étoient à ſon ſervice. Il eſt mort d'un rhûme, qu'il a gagné en accompagnant une fille de chambre qui entroit dans un appartement humide : mais elle en a été bien punie par la perte de ſa place, de ſes gages, & par la diſgrace la plus complete.

IIIe. DAME.

Oh la maudite pareſſeuſe ! la miſérable ! à mon avis, on auroit dû lui faire au moins ſon procès pour un pareil meurtre. Voilà, voilà exactement mon aventure. Cette triſte relation renouvelle tout mon chagrin. — *Lucie*, apportez ici cette boîte. (*La fille s'avance, & lui préſente une boîte, d'où la Dame tire un chien mort qu'elle embraſſe en pleurant. Lucie fait ſemblant d'être bien triſte ; mais elle éclate de rire en tournant la tête, & dit :* Elle ne ſe doute pas que c'eſt moi qui l'ai empoiſonné.) Oui, j'ai perdu le plus cher ami que j'avois au monde. Voyez, voyez la belle créature qui repoſe dans cette boîte. Le fil de ſa précieuſe vie eſt tranché. O ma chere *Chloé*, je ne vous tiendrai plus dans mes bras ; cette belle langue ne léchera plus mon viſage, & votre bouche appétiſſante ne prendra plus de morceaux friands de la mienne. O mort cruelle, de quel bien tu m'as privée !...

LE GENTILHOMME (*à part.*)

D'un ſujet bien propre à faire éclater votre extravagance.

LE BIJOUTIER.

Je vous conjure, Madame, de modérer votre chagrin. Vous devriez rendre graces au Ciel, de n'avoir point à pleurer la perte de votre époux.

IIIe. DAME.

Oh! la mort d'un mari, d'un pere, d'une mere ou d'un fils, n'eſt rien en comparaiſon de la perte que j'ai faite de ma chere, de mon incomparable *Chloé*. — Non, non, je ne puis vivre, ſi je ne revois ſon image chérie; & ſi vous n'avez pas l'art de reſſuſciter en quelque ſorte à mes yeux cette aimable créature, en le couvrant de ſa propre peau auſſi exactement qu'il ſoit poſſible, c'en eſt fait, & je ne jouirai pas vingt-quatre heures encore des douceurs & des plaiſirs de la vie.

LE BIJOUTIER.

Eh bien, tranquilliſez-vous, Madame; je vais travailler à vous ſatisfaire.

(*Il prend la boîte.*)

IIIe. DAME.

Que je le regarde encore une fois. —

Pauvre créature! O cruel deſtin! faut-il que les chiens ſoient faits pour mourir!

(*Elle & Lucie ſortent en pleurant.*)

LE GENTILHOMME.

Quelle ſcene! N'y a-t-il pas aſſez de maux réels & inévitables dans la vie, ſans que l'on ſe forge encore des malheurs imaginaires, pour s'en tourmenter?

LE BIJOUTIER.

Tels ſont, Monſieur, les ſujets de triſteſſe de ceux qui n'en ont point d'autres. S'ils venoient une fois à éprouver les véritables miſeres de la vie, ils verroient dix mille chiens mourir, ſans verſer une ſeule larme.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN SECOND GENTILHOMME.

IIe. GENTILHOMME.

J'Ai beſoin de tablettes d'ivoire.

LE BIJOUTIER.

En ſouhaitez-vous avec ou ſans inſtructions?

IIe. GENTILHOMME.

Qu'appellez-vous instructions ? Comment ! pour m'apprendre l'usage que j'en dois faire ?

LE BIJOUTIER.

Oui, Monsieur.

IIe. GENTILHOMME.

Il me semble que chacun sait ses affaires, & que ce sont les meilleures instructions dont on puisse se servir.

LE BIJOUTIER.

Cela se peut. Mais il est pourtant certaines regles générales que tout homme doit suivre : comme, par exemple, de marquer toujours soigneusement les bienfaits dont on nous comble, aussi-bien que les défauts ou les foibles que nous découvrons de temps en temps en nous-mêmes. Et lorsque nous observons dans les autres quelque chose qui soit ridicule ou défectueux, il ne faut pas que ce soit dans l'intention de leur nuire, ni de les divulguer dans l'occasion. Mais une pareille remarque doit nous servir uniquement d'un *Nota bene*. C'est un avis salutaire de nous précautionner contre ces mêmes défauts. — Il y a encore plusieurs autres regles dans mes tablettes, & qui

contribuent à les rendre auſſi inſtructives qu'amuſantes.

IIe. GENTILHOMME.

Eh bien, le prix de vos tablettes ?

LE BIJOUTIER.

Une guinée, Monſieur.

IIe. GENTILHOMME.

C'eſt trop ; mais en faveur de la curioſité....

(*Il paye, & ſort d'abord de la boutique.*)

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN PETIT-MAITRE.

LE PETIT-MAÎTRE.

AYez la complaiſance, Monſieur, de me faire voir de vos plus belles tabatieres.

LE BIJOUTIER.

Voici, Monſieur, une fort belle tabatiere d'or uni ; en voici une autre émaillée ; celle-ci eſt d'argent ciſelé, & dorée dans le dernier goût. J'ai encore, Monſieur, une coquille curieuſe montée en or.

LE PETIT-MAÎTRE.

Au Diable vos coquilles, Monſieur! il n'y a rien dans tout cela qui puiſſe ſe préſenter à un Gentilhomme. Il me faut une tabatiere avec une deviſe incruſtée dans le couvercle; quelque choſe qui puiſſe fournir le ſujet d'une plaiſanterie, & contribuer à inſpirer un bon mot ou quelque trait un peu gaillard.

LE BIJOUTIER.

Gaillard & ſpirituel, ce ſont donc des termes ſynonymes?

LE PETIT-MAÎTRE.

Mon Dieu, oui, Monſieur. Un peu de gaillardiſe légérement gazée, anime tout-à-fait la converſation; c'eſt l'eſprit de toutes les aſſemblées; c'eſt l'entretien des tables à thé, le ſujet intariſſable des plaiſanteries des hommes du bon ton, & la prérogative innocente des belles Dames. C'eſt une équivoque, un mot à double entente, qui fait rire la coquette, & donne de la gravité à une prude. Les gens retenus & réſervés en rougiſſent, mais le beau monde s'y plaît.

LE BIJOUTIER.

Il eſt poſſible de ſe tromper, Monſieur, en avançant que la gaillardiſe ſoit l'eſprit

& le soutien de toutes les conversations. A la vérité, ceux qui l'employent à tout propos, pourroient être assez dépravés pour croire que les autres ont autant de plaisir à l'entendre, qu'ils en ont eux-mêmes à s'en servir. Mais j'ose dire que toute personne, femme ou homme, qui est réellement vertueuse & modeste, a autant de dégoût pour ces sortes de propos, que les sots en ont pour le bon sens ou la vraie politesse.

LE PETIT-MAÎTRE.

Bon sens, Monsieur! Diable! Qu'est-ce que cela veut dire? Sachez que je me connois en bon sens aussi-bien que qui que ce soit. Le bon sens est un vrai — un juste — un — un — un — Diable! je me mets au-dessus de toutes ces définitions. Mais je puis forger un nouveau jurement à la mode, Monsieur, porter une santé gaillarde, turlupiner les Ecclésiastiques, tourner leur piété en ridicule, & mettre à *quià* un bigot tel que vous, Monsieur. Pardieu, voilà ce que j'appelle du bon sens.

LE BIJOUTIER.

Et moi je puis entendre tranquillement de pareilles sottises, & en regarder l'auteur avec un œil de pitié & de

mépris. Voilà, Monsieur, à mon tour, ce que j'appelle du bon sens.

LE PETIT-MAÎTRE.

Bon! bon! bon! pure grimace, & hypocrisie détestable! (*Il sort.*)

LE BIJOUTIER.

Je ne hais rien tant que les sots. Ils déshonorent la nature humaine, & font honte à leurs semblables. C'est pourquoi, je ne puis m'empêcher de les apostropher toutes les fois qu'il m'en tombe sous la main. — J'espere que ces Dames excuseront une telle conduite.

IIe. DAME.

Je souhaiterois que nous rencontrassions toujours quelqu'un qui les traitât ainsi. Cela seroit beaucoup plus agréable que leur impertinence.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN JEUNE GENTILHOMME.

IIIe. GENTILHOMME.

AVez-vous une bague d'or qui soit préciſément de cette grandeur ?

LE BIJOUTIER.

Ce n'eſt donc pas pour vous, Monſieur ?

IIIe. GENTILHOMME.

Non.

LE BIJOUTIER.

Je préſume que c'eſt une bague, un anneau de mariage que vous demandez.

IIIe. GENTILHOMME.

Non, Monſieur, je vous remercie, je n'ai pas envie de m'amuſer à telle ſottiſe. C'eſt la plus incommode marchandiſe dont votre boutique ſoit garnie. Elle eſt le gage d'un tourment continuel. Dans les premiers inſtants, il ſemble qu'on ne ſauroit s'attacher trop fortement ; mais

enſuite on eſt prêt à ſe porter aux plus grandes extrémités pour ſe dégager.

Iere. DAME.

Diſcours à la mode! Je veux mourir ſi ſi ce prétendu badinage ſur le mariage, n'annonce pas quelque pauvre fille que Monſieur eſt ſur le point de réduire au déſeſpoir.

IIIe. GENTILHOMME.

Eh bien! Ne ſommes-nous pas heureux pendant notre enfance? Alors nous pouvons quitter un jouet pour en prendre un autre, & ainſi nous ſatisfaire par la variété. Mais comme nos folies augmentent avec l'âge, il n'y a plus qu'une femme qui puiſſe nous contenter; & quand on eſt lié pour ſa vie, tous les joujoux ſe réuniſſent à un ſeul. La femme étourdit les oreilles de l'homme ſans qu'il puiſſe s'en débarraſſer; elle eſt toujours prête à battre la caiſſe, pour lui déclarer la guerre: elle reſſemble à une toupie qui s'endort ſous les coups de fouet: c'eſt pour ainſi dire, un cheval de bois, que le benêt monte toutes les fois que ſon accès de frénéſie le prend.

LE BIJOUTIER.

Vous pouvez, Monſieur, ſi cela vous

amuſe, pourſuivre ſur ce ſtyle badin, & croire qu'il eſt ſpirituel. Mais, à mon avis, une brave femme eſt la plus grande bénédiction & la poſſeſſion la plus précieuſe que le Ciel puiſſe donner à un homme dans cette vie. Elle en adoucit les peines, & en augmente les douceurs. C'eſt ſon meilleur ami dans la proſpérité, & le ſeul qui lui reſte dans l'adverſité; le conſervateur le plus attentif de ſa ſanté, & la garde la plus aſſidue & la plus attachée pendant ſa maladie. Elle eſt un fidele conſeiller dans le malheur, un conſolateur aimable dans l'affliction, & un économe prudent dans les affaires domeſtiques.

IIe. DAME (*à part.*)

Charmante doctrine!

IIIe. GENTILHOMME.

Eh bien, Monſieur, puiſque je trouve en vous un avocat ſi zélé pour le mariage, j'avoue que c'eſt une bague de noce qu'il me faut. La raiſon qui me l'a fait déſavouer d'abord, & plaiſanter ſur l'union conjugale, étoit ſeulement pour me ſouſtraire aux railleries que je craignois d'eſſuyer de votre part.

LE BIJOUTIER.

Voilà l'idée du monde en toutes cho-

ſes, & qui eſt principalement en vogue parmi la jeuneſſe. Elle a honte de faire une bonne action, parce que cette bonne action n'eſt pas à la mode ; & pour ſe conformer à l'uſage, elle agit contre ſa propre conſcience. Elle ſe déſoblige elle-même pour mécontenter les ſots, & aime mieux ſe rendre l'objet de la colere divine, que du ridicule des hommes.

IIIe. GENTILHOMME.

En vérité, cela n'eſt que trop vrai : de mille, vous n'en trouverez pas un ſeul qui oſe paroître vertueux, crainte de ſe ſingulariſer. C'eſt une foibleſſe dont je n'ai pu moi-même me défendre. Mais j'ai réſolu de prendre à l'avenir pour regle de ma conduite, des principes tout oppoſés.

LE BIJOUTIER.

J'en ſuis charmé, Monſieur. Voici votre bague. Je penſe que le prix en eſt d'une guinée.

IIIe. GENTILHOMME.

Et voilà votre argent.

LE BIJOUTIER.

Monſieur, je vous ſouhaite tout l'agrément & toute la ſatisfaction que vous

pouvez desirer dans la compagnie & la posſeſſion d'une femme eſtimable.

IIIe. GENTILHOMME.

Je vous remercie. (*Il ſort.*)

Iere. DAME.

Mais après tout, Monſieur, ne penſez-vous pas que le mariage eſt juſqu'à un certain point un état bien haſardeux?

LE BIJOUTIER.

Certainement, Madame, il eſt tel. Néanmoins, pourvu que l'homme ſoit doué ſuffiſamment de bon ſens & de diſcrétion, & que la femme ſoit douce & complaiſante, il n'eſt pas douteux que l'on ne puiſſe paſſer une vie auſſi heureuſe dans cet état que dans tout autre.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UNE QUATRIEME DAME.

IVe. DAME.

MOnſieur, j'ai beſoin d'un maſque, en avez-vous?

LE BIJOUTIER.

Non, Madame. En vérité, je n'en ai pas un. Les gens de ce siecle ont porté à un tel degré de perfection l'art de se masquer, qu'ils n'ont absolument aucun besoin de déguisements nouveaux. Vous trouverez la mauvaise foi cachée sous une soutane, & l'impudicité sous le coloris d'une pudeur affectée. L'oppression s'arroge le titre de justice, & la ruse celui de sagesse. Le sot prend le masque de la gravité; & le plus vil hypocrite celui de la sincérité la plus réelle. Le flatteur se voile sous le masque d'un ami; & celui qui vous embrasse tendrement, vous assassineroit pour une bagatelle. La calomnie & la médisance passent pour de l'esprit, & les éclats de rire immodérés pour la marque d'un bon naturel. C'est l'orgueil qui regle cet extérieur humble & composé, & c'est par ostentation que l'on subvient aux besoins des pauvres. Enfin, la bassesse & la lâcheté sont souvent masquées & ornées d'or & de bijoux, tandis que la probité & le vrai mérite sont couverts de haillons, & languissent dans la misere. En général, Madame, le monde est une mascarade continuelle, au travers de laquelle il est impossible de discerner les véritables traits d'un seul individu.

IVe. DAME.

Ne vous y trompez point, Monsieur. Vous êtes vous-même la preuve & l'exemple qu'il est impossible de déguiser un sot. Ainsi, votre très-humble servante.

(*Elle sort.*)

LE BIJOUTIER.

Comment cela s'arrange-t-il? Je viens de me moquer des sots; & cependant on veut absolument que j'en grossisse le nombre. Eh bien, il est clair que pas un d'entre nous n'est en état de discerner ses propres travers. Si nous pouvions trouver le secret de les reconnoître, & puis de les corriger, ce seroit un sûr moyen de les mettre à couvert de la critique d'autrui. Quoi qu'il en soit, il me semble que je ne devrois pas passer pour un sot.

LE GENTILHOMME.

Apparemment que vous lui avez dit quelque chose que le témoignage de sa propre conscience n'a pu laisser passer, sans qu'elle fût contrainte de se l'attribuer, quoique bien malgré elle; &, comme il arrive presque toujours, au-lieu de lui donner un vrai sentiment de son travers & de lui en faire honte, cela l'a mise en colere.

LE BIJOUTIER.

Cela eſt fort probable : du moins, je ſuis autoriſé à le croire.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

MOnſieur, avez-vous des lunettes ?

LE BIJOUTIER.

Comment vous les faut-il, Monſieur ? les voulez-vous d'écaille unie, ou montées en or ou en argent ?

LE VIEILLARD.

Bon ! bon ! Croyez-vous que j'achete des lunettes comme ceux qui achetent des livres, pour ſe conformer à la mode ? S'il ne me falloit des lunettes que pour les conſidérer, ſans doute, je choiſirois les plus belles ; mais comme j'en ai beſoin pour diſtinguer les objets, vous m'entendez, Monſieur, je veux qu'elles ſoient bonnes.

LE BIJOUTIER.

Très-bien, Monsieur. En voici donc qui vous plairont certainement. Avec ces lunettes, on voit dans toute leur étendue toutes les extravagances dont la jeunesse est susceptible ; & les vices qu'à cet âge, les plus clairvoyants ne discernent guere, s'y montrent tout-à-fait à découvert. Une perruque bien accommodée sur une tête mal garnie, ne s'y attire pas plus de respect, vue avec ces lunettes, qu'un bonnet sale ; & elles nous représentent l'habit galonné d'un Petit-Maître sous un point de vue aussi méprisable que la livrée de son valet-de-pied.

LE VIEILLARD.

Il faut convenir que c'est-là exposer les choses dans leur vraie perspective.

LE BIJOUTIER.

Les vertus ordinaires de ce siecle ne servent que de masque à la fripponnerie, & l'amitié ne consiste que dans des contrats mercenaires. Enfin, quiconque aura passé ses jours dans un cercle continuel de vanités, de folies, de débauches & d'excès de tout genre, sera convaincu, en réfléchissant à l'aide de ces véritables verres optiques, sur sa vie passée, que s'il l'eût employée à pratiquer

la ſolide vertu, & que le cours en eût été ainſi orné des actes de juſtice, de généroſité, de charité & de bienveillance, non-ſeulement il auroit éprouvé plus de plaiſir & de contentement dans l'inſtant même où ils les auroit exercés, mais encore qu'ils auroient ſoutenu & fait valoir ſa réputation & ſon honneur.

LE VIEILLARD.

Oui, cela eſt vrai. — (*à part.*) C'eſt pourtant quelque choſe de ſingulier, que des marchandiſes de cette importance ſe débitent dans une boutique de clincailleries. (*Haut.*) Eh bien, Monſieur, combien vous faut-il pour ces lunettes extraordinaires ?

LE BIJOUTIER.

Une demi-couronne, Monſieur.

LE VIEILLARD.

Voilà votre argent,

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN QUATRIEME GENTILHOMME.

IVe. GENTILHOMME.

J'Aurois besoin d'une balance.

LE BIJOUTIER.

En voici, Monsieur.

IVe. GENTILHOMME.

Est-elle bien juste ?

LE BIJOUTIER.

Elle est aussi juste que la justice même. Un seul cheveu est capable d'en détruire l'équilibre. (*Il suspend la balance.*)

IVe. GENTILHOMME.

Je voudrois qu'elle fût juste. Car elle doit servir à décider de certains problêmes de Statique.

LE BIJOUTIER.

Je vous réponds de sa justesse, & même pour la solution des problêmes les

plus difficiles; je l'ai essayée dans des occasions très-singulieres, & j'en ai toujours reconnu l'excellente qualité. J'ai mis, par exemple, dans un des bassins, une poignée de promesses des personnes du plus haut rang; le souffle d'une mouche, mis dans l'autre, l'emporta. J'ai vu quatre plumes d'un paon, & les quatre coins qui sont brodés aux bas de Mylord Tawdry, se balancer exactement. J'ai éprouvé que le savoir d'un Petit-Maître & l'esprit d'un Pédant étoient dans un parfait équilibre; que l'orgueil & la suffisance étoient, dans telle personne que ce fût, exactement proportionnés à son ignorance; qu'un grain de bon naturel contrebalance une once d'esprit, & qu'il en est de même d'un cœur tout-à-fait vertueux vis-à-vis d'une tête remplie de savoir; enfin, qu'autant de satisfaction qu'il peut en tenir dans un dé, l'emportera de beaucoup sur un coffre plein d'or.

IVe. GENTILHOMME.

A mon avis, ces balances renferment la science la plus profonde.

LE BIJOUTIER.

Je ne finirois point si je détaillois toutes les expériences dont elles sont susceptibles;

tibles. Mais entr'autres, il en eſt une que tout homme ſenſé ne doit point ignorer : c'eſt qu'il n'eſt rien qui puiſſe l'emporter ſur la jouiſſance tranquille d'une fortune médiocre.

IVe. GENTILHOMME.

Eh bien ! voilà une partie de la Statique dont je n'avois jamais eu beaucoup d'idée. Cependant je commence à me perſuader que c'eſt une choſe infiniment plus importante, de ſavoir la peſanteur ſpécifique de pareilles matieres, que de connoître celle de certains autres corps de l'univers.

LE BIJOUTIER.

Oui vraiment ; & pour vous encourager à pourſuivre une étude ſi utile, je vous céderai cette balance pour dix ſchellings. Si vous en faites un bon uſage, elle vous vaudra plus de dix mille livres ſterlings.

IVe. GENTILHOMME.

J'avoue que je ſuis charmé de la beauté & de l'utilité de cette morale Statique, & je crois que je m'appliquerai avec grand plaiſir à en faire des expériences. Voilà votre argent, Monſieur. Vous entendrez bientôt parler des découvertes que je fe-

rai. En attendant, je ſuis votre très-humble ſerviteur. (*Il ſort.*)

LE BIJOUTIER.

Je ſuis le vôtre, Monſieur.

SCENE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN SECOND VIEILLARD.

IIe. VIEILLARD.

J'Ai appris, Monſieur, que vous débitiez des bijoux. Avez-vous à préſent dans votre boutique quelque choſe de curieux & de joli.

LE BIJOUTIER.

Oui, Monſieur, j'en ai pluſieurs; mais la curioſité la plus antique que j'aye, eſt une petite plaque de cuivre ſur laquelle eſt gravé le diſcours que fit Adam à ſon épouſe lorſqu'ils ſe virent pour la premiere fois, avec la réponſe de cette derniere. Les caracteres en ſont devenus un peu indéchiffrables par l'injure des temps; mais elle n'en eſt que plus eſti-

mable. Ce qui y eſt ſinguliérement à remarquer, c'eſt que le diſcours *d'Eve* eſt environ trois fois auſſi long que celui de ſon époux. J'ai encore une corne de bélier, qui contribua à faire écrouler les murailles de la ville de Jéricho ; une partie de la chevelure de *Samſon*, enveloppée dans une piece du manteau de *Joſeph*, avec pluſieurs autres antiquités Juives que j'ai achetées des marchands de cette nation à un très-grand prix. — J'ai de plus l'air mélodieux que joua *Orphée* au Diable, lorſqu'il deſcendit aux enfers pour en obtenir le retour de ſa femme.

IVe. GENTILHOMME.

Il me ſemble que cet air n'a pas fait fortune : car perſonne n'a été curieux de l'apprendre.

LE BIJOUTIER.

J'ai dans une phiole bien bouchée des larmes que verſa *Alexandre*, lorſqu'il ne fut plus en ſon pouvoir de faire du mal. J'ai une tabatiere faite du bois du tonneau où ſe tenoit *Diogenes*, lorſqu'il déclamoit contre tout le monde. J'ai le piege dans lequel *Vulcain* ſurprit ſon épouſe avec ſon galant : mais les femmes de nos jours ſont ſi chaſtes, qu'on n'a

point eu l'occaſion de le tendre depuis nombre d'années.

IVe. GENTILHOMME (*à part, & ſe tournant du côté des Dames.*)

Il ſe trouveroit des gens aſſez mal-intentionnés pour croire qu'il a voulu dire ruſées, au-lieu de chaſtes.

LE BIJOUTIER.

J'ai la flûte de *Gracchus*, cet Orateur Romain, qui étoit ſujet à parler trop haut dans la diſpute. Dès qu'il ſentoit qu'il tomboit dans ce défaut, il embouchoit ſa flûte ſur un certain ton mélodieux; & ſur le champ, ſa voix ſe trouvoit réglée, & conſidérablement baiſſée.

IIe. DAME.

Une pareille flûte ſeroit bien utile dans les Cafés, & autres endroits publics, où il ſurvient à tout inſtant des diſputes nouvelles, ſi tant eſt qu'il fût poſſible qu'on l'y entendît.

IVe. GENTILHOMME.

Oui, Madame; & je crois auſſi qu'il ſe trouve pluſieurs époux malheureux qui ſeroient charmés d'en avoir une chez eux, pour modérer le ton de certaines voix.

LE BIJOUTIER.

Vous lui avez rendu la pareille, Monsieur. — Mais la curiosité la plus rare qui se trouve chez moi, est un petit tuyau, dont le mérite est de distinguer & d'apprécier la valeur des paroles. Cette machine est si artistement faite, que quand on l'applique comme il faut à son oreille, elle empêche les fausſetés & sottises d'en affecter seulement la membrane; & que la raison & la vérité seules peuvent faire impression sur les organes de l'ouie. Je me suis quelquefois trouvé assis dans un Caffé pendant une demi-heure parmi des gens de mise, sans les avoir entendu prononcer un seul mot. Au fort même d'une dispute, & lorsqu'il m'étoit facile de juger par les mouvements & l'agitation des deux parties, qu'elles devoient faire le plus grand bruit, le plus profond silence régnoit néanmoins autour de moi. Ce tuyau est très-utile, soit qu'on se trouve à l'Eglise, à la Comédie ou au Palais; puisque dans ces endroits, on seroit à portée d'en faire divers essais aussi utiles qu'amusants. La seule incommodité qui s'y trouve, c'est que personne ne peut s'en servir parfaitement, à moins de vingt ans d'une pratique assidue; de sorte qu'on

feroit bien de commencer à en faire usage dès l'âge de 11 à 12 ans.

IVe. GENTILHOMME.

A dire le vrai, c'est un inconvénient qui en retardera le débit. Mais pourtant, il est naturel de croire que les peres & meres à qui l'expérience démontre la beauté & l'utilité du savoir & de la pénétration, doivent avoir un soin particulier d'engager leurs enfants à se servir de bonne heure d'un pareil tuyau à distinguer les discours, tandis qu'ils en ont le temps, & qu'aucune affaire ne distrait & n'intercepte leur application.

LE BIJOUTIER.

Il s'en trouve quelques-uns, en effet; mais ce n'est pas le plus grand nombre. La plupart s'occupent si constamment à conserver le teint de leurs petits garçons, à les habiller à la mode, à les faire danser, & à les entretenir de semblables molesses, qu'ils n'ont pas le loisir de songer à leur rien apprendre qui puisse en faire un jour des Gentilshommes accomplis. Ils sont d'ailleurs si éloignés de les porter à dompter leurs passions, qu'ils ne pensent au contraire qu'aux moyens de les contenter.

IIe. VIEILLARD.

Eh bien, Monsieur, il se peut que quelques-uns trouvent toutes ces choses fort curieuses en elles-mêmes, & y attachent assez de prix pour desirer d'en faire une collection : mais, à vous dire le vrai, ce ne sont pas-là les curiosités qui me conviennent. N'auriez-vous pas une petite boîte qui représentât dans son couvercle un cœur percé d'une fleche, ou une jolie bague avec une devise amoureuse, quelque chose enfin dans ce goût, & qui fût joli & singulier.

LE BIJOUTIER.

Oh oui, Monsieur ; j'ai ici une très-jolie tabatiere. Vous y voyez sur le dedans du couvercle, un homme de 70 ans, qui veut faire encore le galant, & qui s'amuse, comme un jeune garçon, à chercher des breloques & des babioles pour plaire aux filles.

IIe. VIEILLARD.

M'apostrophez-vous, Monsieur ? Vous moquez-vous de moi ?

LE BIJOUTIER.

Si vous le prenez pour vous, Monsieur, ce n'est pas ma faute.

IIe. VIEILLARD.

Eſt-ce que l'on raille ainſi un homme d'âge & de poids, comme moi ?

LE BIJOUTIER.

A vous parler franchement, Monſieur, la vieilleſſe & la gravité rendent une pareille folie bien ridicule. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis très-mortifié de n'avoir point de ces bagatelles curieuſes à vous offrir ; mais pourtant j'ai de petits chevaux de bois & de petits hochets qui ſont fort à votre ſervice.

IIe. VIEILLARD.

Je déclare ſolemnellement, j'en jure par les charmes d'Araminthe, que je me vengerai de cet affront.

(*Il ſort en colere.*)

SCENE X.

LE BIJOUTIER, LE GENTILHOMME, PREMIERE & SECONDE DAMES.

LE GENTILHOMME (*riant.*)

AH! ah! ah! que le dépit a bonne grace, quand on n'a pas le pouvoir de ſe venger! Mais dites-moi en confidence, Monſieur, ſi cette familiarité dont vous en uſez avec vos chalands, n'eſt point préjudiciable à votre négoce?

LE BIJOUTIER.

Non, non, Monſieur. La réputation que je me ſuis acquiſe par cette façon ſincere & naturelle d'en agir, & le caractere ſingulier que j'ai adopté, cette humeur capricieuſe, ſi l'on veut, de moraliſer ſur chaque bagatelle que je débite, m'attirent de la pratique en excitant la curioſité de mes chalands. Au reſte, je ne me compromets jamais de cette maniere qu'avec des ſots & des Petits-Maîtres.

Iere. DAME.

Et à mon avis, vous avez raiſon. La ſottiſe & l'impertinence doivent être le ſujet continuel de la ſatyre, & l'on ne doit point ſe laſſer de les tourner en ridicule.

LE GENTILHOMME.

Mais, tout bien peſé, je ſuis même porté à croire que cette fantaiſie qui vous a pris, peut amuſer non-ſeulement pluſieurs de vos pratiques, mais auſſi vous-même.

LE BIJOUTIER.

Infiniment, Monſieur; cela contribue très-ſouvent à m'inſpirer des penſées fort agréables. Je puis me mettre derriere ce comptoir, & me figurer que ma petite boutique, & tout ce qui s'y paſſe, eſt un emblême réel & divertiſſant du grand théâtre du monde. Lorſque j'y vois entrer un ſot, & y prodiguer cinquante ou cent guinées pour une bagatelle qui ne vaut intrinſéquement qu'un ſchelling, j'ai lieu d'être étonné. Mais lorſque j'étends mes regards ſur le grand monde, & que je vois que l'on y troque des Terres & des Seigneuries pour de riches équipages & des curioſités dorées, un bien réel

pour un vain titre, & une vie retirée, libre & aisée, pour ramper dans la servitude au milieu d'une foule de Courtisans; quand je vois, dis-je, que l'on s'empresse à échanger la santé contre des maladies, & le contentement pour un jeu de hasard, alors mon étonnement cesse. Assurément, le monde n'est qu'une grande boutique de clincailleries, & tous ses habitants aiment les bagatelles à la folie. Les plus sages même parmi nous, (si prévenus que nous soyons en notre faveur,) aiment follement telle ou telle autre bagatelle. Mais nous sommes si entêtés de tout ce qui nous touche & nous plaît, qu'en ce qui nous est personnel, nous passons par-dessus ce manque de conduite que nous blâmons hautement dans les autres; quoique, dans l'exacte vérité, le caractere de fou nous soit également applicable.

LE GENTILHOMME.

Oh! cela n'est que trop vrai. — Mais il me semble, Mesdames, que vous devez vous appercevoir qu'il est temps que le marchand ferme sa boutique. Ne vous faut-il point autre chose?

Iere. DAME.

Je crois que non. (*Au Bijoutier.*) Em-

paquetez-moi, je vous prie, Monsieur, ce miroir, & cette lunette d'approche : je vais vous les payer. (*Ils sortent.*)

SCENE XI *ET DERNIERE.*

LE GENTILHOMME ET LES DEUX DAMES (*en s'en allant.*)

LE GENTILHOMME.

EH bien, Madame, comment trouvez-vous cet original ?

Iere. DAME.

A vous dire franchement ce que j'en pense, il n'y a pas dans sa boutique une plus grande curiosité que lui-même.

LE GENTILHOMME.

Cela est bien vu, Madame. Il me semble que nous avons entendu beaucoup de folies. Mais de tel ridicule qu'on les ait couvertes, cela ne doit point nous empêcher d'en sentir la justesse dans l'application.

MORALITÉ.

L'Auteur, en ce ſiecle badin,
Par une morale ſolide,
Trouve, en badinant, le chemin
Du cœur, ſoit hardi, ſoit timide.
Il amuſe; & par ſes leçons
Vous rappelle l'ancien Critique.
Profitez des inſtructions
Qu'il débite dans ſa boutique.

FIN.